

# **Génération perdues**

**Richard Bessière**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# Généralions perdues



**F. RICHARD  
BESSIERE** ★

★★ **ANTICIPATION** ★★

Editions  
"Fleuve Noir"

**F. RICHARD-BESSIÈRE**

**GÉNÉRATIONS PERDUES**

**« *ANTICIPATION* »**

**FLEUVE NOIR**

**1960**

*À Marilyn Monroe et Arthur Miller en hommage à leur non-  
conformisme, bien cordialement.*  
F. R.-B.

## PROLOGUE

Je m'appelle John Forbischer. Il y a quelques semaines à peine, je n'étais qu'un simple ingénieur électronicien à Los Alamos, juste au début du Grand Bouleversement Mondial. J'ai participé à la première expédition américaine sur Mars, et c'est à partir de ce moment-là que j'ai eu l'impression que j'avais un rôle à jouer dans les terribles événements qui devaient suivre.

La guerre... l'effroyable guerre intercontinentale qui devait opposer dans une lutte titanesque et encore jamais égalée dans son horreur le bloc américain et le bloc russo-asiatique... Un monde déchiré, meurtri, usé, ruiné et se débattant dans une longue et cruelle agonie. Voilà ce que j'ai connu dès mon retour sur la Terre.

Les conceptions de la vie n'étaient plus les mêmes. Les idées étaient faussées et l'humanité tout entière perdait confiance en elle, si bien que l'avenir nous apparaissait à tous sous des couleurs plutôt sombres.

Vingt siècles de civilisation n'avaient fait que conduire le monde à sa perte et une peur atroce s'était répandue dans toutes les contrées, jusque dans les coins les plus reculés de ce monde lugubre. Une peur que nul ne pouvait plus contrôler ni réfréner et qui devait amener certaines nations à prendre une décision aussi absurde que dangereuse. Il s'agissait de confier les destinées de la race aux rouages complexes d'une mécanique inconsciente et aveugle engendrée par l'homme : les cerveaux électroniques.

La matière grise cédait le pas aux machines. De quoi révolter Sigmund Freud lui-même ! Mais c'est surtout mon vieil ami, le professeur Harry Stewart, que cette idée indigna au plus haut point, d'autant plus que cet éminent neuro-physiologue venait de découvrir un stimulant cérébral capable de donner au cerveau humain le maximum de ses possibilités. En quelques mois, Harry était devenu un être extraordinaire, incapable d'oublier tout ce qu'il entendait, voyait ou ressentait.

Son esprit pouvait travailler avec une rapidité terrifiante et se pencher sur des problèmes que n'importe lequel de nos savants aurait qualifiés d'insolubles. Et il le prouva, malheureusement dans des circonstances fort pénibles et souvent très graves.

Notre monde en ruines ignorait encore à cette époque qu'il devait

subir l'effroyable contrecoup d'une arme terrible réalisée par les Russes pendant leur séjour sur la planète Mars. Cette superbombe au kazanium, une sorte d'uranate assez répandu sur la planète rouge et trouvé dans les ruines d'une ancienne civilisation disparue assez mystérieusement, cette super-bombe donc avait dérivé dans l'espace, puis, par un hasard vraiment extraordinaire avait menacé soudain de percuter notre globe après plus de neuf mois d'une course aveugle dans le système solaire.

On la fit exploser fort heureusement dans les hautes couches de l'atmosphère, mais nul ne put éviter le drame que cela déclencha. Pour une cause qui reste encore assez mal connue, les particules de kazanium, libérées brutalement dans la fission, perturbèrent la couche d'ozone entourant la Terre, au point que cette couche s'accrut considérablement en l'espace de quelques jours, nous privant soudain de la lumière solaire.

Nous connûmes dès lors le plus épouvantable des cauchemars, et je crois que, sans Harry, aucun être humain n'aurait survécu à ce désastre. Ses nombreuses découvertes permirent aux hommes de survivre jusqu'à ce qu'il puisse trouver le moyen de réduire, par le lancement de satellites spécialement équipés, la couche d'ozone trop dense dont les effets précipitaient notre civilisation à sa perte.

Tout cela, Harry le réalisa. Mais Harry était un idéaliste et il était fermement convaincu que les destinées de la race n'étaient pas dans l'utilisation des Cerveaux Électroniques, mais plutôt dans l'esprit humain tel qu'il le concevait. Il voulait donner à l'humanité de nouvelles bases sociales, réformer tous les vieux principes, donner à chacun la possibilité d'une existence décente sans distinction de classe ou de milieu, bâtir un monde nouveau, meilleur, apporter la confiance dans le cœur de chacun et faire comprendre à tous que la guerre n'était pas le seul moyen d'obtenir certains avantages.

Seul un esprit humain et non une machine pouvait réaliser cette gigantesque entreprise.

Malheureusement, pour en arriver à de tels résultats, il fallait d'abord se heurter aux puissants gouvernements mondiaux, et ceux-ci comprirent le danger qu'une telle politique pouvait entraîner ; malgré l'effervescence qui commençait à gagner certains milieux de la société en faveur du mouvement de « Conformité », ils oublièrent les immenses services rendus par Harry et tout fut mis en œuvre pour l'abattre comme une bête malfaisante.

Nous avons fui et nous nous sommes retrouvés dans son laboratoire secret du Colorado. C'est là que j'ai compris à mon tour que tout cela n'était, qu'une vaste erreur, car Harry lui-même avait

péché contre ses propres règles. L'ingratitude des hommes avait déformé ses principes et il était sur le point de déclencher une offensive de grande envergure contre tous ceux qui s'obstinaient encore dans les Vieux Principes et refusaient d'accepter son programme. Il n'aurait reculé devant rien pour imposer au monde entier sa politique, encore trop d'avant-garde pour une humanité comme la nôtre.

On ne bouscule pas ainsi l'ordre des choses établi par la Nature et, qu'on le veuille ou non, l'esprit humain n'est pas fait de bonté et de sagesse. Même ceux qui s'étaient rangés du côté d'Harry n'étaient pas sincères. Il y en avait peut-être quelques-uns... mais si peu ! Les autres ne voyaient dans cette entreprise qu'un moyen assez ingénieux pour acquérir les privilèges qu'ils convoitaient.

C'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à Harry avant qu'il n'aille trop loin. Dieu sait qu'il m'en a coûté de lui dire de telles choses... mais c'était le seul moyen d'empêcher cette tuerie qui déjà ensanglantait à nouveau la planète.

Alors Harry a réalisé. Il a compris son erreur. Du moins c'est l'impression qu'il m'a donnée avant de se précipiter dans son désintégrateur, au centre du laboratoire.

Il y a eu une longue étincelle et une lueur aveuglante. C'est tout.

Les atomes de son corps pulvérisé flottent peut-être encore parmi nous, au hasard de l'espace et du temps, dans un milieu qui nous échappe, et sur lequel la Nature jalouse a su jeter le voile que nous nous efforçons d'arracher, mais en vain.

À l'heure où j'écris ces lignes, le souvenir d'Harry est toujours aussi vivace en moi. C'est comme s'il était toujours à mes côtés. Seulement, j'ai peur à présent... j'ai peur de l'avenir, peur de tout ce qui m'entoure et de tout ce qui se trame dans ce monde bouleversant.

Et je sais déjà que mon rôle, au sein de cette vaste comédie humaine, est loin d'être terminé.

Le récit qui va suivre le prouvera amplement.



# PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

Aussi loin que mon regard pouvait se porter, c'était toujours le même spectacle.

Six mois déjà que nous vivions, Suzan, Choposky et moi, dans cette ferme isolée du reste du monde, au milieu de cette immense contrée sauvage du Colorado. À l'est, la haute chaîne de montagnes qui bordait l'horizon découpait de ses arêtes vives un ciel toujours clair, qui semblait s'embraser subitement lorsque le disque pourpre du soleil disparaissait, comme absorbé par une Terre heureuse d'avoir retrouvé cet astre dont la bêtise humaine l'avait privée pendant de longs mois[1].

Les feux du crépuscule baignaient l'horizon lointain d'une sanglante lueur qui ne s'accordait que trop avec les tristes événements qui se déroulaient au-delà de ces montagnes, au-delà de ce désert, là où commençait la vie, où régnaient l'humanité et notre misérable civilisation.

Combien de temps encore allions-nous être obligés de mener cette vie de reclus, de parias et de bêtes traquées ? Notre seul crime était d'avoir fait confiance au professeur Harry Stewart et de lui être restés fidèles jusqu'au bout. Malheureusement Harry n'avait été que l'étincelle qui met le feu aux poudres et nous en subissions maintenant les effets.

Le jour où Harry nous a quittés, le drame se déclenchait déjà dans le monde survolté. Les partisans du mouvement de « Conformité » envahissaient en masse les bâtiments résidentiels et le Parlement, massacrant ceux qu'il avaient eux-mêmes, autrefois, placés au pouvoir, noyant dans le sang cette haine farouche qui avait subitement pris naissance dans leur cœur.

Pourtant je suis certain qu'Harry ne serait jamais allé à une telle extrémité, mais l'œuvre avait dépassé son créateur. Et les survivants de notre pauvre humanité semblaient dans une folie presque collective sans qu'il y eût cette fois le moindre remède.

On ne guérit pas un mal qui a déjà fait trop de ravages. Il y a des limites à la résistance physique et surtout morale d'un être humain.

Je voudrais pourtant être certain que ceux qui liront ces lignes essayent, ne serait-ce qu'un instant, d'imaginer l'extrême gravité des conséquences qui entraînèrent ces lamentables événements, en dehors du rôle que nous avions joué avec Harry.

En premier lieu, la guerre avait tué plus de quatre cents millions de personnes ; presque autant avaient péri par la suite, soit de mauvaises blessures, soit de maladie ou de privations, une centaine de millions étaient devenues infirmes, avaient essayé de survivre sans aide et sans le moindre secours, dans un monde privé de ses ressources et de ses moyens. Il y avait eu ensuite l'effroyable catastrophe déclenchée par l'éclatement de la bombe-fusée russo-asiatique que l'on croyait perdue à tout jamais dans les profondeurs insondables de l'univers.

Pendant de longs mois encore, le cauchemar régna dans toutes les parties du globe, ne faisant qu'aggraver l'état d'esprit de chacun. Au dernier recensement, nous n'étions plus que sept cents millions d'êtres humains à vivre sur la Terre, sept cents millions de créatures terrifiées, transformées, aigries et révoltées.

C'est alors qu'Harry est intervenu, avec son mouvement de « Conformité », essayant d'apporter aux survivants l'espoir d'une vie meilleure. Qui pourrait l'en blâmer, puisqu'il en avait les possibilités ? Moi le premier, j'ai lutté à ses côtés de toutes mes forces, jusqu'à ce que je comprenne à mon tour que tout cela n'avait pas de sens, que l'on ne modifie pas du jour au lendemain une civilisation primaire et recélant encore dans ses gènes les tares d'un barbarisme originel.

Mais il était déjà trop tard... à ce moment-là.

Voilà à quoi je pensais lorsque je vis la silhouette de Choposky apparaître dans le lointain.

C'était un matin comme les autres, calme et sans nuage, et j'aperçus le Russe dévalant la pente raide jusqu'à la hauteur du vieux puits qui trônait au milieu du sable doré à une centaine de mètres de la ferme. Le sol était nu, ou presque, à cet endroit, à l'exception de quelques maigres arbustes aux feuilles desséchées et aux petites baies rougeâtres. Plus loin, l'herbe avait repoussé ces derniers mois, tapissant la petite vallée qui s'étendait et qui semblait disparaître dans le bleu impalpable du ciel.

C'est là que nous avons décidé d'établir notre petit jardin, grâce à quelques semences découvertes dans une des dépendances de la ferme.

Choposky avait quelques connaissances en jardinage et il était

arrivé à cultiver quelques rares légumes, à force de courage et de patience, mais c'était encore insuffisant pour nourrir trois personnes et nous avons dû, dès le début, trouver notre subsistance dans une chasse quelque peu aléatoire, car le gibier n'abondait pas dans la région.

Nous avons hésité longtemps à nous décider à aller jusqu'à la ville voisine pour essayer d'y obtenir quelques victuailles, car nul ne devait savoir que nous étions cachés dans cette ferme.

Nous dûmes bientôt renoncer à cette tentative. Il régnait à la ville le désordre le plus indescriptible, et la petite agglomération fut à son tour livrée à ses seules ressources.

Choposky me rejoignit et me tendit le petit animal qu'il tenait dans ses mains. C'était une poule d'eau prise au piège.

— C'est tout ce que j'ai pu attraper ce matin, fit-il d'une voix sourde. Fichu pays...

Il s'assit lourdement à même le sol et continua :

— Combien de temps allons-nous continuer cette vie ? Après tout, c'est peut-être les autres, les morts, qui sont les moins à plaindre.

— Ce n'est pas le moment de flancher, Wladimir, il n'y a pas d'autre solution pour nous, du moins pour l'instant. Ici, nous sommes quand même en sécurité.

— Oui, je le pense aussi. Seulement, il y a des moments où l'on n'en peut plus. Le vase déborde. Pires que des bêtes, John, nous sommes pires que des bêtes. Est-ce donc pour cela que nous avons lutté ?

— Il ne m'appartient pas de te répondre, tu le sais. Vois-tu, je me souviens d'une petite histoire que j'ai entendu raconter alors que j'étais tout enfant. C'est un petit garçon de chez nous qui a vu le jour au milieu d'une civilisation éclatante, qui trouve tout naturel de vivre dans une famille qui possède une belle voiture, une maison moderne avec télévision, téléphone et machine à laver, et qui apprend un jour qu'il existe d'autres gamins comme lui perdus dans la brousse africaine et ne possédant même pas une paire de souliers. Il s'étonne et ne comprend pas que des êtres comme lui puissent vivre dans le dénuement le plus complet. Nous sommes dans ce cas, Wladimir, nous souffrons parce que nous avons connu le confort et l'aisance autrefois et que nous n'avons pas appris à vivre autrement. L'empreinte de la civilisation reste ancrée solidement en nous-mêmes, mais la future génération saura s'adapter à cette nouvelle existence. Il a fallu des siècles pour fabriquer les hommes que nous sommes, il ne suffira que d'une génération pour tout effacer. Un simple coup de gomme et tout reviendra à son point de départ.

— Tu penses vraiment que nous en sommes à ce point ? Aucun espoir, n'est-ce pas ?

Je ramassai le volatile qui traînait sur le sol et feignis de m'y intéresser.

— Belle pièce, et tendre avec ça, fis-je sur un autre ton.

Puis j'essayai d'entraîner Chuposky vers la ferme, mais il me quitta sans une parole et je le vis prendre la direction du petit jardin potager.

Suzan m'accueillit sur le pas de la porte. Le bas de sa robe commençait à s'effranger par endroits et un large trou se dessinait à la hauteur de son épaule. Je la connaissais assez pour savoir que sa coquetterie féminine devait en souffrir un peu, mais elle était trop fière pour le laisser paraître.

Ses cheveux raides et mal entretenus étaient rejetés en arrière avec un maximum de soin et son petit visage presque enfantin était toujours aussi expressif. Suzan savait cacher son désespoir et ses craintes. Et, dans le fond, je l'admirais et... je l'aimais.

Bien souvent, j'aurais souhaité avoir le courage de lui parler franchement, mais chaque fois j'avais hésité. Les mots me venaient aux lèvres, mais je ne parvenais pas à les formuler parce que je ne pouvais oublier qu'autrefois Suzan avait aimé Harry.

Autrefois !... Tout cela était si lointain ! C'était le passé, bien sûr, mais tout ce qui se rattachait à Harry, de près ou de loin, devenait pour moi une obsession.

Je me disais dans ces moments-là : « Pas encore... plus tard... et surtout ne pense pas... »

Mais c'était impossible. Je crois que Suzan devinait ce qui se passait en moi, et qu'elle souffrait peut-être autant que moi-même.

Je ne sais pas.

Et puis il y avait cette situation. Qui sait ce que l'avenir nous réservait encore ? Avions-nous vraiment le droit de...

Je sentis la main fraîche de Suzan se poser sur la mienne, et je revins brutalement à la réalité.

— Eh bien, John, que se passe-t-il ? Je t'ai vu discuter avec Wladimir. Il faisait une drôle de tête...

— Oh, rien de grave. Un peu de cafard... ça lui passera.

Je lui tendis la poule d'eau ; elle s'en empara rapidement et ses yeux brillèrent un court instant.

— C'est pourtant une journée merveilleuse, murmura-t-elle.

Nous nous retrouvâmes à l'heure du repas dans la salle à manger. Choposky était déjà en train de découper le volatile dans un grand plat et il paraissait avoir oublié ses soucis.

Il y avait une nappe sur la table et deux petites bougies de chaque côté, et je ne compris tout, d'abord pas les raisons de cette petite mise en scène qui contrastait avec les habitudes ordinaires, d'autant plus que Suzan paraissait plutôt émue en me priant de prendre place aux côtés de Choposky.

— Joyeux Noël, messieurs, fit-elle d'un trait.

Le regard de Choposky croisa le mien un bref instant et un petit sourire vint jouer sur nos lèvres.

Nous avions complètement oublié cette date.

Mais nous n'étions pas au bout de nos surprises, car Suzan déposa sur la table un autre plat qui contenait une omelette ; mais oui, une omelette, et ma foi assez appétissante.

— Est-ce un miracle, Suzan ? demandai-je sur un ton que je m'efforçai de rendre sérieux.

— Mon Dieu, peut-être ! J'ai trouvé des œufs hier, près du petit cours d'eau, non loin du canyon. Quelque cane sauvage un peu distraite avait dû les oublier... probablement. Oh, ils sont très bons, je vous assure. Avec un peu de farine, j'aurais bien essayé de faire une tarte, mais...

— ... nous n'avons pas de farine, enchaîna Choposky en riant. Aucune importance, nous nous contenterons de l'omelette, ce n'est déjà pas si mal, d'autant plus qu'elle sent fameusement bon.

Suzan prit deux petits paquets posés sur sa chaise, que nous n'avions pas remarqués jusque-là, et nous en tendit un à chacun.

Comme nous la regardions, étonnés, elle s'empressa d'ajouter en souriant :

— Allons, ouvrez-les, c'est un petit cadeau. Oh, rien de vraiment important, mais j'ai pensé que...

— Une pipe, et du tabac !

— Du tabac, répéta Choposky, du vrai tabac. Comment est-ce possible ?

— Oui, Suzan, comment...

Elle secoua la tête et son petit sourire s'accrut légèrement.

— J'ai fouillé dans la cave, et j'ai trouvé. Cela devait appartenir au bonhomme qui vivait ici... Manolo, je crois. C'est ainsi que vous l'appeliez, n'est-ce pas ? Le tabac est un peu vieux, mais... il y a si longtemps que vous en êtes privés que... Oh, et puis j'ai nettoyé les pipes, ne vous inquiétez pas. Cela m'a pris une bonne partie de la matinée.

Suzan était au bord des larmes et cette scène avait quelque chose de tellement émouvant que je n'eus pas la force de prononcer la moindre par rôle. Je l'étreignis dans un élan irréfléchi et cela me fit du bien. Choposky bredouilla quelques mots assez gauchement, puis il se frappa le front d'un geste large et assez théâtral.

— Petrovnia ! Que tous les saints me pardonnent de ne pas y avoir pensé plus tôt. Puisque c'est la journée des surprises, je vais vous en faire une, moi aussi. Attendez-moi, ce ne sera pas long.

Il s'élança en direction du couloir et nous l'entendîmes grimper les marches conduisant à la petite chambre que nous partagions, lui et moi, tandis que Suzan me murmurait à l'oreille :

— Je t'avais dit que c'était une journée merveilleuse, n'est-ce pas, John ?

Je n'eus pas le temps de lui répondre, car à cet instant précis la porte d'entrée s'ouvrit brusquement, comme sous l'action d'une violente poussée, et une voix cria derrière nous :

— Surtout pas un geste... Ne bougez pas !

## CHAPITRE II

Il y eut un bruit de respiration rauque, puis la même voix reprit :

— Éloignez-vous de la table. Là, près du mur, et pas un geste surtout.

J'entraînai machinalement Suzan avec moi et nous vîmes alors deux silhouettes longues, maigres et sales, dans l'encadrement de la porte. Deux hommes assez jeunes, crasseux et répugnants dans leurs blue-jeans maculés et fripés. Celui qui nous menaçait d'un long pistolet portait une veste de cuir toute râpée ; l'autre, le plus jeune, un gros chandail graisseux et taché de sang.

Je sentis brusquement une sueur froide inonder tout mon corps. Je ne réalisais qu'à peine le tragique de la situation.

C'étaient les premiers êtres humains que nous voyions depuis que nous étions dans cette ferme. Comment diable...

Mais le moment était mal choisi pour essayer de comprendre, d'autant plus que les deux intrus avaient l'air décidés. Ils lorgnèrent en direction de la table et celui qui était armé susurra :

— On se paie une petite fête dans le coin... On pourrait peut-être s'amuser ensemble, non ?

L'autre avançait déjà la main vers les quartiers de viande alignés dans le plat lorsque son compagnon grogna :

— Laisse tomber, on a tout le temps.

— Eh, Dick, y a trois assiettes. Manque quelqu'un dans cette piaule.

Le nommé Dick fit un pas dans notre direction :

— Où est votre copain ?

Je priai pour que Choposky n'entrât pas à cet instant. Peut-être s'était-il rendu compte de ce qui se passait. Oui, certainement il avait dû entendre...

J'essayai de gagner du temps :

— Il n'est pas encore revenu de la chasse.

— Bouge pas, reste tranquille, et surtout n'essaye pas de jouer les malins. À présent c'est moi et le frangin qu'on commande ici. Y a trois

jours qu'on crève de faim, et on en a marre, tu entends ? On a bouffé des rats la semaine dernière, des rats ! Tu sais ce que c'est, dis, des rats ? On a vu crever notre vieille à la taule, et tu sais pourquoi ? Parce qu'elle travaillait pour les mecs du gouvernement. Secrétaire dans un bureau plein de poussière. Ils l'ont butée pour lui faucher sa bague, oui, rien que pour une minable petite bague sans valeur. Alors, nous aussi on fait la loi, maintenant, et tu vas voir comment on s'y prend. Allons, ouste, dehors en vitesse, qu'on en finisse !

Et Choposky, qui ne se manifestait toujours pas. Que faisait-il ?

Le plus jeune, d'un mouvement de tête, désigna Suzan qui n'avait pas bronché à mes côtés et lança à son frère :

— Pourquoi qu'on la garderait pas avec nous, cette souris ? Des fois qu'on pourrait un peu rigoler avec sa pomme...

— Pas question, ce serait trop dangereux, tu t'en passeras. Faut pas se fier à ces femelles, jamais ! Allons, pressons, ça commence à faire long. On s'occupera du copain plus tard. Francky, jette un coup d'œil dehors, au cas où le gars...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un long sifflement suivi d'un choc sourd lui avait coupé la parole. Après avoir titubé une seconde, il vint s'abattre aux pieds de Suzan, et je distinguai une hache profondément enfoncée entre ses épaules. Un sang bouillonnant s'échappait de l'affreuse blessure et se répandait sur le parquet.

L'instant de surprise passé, je bondis vers l'arme qui était tombée à côté du corps sanglant. Francky avait eu la même idée que moi, mais je fus plus rapide, et je me relevai, le pistolet au poing, tandis que le jeune garçon faisait un saut en arrière et que Choposky sautait les quatre dernières marches de l'escalier.

Francky courut vers la porte et se rua à l'extérieur de toute la vitesse de ses jambes. Je me mis à sa poursuite, Choposky à mes côtés, mais le garçon avait pris de l'avance.

Sans nous être dit un seul mot, nous avions la même idée. Il fallait à tout prix rattraper ou abattre le fuyard, car il serait trop dangereux de le laisser échapper.

La chasse à l'homme se poursuivit jusqu'aux abords du canyon. Je tirai une balle, mais ratai Francky, lequel venait d'atteindre les abords de la petite rivière qui coulait en contre-bas. Je tirai à nouveau, et m'aperçus alors que le chargeur était vide.

Nous redoublâmes d'ardeur et arrivâmes au pied d'un gros rocher, en haut duquel notre homme venait de se réfugier. Il ne pouvait plus nous échapper. Pourtant, au moment où nous allions l'atteindre, il



sauta dans le vide, et son corps rebondit dans les remous au sein d'un jaillissement d'écume.

Emporté par le courant assez fort, il disparut bientôt à nos regards. Je voulus m'élancer, mais la poigne de mon ami me retint.

— À quoi bon ? me dit-il, nous ne pouvons plus rien faire à présent.

C'était, vrai. Nous revînmes lentement vers la ferme sans une parole, et Choposky se laissa choir lourdement sur une chaise en s'épongeant le front.

— Eh bien, on s'en est sorti encore une fois, mais c'était tout juste. Comment diable ont-ils pu avoir l'idée d'arriver jusqu'ici ? Cette piste ne conduit nulle part...

— Je l'ignore, mais dorénavant nous devons être très prudents. D'autres peuvent venir.

Dans son coin, Suzan pleurait, la tête entre les mains. Elle était à bout, je le sentais. Je la priai de se retirer un instant, pendant qu'aidé de Choposky, je commençais à débarrasser la pièce du cadavre.

Cela nous demanda une bonne heure pour creuser un trou derrière les rochers et pour l'ensevelir, puis nous lavâmes le parquet à grande eau et tout reprit son aspect habituel.

Mais il y avait quelque chose de cassé dans ce décor, qui pourtant restait le même. On ne voyait plus les choses avec les mêmes yeux et la bouteille de vin vieux que Choposky posa sur la table me laissa presque indifférent.

Maintenant, c'était raté, le cœur n'y était plus, et c'est surtout pour Suzan que j'éprouvais la plus grande peine.

— Je l'avais conservée... au début, débitait Wladimir. C'était pour le nouvel an. C'est du Bordeaux, la seule qui me restait.

Pauvre Suzan, et pourtant cette journée s'annonçait vraiment merveilleuse !

\*

Une nouvelle semaine venait de s'écouler, une semaine comme les autres, aussi triste et aussi monotone.

Le mauvais temps s'était mis de la partie, transformant les alentours de la ferme en un véritable bourbier.

Il fallait pourtant que nous sortions, Wladimir et moi, pour trouver de la nourriture, et il nous arrivait de rentrer le soir presque bredouilles.

Quant au monde extérieur, nous n'en avions aucune nouvelle, et nous aurions voulu savoir ce qui se passait. Nous nous contentions de faire parfois des suppositions gratuites, mais le silence ne tardait pas à régner dans la maison et nous sentions le découragement nous gagner. Nous échangeions parfois un regard attristé, sans rien dire, et chacun essayait de s'occuper de ne pas avoir trop à penser.

La pluie ne cessait de tomber à l'extérieur, mais nous prêtions toujours l'oreille, tant nous avions peur de voir surgir d'autres êtres. En effet, si cette éventualité se présentait, il faudrait sans doute une fois encore nous battre, et nous n'étions pas sûrs de nous en tirer aussi facilement qu'avec les deux autres.

La pluie cessa un matin et nous pûmes sortir tous les trois. Nous étions en train d'arracher quelques racines et de défricher le sol lorsque Suzan poussa soudain un léger cri.

Sur la piste qui conduisait à la ferme venait d'apparaître une vieille automobile dont nous pouvions percevoir le bruit du moteur saccadé.

Nous nous étions redressés tous les trois, sans une parole, sans un geste. Puis Choposky saisit dans ses mains puissantes le manche de la pioche qui traînait à côté de lui et grogna :

— Je le savais qu'il en viendrait encore.

Je lui imposai silence d'un geste. La voiture venait de stopper en bordure de la piste et un homme qui paraissait assez âgé en descendit, jeta un coup d'œil inquiet vers la ferme, puis observa les alentours avec précaution.

Nous nous étions rapidement dissimulés derrière des broussailles et n'osions intervenir.

L'homme paraissait exténué. Il revint vers la voiture de laquelle sortit à son tour un jeune garçon qui pouvait avoir seize à dix-sept ans, tout chétif et d'une maigreur extrême. Nous les vîmes discuter avec animation en désignant la ferme.

Je décidai de brusquer les choses et résolument m'avançai le premier, suivi de Choposky et de Suzan. Les nouveaux arrivants eurent un mouvement de recul en nous apercevant.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? criai-je.

Le vieillard lança :

— Nous n'avons aucune mauvaise intention, rassurez-vous. Je suis seul avec mon petit-fils et il est très malade.

— Où alliez-vous avec cette voiture ?

— J'essayais d'atteindre la région de Santa Fé. Il paraît que dans le

Nouveau-Mexique la situation s'est un peu améliorée. Il y a un nouveau gouverneur qui...

— Cette piste est sans issue.

— Oh !

— Vous ne le saviez pas ?

— Non.

Je jetai un coup d'œil en direction de la vieille guimbarde et la lui désignai :

— On trouve encore de l'essence à Denver ?

Le vieil homme eut un pâle sourire :

— Ce serait trop long à vous raconter. J'ai troqué ma petite maison contre la quantité d'essence nécessaire pour atteindre Santa Fé.

Une larme perla à ses paupières rougies par la fatigue et le froid, et il ajouta :

— Je n'ai plus l'âge de me battre et l'enfant est trop faible. La ville que nous venons de quitter est un enfer, monsieur, oui, un véritable enfer. Les hommes sont devenus fous. Chacun y fait sa loi et la force triomphe. Voilà où nous en sommes. Personne ne sait plus. C'est certainement la fin du monde.

— Et les parents du petit, où sont-ils ? demanda Choposky, toujours méfiant.

— Mon fils est mort à la guerre et ma belle-fille vient d'être emportée par l'épidémie de peste. Toutes les rues regorgent de cadavres. Il faut avoir vu ça, monsieur, pour le croire.

Il y eut un long silence que rompit brutalement Wladimir :

— Désolés, mais nous ne pouvons rien faire pour vous.

— Oui, je comprends.

Je m'étais tourné vers le Russe, nos regards se croisèrent un instant, et il comprit mes pensées. Je me hâtai de lui lancer :

— Ils resteront ici. Nous ne pouvons courir le risque de les laisser repartir.

— Oui, je sais. Mais, John, il faut voir les choses en face. Nous n'arriverons jamais à nourrir cinq personnes.

— On s'arrangera.

Il lorgna vers le vieux, puis vers l'enfant, et hochla la tête :

— Un vieillard, ça se contente de peu, mais les jeunes...

— John a raison, intervint Suzan. On s'organisera d'une autre façon. Ils doivent rester.

Je me tournai vers l'homme et lui désignai la ferme d'un geste :

— Vous ne serez pas plus mal ici qu'à Santa Fé. Non, je vous en prie, ne cherchez pas à comprendre, vous resterez avec nous.

— Merci, monsieur.

Le jeune garçon s'avança à son tour timidement et répéta de sa petite voix fluette :

— Merci, monsieur.

### CHAPITRE III

Il fallut naturellement s'organiser pour subvenir aux besoins des nouveaux venus. Le vieux s'appelait Georges Foster et son petit-fils se prénomma Tom.

Foster était un ancien menuisier et il se révéla aussitôt un bon petit bricoleur à qui nous confiâmes le soin de réparer ou de confectionner les pièges dont nous nous servions pour attraper le gibier.

Quant à Tommy, sa santé paraissait trop délicate pour qu'il pût exécuter des travaux importants et nous l'employâmes, soit à l'entretien du petit potager, soit à celui de la ferme, aux côtés de Suzan. Il n'était pas d'une intelligence vive et nous avions parfois beaucoup de peine pour accepter ses raisonnements, plutôt enfantins pour son âge.

Un désaxé, comme il devait y en avoir des milliers, dans ce monde démentiel.

Le vieux Foster, par contre, avait conservé tout son équilibre mental, et son ingéniosité nous fut d'un grand secours. Il nous apprit à utiliser quelques pièges de sa fabrication et qui, il faut le reconnaître, s'avérèrent plus efficaces que ceux que nous avions accoutumé d'employer. Il est vrai que Choposky et moi-même étions assez novices en la question et que nous n'avions fait jusque-là que mettre en pratique nos idées personnelles.

Le vieux Foster connaissait depuis son enfance l'art d'utiliser les pièges, employés autrefois par les Indiens de la région, et nous eûmes des résultats assez surprenants si bien que Choposky, un jour, ne put s'empêcher de me confier :

— Dans le fond, nous n'avons pas fait une mauvaise affaire. Pour le vieux, c'est parfait, mais le gamin commence à devenir énervant.

— Un peu de patience, Wladimir.

— Oui, bien entendu. Au début, il ne desserrait pas les dents, à présent il pose des questions sans arrêt. Pourquoi ceci ? Pourquoi cela ? Tiens, ce matin, il est entré dans ce qui était autrefois le laboratoire d'Harry. Il a demandé pourquoi régnait tout ce désordre et pour quelle raison nous avions détruit tous les appareils qui s'y trouvaient.

— Il a dit : « que NOUS avons détruit » ? Comment le sait-il ?

— Il doit évidemment penser que nous y sommes pour quelque chose. Ce n'est pas cela qui m'intrigue, mais plutôt cet intérêt qu'il porte subitement à sa nouvelle situation.

Je tapai sur l'épaule du Russe et lui rétorquai :

— Les gamins, ça mange et ça pose des questions, tu devrais le savoir.

J'en vins évidemment à m'intéresser davantage au jeune Tommy et je ne tardai pas à remarquer à mon tour le changement qui s'était opéré dans l'esprit de l'enfant.

Il s'était familiarisé avec nous tous et il s'intéressait à nos conversations à un tel point que j'en fus étonné.

Il nous arrivait souvent, à Chopsy et à moi, de discuter le soir, avant de nous retirer dans notre chambre. Nous bavardions de choses et d'autres, et quelquefois nous abordions des questions techniques qui nous passionnaient au plus haut point, car Chopsy possédait des connaissances très poussées dans tous les domaines et j'avais trouvé en lui un compagnon idéal pour de telles conversations qui, il faut l'avouer, se révélaient un excellent exutoire pour effacer de notre esprit l'inquiétude continuelle dans laquelle nous vivions.

C'est ainsi qu'un soir la conversation roula sur les rapports existant entre le fameux théorème de Pythagore et une des lois d'Einstein concernant la différence entre l'espace et le temps.

Dans son coin, le vieux Foster triturait un rouleau de fil de fer et s'écorchait les doigts pour tordre les extrémités d'un piège, perdu dans je ne sais quelles pensées. Suzan entretenait le feu dans la cheminée, avec les quelques brindilles qui traînaient encore près de l'âtre.

— Cette différence, disait Chopsy, peut se traduire dans l'expression mathématique du théorème lui-même, généralisé par l'utilisation du signe « moins » précédant le carré de la coordonnée du temps.

— Oui, je me souviens, fis-je, et cela nous amène à conclure que la distance entre deux événements quelconques peut se traduire par...

Je dus réfléchir un instant pour essayer de me souvenir de cette loi devenue classique dans la physique moderne :

—  $> \dots$  par la racine carrée de la somme des carrés des trois coordonnées de l'espace... moins...

J'hésitais à nouveau lorsqu'une voix enchaîna à mes côtés :

— ... moins le carré de la coordonnée du temps.

Tommy avait débité ces mots d'un trait, sur un ton presque neutre.

\*

Il y eut par la suite d'autres circonstances dans lesquelles Tommy intervint avec une telle assurance que cela finissait par devenir exaspérant.

Évidemment, à chaque fois, nous ne lui avions pas caché notre étonnement devant la justesse de ses raisonnements, mais il paraissait se soucier fort peu de l'intérêt que nous portions à son degré d'instruction, car, si l'on en croyait son grand-père, il n'avait jamais été un brillant élève, du temps de ses études. De ses rares études, pourrais-je ajouter, car il appartenait, hélas, à une génération malheureuse que les terribles événements de ces dernières années avaient plutôt désavantagée.

Suzan elle-même ne cacha pas son inquiétude :

— C'est à n'y rien comprendre. Par moment il se conduit comme un minus, puis brusquement il se mêle à la conversation avec une telle érudition que j'en ai le souffle coupé.

— Et quand on lui demande la source de ses connaissances, il fait celui qui ne comprend pas.

Choposky eut un mouvement d'humeur qui se traduisit par un grognement sourd.

— Je n'aime pas beaucoup son petit jeu, poursuivit-il. Ce garçon est étrange. Il y a obligatoirement quelque chose d'anormal là-dessous.

— • Allons, allons, il ne faut tout de même pas exagérer. Il est prouvé que certaines personnes arrivent à posséder une instruction purement livresque, et j'ai connu des primaires qui poussaient l'orgueil jusqu'à vous débiter des mots bizarres, tout simplement parce qu'ils les avaient relevés au hasard dans un dictionnaire. Ils vous les servaient à tout bout de champ et parvenaient à faire illusion.

— Oui, je sais, rétorqua Suzan, mais Wladimir a raison. Tommy a changé depuis son arrivée. Il m'est pénible de vous l'avouer, mais depuis quelques jours il évite le plus possible de m'aider dans les travaux journaliers. Il passe la plupart de son temps ici, dans la cuisine. Il écrit, je ne sais quoi, mais il passe des heures entières à barbouiller un vieux cahier qu'il est allé récupérer dans ses affaires.

— Qu'écrit-il ? grommela-t-il, ses Mémoires ? C'est bien le moment.

— Oh, je n'ai pas eu l'indélicatesse de m'en préoccuper.

Elle hésita un court instant avant de poursuivre :

— Hier après-midi, je l'ai surpris à la cave, il avait un drôle d'air.

— Que faisait-il ? demandai-je.

— Rien, il semblait rêver, tout juste s'il a fait attention à moi. Puis il est remonté et s'est remis à écrire.

— Un cinglé, fit Choposky, voilà ce que c'est.

Un cinglé, comme nous le deviendrons tous si cela doit continuer.

Les jours s'écoulèrent, tandis que la même petite vie se déroulait, toujours aussi monotone pour les occupants de la ferme. Notre seule préoccupation majeure demeurerait la recherche de la nourriture quotidienne.

Quant à Tommy, il semblait dépérir à vue d'œil et il faisait de visibles efforts pour conserver son comportement habituel. Il était devenu d'une telle faiblesse qu'il fallut nous résoudre à ne plus lui demander le moindre service.

Un docteur aurait été le bienvenu, ou tout au moins quelqu'un qui puisse le soigner. Mais dans les circonstances présentes, nous étions impuissants. Le vieux Foster essayait de cacher à nos yeux la peine qu'il éprouvait, mais je ne pus m'empêcher de lui dire un jour :

— Il n'y a pas lieu de vous tourmenter à ce point, grand-père. Dans quelque temps, je suis persuadé que ça ira mieux, vous verrez.

— Vous êtes très bon, monsieur Forbischer, mais la leucémie ne pardonne pas.

— La leucémie ? Comment le savez-vous ?

— Il en avait déjà les symptômes, mais je pensais qu'on se trompait. À présent, je...

— Vous me voyez désolé, grand-père, je ne savais pas. Malheureusement nous ne pouvons rien pour lui.

Je quittai le vieux Foster qui s'était replongé dans ses pensées lorsque je me rendis compte que Tommy n'était plus dans la pièce.

Je ne sais ce qui m'en donna l'idée, mais je fus tenté de savoir si l'enfant était toujours à l'intérieur de la ferme. Il y était, c'était un fait, mais c'est dans la cave que je le trouvai. Il sursauta en m'entendant et me fit face brusquement :

— Eh bien, Tommy, t'ai-je fait peur à ce point ?

— Oh non, monsieur.

Il plissa les yeux à plusieurs reprises et me regarda d'un air absent. Il valait mieux ne pas le brusquer et essayer de comprendre ce qui se passait dans sa jeune cervelle.



— Veux-tu que je t'aide à trouver ce que tu cherches ? Du fil de fer pour ton grand-père, peut-être ? C'est dans cette vieille caisse, là, derrière toi.

— Non.

— Autre chose, alors ? Quoi ?

— Je ne sais pas, monsieur, je ne cherchais *rien*.

— Alors que fais-tu ici ? Voyons, tu peux tout me dire. Nous sommes entre hommes, n'est-ce pas, Tommy ?

Ces paroles eurent le don de produire une réaction chez le garçon qui tendit vers moi un visage soudain bouleversé.

— Je ne sais pas, monsieur Forbischer. Y a des moments comme ça où je ne comprends pas très bien ce qui se passe en moi.

Il se tapa sur le front.

— De drôles d'idées là-dedans. Et c'est surtout la nuit que ça me prend, comme si...

— Comme si...

— Oh, je ne sais pas exactement, je ne peux pas me souvenir. C'est comme ce *besoin* de venir ici, dans cette cave.

Il hésita et je le sentis faiblir.

— Tu cherchais quelque chose. Voyons, essaye de te souvenir. Il faut tout me dire.

Mais Tommy secoua la tête énergiquement et sa voix devint nette et cassante.

— Je m'excuse, monsieur Forbischer, oubliez toutes ces paroles ridicules. Tout cela n'a aucun sens, croyez-moi.

Il grimpa le petit escalier de bois et disparut à mes regards. Les derniers accents de sa voix raisonnaient encore à mes oreilles lorsque le bruit de ses pas s'éteignit, au-dessus de moi... De drôles d'accents...

## CHAPITRE IV

Le comportement de Tommy nous inquiétait tous les trois au plus haut point, mais, par pitié pour le vieux Foster, nous n'osions pas lui faire part de nos sentiments.

Pourtant, nous désirions à tout prix connaître ce que Tommy semblait nous cacher, et c'est Choposky qui émit l'idée que nous pourrions peut-être nous emparer du cahier du garçon.

Choposky savait où Tommy dissimulait ce cahier et, le soir venu, nous fîmes mine de nous retirer dans nos chambres.

Un long moment plus tard, le Russe allait accomplir son expédition et il revint quelques minutes plus tard avec l'objet de nos convoitises. Nous l'attendions avec impatience et nous nous dépêchâmes de feuilleter le cahier.

Notre stupéfaction alors ne connut pas de bornes. C'était à n'y rien comprendre et il nous fallut un long moment pour accepter l'étrange révélation.

Les pages étaient noircies de formules, de schémas, de graphiques plus ou moins ésotériques. Il y avait des annotations apportées en regard, mais tout cela donnait l'impression d'être l'œuvre d'un esprit tourmenté, instable. Cela manquait de cohésion et de sens. Du moins pour notre, compréhension.

Et puis, il y avait aussi des phrases, aussi bizarres qu'inattendues, comme par exemple :

*« Je lutte contre ma propre inertie... et ce n'est qu'à ce prix que je triompherai. »*

Et plus loin :

*« Je dois réussir à tout prix, à condition que je devienne le plus fort... mais cette fièvre qui mine ce corps est un grave handicap... Pourrai-je tenir jusqu'au bout ? »*

Plus loin encore :

*« Je dois détruire ces pages... Si on les trouvait, quelqu'un pourrait comprendre, et il ne le faut pas... pas encore. Pourquoi ces mots sont-ils écrits ? Que se passe-t-il ? Et cette obstination à écrire tout ce que je pense... Il faut déchirer... déchirer ces pages... mais le cerveau et la main si refuse. Je suis désespéré... Non, il ne faut pas écrire... pas écrire... pas*

*écrire... »*

Nous restâmes un long moment silencieux, à nous regarder, sans rien trouver. Nous avions beau essayer de comprendre ce que signifiaient ces phrases curieuses, nous ne trouvions aucune explication.

Finalement je haussai les épaules et dis :

— Ce gamin a dû éprouver un choc, un terrible choc nerveux. Peut-être est-il obsédé par des pensées purement engendrées par son subconscient et qui arrivent à le dominer à certains moments.

— Tout cela est bien vague, rétorqua Choposky, et m'inquiète beaucoup.

Cela m'inquiétait autant que Choposky, mais j'évitai de laisser paraître mon trouble, et à plusieurs reprises je me rendis à la cave, tout seul, essayant de comprendre ou de trouver ce qui paraissait attirer le jeune Tommy en ces lieux. Mais rien. Rien qui puisse m'aider à percer ce mystère. Et pourtant une sourde appréhension m'obligeait à chercher, à chercher encore. Mais je dus bientôt y renoncer.

Après tout, cela ne pouvait avoir aucun sens. Mais ce cahier... ces formules... ces phrases que je n'arrivais pas à oublier... Et ces mots comportant des fautes d'orthographe brusquement... alors que, plus haut...

Tommy ne parut pas se rendre compte que nous avions fouillé dans ses affaires et nous le vîmes reprendre dès le lendemain ses écritures dans un coin de la cuisine.

Ce ne fut que le soir, alors qu'il s'était retiré pour le repos de la nuit, que Choposky revint vers nous, avec simplement la couverture du cahier entre ses doigts.

À l'intérieur, il n'y avait plus rien, même pas une seule page. Rien.

Tommy avait tout détruit, tout déchiré...

*« Mais le cervo et la main si refuse... »*

Cette fois, le geste avait été accompli.

\*

Quelques jours passèrent encore. Nous nous étions rendus, Choposky et moi, au bord de la rivière, pour relever nos pièges, et nous revenions avec quelques oiseaux lorsque nous entendîmes la voix de Suzan qui nous appelait.

Nous pressâmes le pas sans nous préoccuper du vieux Foster qui était en train de travailler dans le potager.

Suzan paraissait inquiète et elle nous expliqua l'objet de son souci.

Quelques instants auparavant, elle avait vu Tommy se diriger vers la cave. Au bout de quelques instants, intriguée de ne rien entendre, elle était descendue à son tour, mais Tommy n'était pas là. Il avait disparu. Suzan avait cherché partout, dans la cave aussi bien que dans la maison. Peine perdue, l'enfant demeurerait introuvable.

Nous allâmes aussitôt auprès du vieux Foster qui ignorait tout de la disparition de son petit-fils.

— Il a dû sortir de la ferme sans que tu t'en rendes compte, dis-je à Suzan. Il ne va certainement pas tarder à revenir.

Foster était le plus déprimé de nous tous, et l'on sentait que lui aussi partageait nos craintes et nos angoisses.

D'une voix brisée par l'émotion, il murmura :

— Tommy n'était pas comme ça, autrefois. Je ne le comprends plus.

À ce moment-là, un bruit de moteur retentit au dehors et je sentis la main de Suzan se crispier dans la mienne.

Choposky avait pivoté sur lui-même et nous pûmes distinguer une Jeep qui venait de stopper dans un grincement de freins épouvantable à une dizaine de mètres à peine de la ferme. Puis d'autres moteurs ronronnèrent encore à nos oreilles et nous vîmes trois gros camions s'arrêter un peu plus loin, près du petit potager.

D'un même élan, nous nous étions tous précipités sur le seuil de la porte et c'est là que nous vîmes trois personnages qui, après avoir sauté prestement de la Jeep, s'avançaient vers nous.

Deux d'entre eux portaient un curieux uniforme, si l'on peut qualifier ainsi le costume kaki qu'ils avaient revêtu et qui leur donnaient l'aspect de militaires en tenue de campagne. Ils étaient sales et couverts de poussière. Quant au troisième...

Nous le reconnûmes immédiatement, et je me sentis blêmir au moment où il nous rejoignait, en compagnie des deux autres.

C'était Francky, l'un des deux jeunes voyous que nous avions pourchassé, Choposky et moi, jusqu'au canyon, quelque temps auparavant.

Par quel miracle s'en était-il sorti ? Et dire que nous avions été assez sots pour...

— Est-ce ainsi que l'on accueille les gens dans ce pays ? fit brusquement l'un des deux hommes en uniforme. Je représente le nouveau gouverneur de la contrée. Je suis James Howard, et voici

mon second, le lieutenant Hendrix.

Il regarda Francky à la dérobée et ajouta avec un petit sourire cruel :

— Celui-là, vous le connaissez, inutile de vous le présenter.

Il plongeait ses deux pouces dans son épaisse ceinture de cuir à laquelle étaient accrochés deux énormes colts dans leurs gaines et promena un bref regard autour de lui.

— Alors, c'est ici que vous vivez, hein ? Le coin est agréable. Combien êtes-vous à vivre dans cette baraque ? Quatre ?

— Plus un jeune garçon, répondit Foster. Mon petit-fils.

— Où est-il ?

— Quelque part par là.

Je n'avais pas cessé une seconde d'observer le jeune Francky dont les longs cheveux noirs pendaient en boucles épaisses et poussiéreuses sur un front bas et court. Un rictus mauvais torturait ses lèvres pâles et ses jambes se raidissaient par moment, comme sous l'emprise d'une haine difficilement contenue.

— Puis-je savoir ce que vous désirez, capitaine ?

— Ouais, bien sûr qu'on va te le dire. On est en train de nettoyer le pays de tous les Conformistes. Il n'en reste plus beaucoup dans le secteur, à part ceux-là qui sont dans les camions. J'ignore comment ça se passe ailleurs, mais il paraît qu'à présent cela n'a plus d'importance. Y a plus de gouvernement et chacun se débrouille comme il peut.

Il eut un mouvement de tête en direction des montagnes, cracha un long jet de salive et poursuivit :

— C'est là-bas qu'on va. Y a encore de la bonne terre à cultiver. Dame, il faut bien remettre ça... Mais les haricots et les salades, ça pousse pas tout seul. Il faut des bras et une solide carcasse.

Le lieutenant Hendrix s'était avancé à son tour et sa face rougeâtre dodelina un instant sur ses épaules larges. Il nous fixa, Choposky et moi, et dit :

— On embauche même des savants, surtout lorsqu'ils font le poids comme vous, Choposky, et vous, Forbischer.

Cette fois, il devenait inutile de biaiser et nous accusâmes le coup sans broncher. Rien qu'à voir l'expression qui passa sur les traits de Francky, je compris que c'était lui qui nous avait reconnus et qui s'était empressé de nous dénoncer. D'ailleurs le monde entier connaissait nos visages et il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'on nous identifiât un jour ou l'autre. Mais qu'allait-il se passer à présent ?

— Ça pouvait pas durer une éternité, vous le comprenez. Pouvez tout de même pas bouziller tous les gars qui se présentent par ici...

— C'est pour ça qu'y z'ont tué mon frangin, enchaîna Francky, et qu'y z'ont essayé de m'avoir.

— Tu l'as déjà dit, grogna Hendrix en lui couvant la parole. Le reste nous regarde.

— Allons, assez de boniments, trancha Howard. Où est votre copain ? Ce génie d'Harry Stewart ? Qu'il se montre un peu, pour qu'on voie la tête qu'il a. Notre sauveur !

— Il est mort, répliqua Choposky.

— Écoute bien, communiste de malheur. J'ai fait cinq ans de taule à Sing-Sing autrefois, j'ai un pedigree qui date de la Prohibition, alors que je n'étais encore qu'un moutard. J'en ai vu de toutes les couleurs, alors faut pas me la faire. Où il est, ton surhomme ?

Je crus bon d'intervenir en m'efforçant de conserver mon calme, et je sentis la main de Suzan se crispier sur mon bras.

— Mon camarade dit la vérité.

— Bon, je suis pas pressé. Y paraît que les savants, ce sont des gars qui ont le cœur tendre. Je me suis laissé dire ça. On va bien voir.

Il donna deux coups de sifflet, fit un geste, et l'on vit sortir un de ses hommes du premier camion. Celui-ci fit descendre un prisonnier et l'obligea à avancer de quelques pas. Nous vîmes briller l'arme dans la main du soldat.

Howard fit un autre geste et le coup partit, assourdissant, atteignant le pauvre bougre en pleine poitrine avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste. Son corps s'abattit au sol et il ne bougea plus.

— Où il est, votre Jésus-Christ ?

Déjà Howard s'apprêtait à faire un autre geste en direction du camion lorsque la silhouette de Tommy se dressa soudain devant nous, du côté des dépendances.

Tommy avançait péniblement. Il paraissait épuisé comme il ne l'avait jamais été.

— Ignobles lâches, cria-t-il, lâches... Lâches...

Foster s'était élancé en pleurant, essayant sans doute de calmer Tommy ou de le protéger. Nous ne le sûmes jamais, car à cet instant la balle d'Howard le coucha dans la poussière sans qu'il poussât un cri.

Je n'eus pas le temps d'intervenir, car Choposky s'était élancé, fou

de rage, sur Howard, essayant de lui arracher son arme, mais c'était de la folie, Hendrix avait dégainé et il tira immédiatement. Wladimir, l'insulte à la bouche, roula à nos pieds, la jambe en sang. Howard s'interposa et cria :

— Suffit. On peut avoir besoin de lui, un jour.

Tommy s'était laissé choir sur le sol, près du vieux Foster, et il regardait cette scène avec des yeux hagards. Saurai-je jamais ce qu'il pensait à ce moment-là ?

À mes pieds, Wladimir se tordait, mordant sa chemise pour ne pas crier de douleur, et sur mon ventre le canon du pistolet de Howard se fit menaçant.

— Dommage, mais à présent, on vous croit. Tant pis pour Stewart, tant pis aussi pour le moujik, on ne peut plus s'encombrer de lui. Il restera avec ta souris et cet avorton. Quant à toi, allez, monte, il y a une place encore toute chaude dans le premier camion.

## CHAPITRE V

Trente-six heures déjà que j'avais quitté la ferme. Trente-six heures d'un pénible voyage, à l'intérieur d'un camion bâché, au milieu d'une vingtaine de pauvres bougres sales et puants.

J'avais pu m'isoler dans mes pensées, assis à même le plancher, et je réfléchissais sans arrêt, essayant de comprendre et de m'accrocher à un espoir, si mince fut-il.

Cela était impossible. Et quand je regardais à la dérobée mes nouveaux compagnons d'infortune, je savais qu'eux aussi avaient depuis longtemps cessé de penser ou de comprendre.

Une vague de désespoir s'empara de moi alors que les camions débouchaient dans une vallée que j'imaginai être le terminus de cette épuisante randonnée.

Un mouvement d'intérêt se dessina parmi mes compagnons et nous regardâmes avidement le spectacle qui s'offrait à nos yeux.

Il y avait là quelques baraquements et une bâtisse longue et basse, vraisemblablement une usine désaffectée ou quelque entrepôt abandonné.

Des hommes travaillaient déjà dans les champs, sous la surveillance de quelques gardiens armés, tandis que, le long d'une piste, des caisses étaient empilées sur des camions vers Dieu sait quelles destinations.

On, nous ordonna, à mes compagnons et à moi-même, de descendre et nous fûmes aussitôt conduits dans un vaste hangar où on nous désigna nos places respectives.

Un recensement sommaire fut effectué sur-le-champ, et on nous remit à chacun une chaîne de métal avec une plaquette portant un numéro. Puis on nous rassembla à l'extérieur.

Le capitaine Howard s'avança, en traînant ses bottes dans la poussière, et il nous lança de sa voix grasse :

— N'oubliez surtout pas une chose. Nous ne disposons ici d'aucun médicament, ni d'aucun toubib digne de ce nom. Vous avez un travail à effectuer, ne comptez sur la pitié de personne. Un homme malade devient un homme inutile, et nous avons un remède pour nous débarrasser des... inutiles.



Il caressa un instant de ses grosses mains les crosses de ses pistolets accrochés à sa ceinture et ajouta :

— C'est tout. Au travail !

On nous distribua des pelles, des pioches, des racloirs et on nous entraîna vers les terres meubles, sous les ordres de quelques brutes qui paraissaient obéir aveuglément à Howard.

Je me mis à penser, tout en marchant, que des scènes de ce genre devaient malheureusement se produire dans d'autres contrées, dans d'autres régions de ce monde désaxé.

Peu à peu, je sentais une vague de désespoir se former dans mon esprit et s'apprêter à déferler en moi. Mais je n'avais pas le droit d'abandonner si vite. Il fallait que j'attende, que je me rende compte, que je réfléchisse et que je raisonne.

Bien sûr, la situation dans laquelle je me trouvais brutalement plongé n'était pas pour me donner des idées optimistes, mais je devais résolument opposer au désespoir latent qui régnait en moi la barrière encore efficace de ma raison.

Quelques instants plus tard, je me retrouvai dans un champ, au milieu d'autres esclaves comme moi, qui ne levèrent même pas la tête lorsque j'arrivai.

J'entrai dans un large fossé que l'on était en train de creuser pour l'irrigation d'un terrain, et après avoir saisi le manche de ma pelle, je la plongeai rageusement dans le sol friable lorsque je vis s'arrêter devant moi deux lourdes bottes sales et râpées. Celles d'Howard.

Je levai la tête un instant et mon regard accrocha celui du capitaine.

— Creuse, fainéant ! Mais tu vas tout de même écouter ce que j'ai à te dire. Tant que tu resteras ici, ne crois pas que tu vas bénéficier de la moindre faveur. Des gars comme toi, j'en ai ma claque. Des bons à rien, vous êtes. Y a longtemps qu'on aurait dû vous balancer en pleine mer, tous ceux de votre espèce. Le monde appartient à des gars de mon genre. S'agit pas de faire des lois, faut encore les faire respecter. Un mouvement de « Conformité » ! « L'émancipation morale des Peuples ! » Quelle rigolade ! Dans le fond, tu vois, je devrais te bénir. Si, si, car dès le début j'ai compris comment ça tournerait, cette histoire. Et j'ai su profiter de la situation.

— Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

— Oh, de rien. Mais des types comme toi, ça risque encore de faire des dégâts, et il faut être prudent.

— Achevez-moi et qu'on n'en parle plus.

— Creuse, je te dis de creuser.

J'enfonçai ma pelle à nouveau dans le sol et une grosse motte de terre s'abattit sur le bord du fossé, tandis qu'Howard me lançait avant de disparaître :

— Quand le moment sera venu, ne t'inquiète pas, la maison ne fait pas de crédit.

\*

Ce fut alors une succession de jours aussi pénibles les uns que les autres, d'autant plus que le mauvais temps s'était encore mis de la partie.

À vrai dire, c'était une bien curieuse saison, où le froid et les intempéries alternaient avec une température presque printanière, malgré ces mois d'hiver.

Depuis la guerre, il était de fait que les saisons ne s'écoulaient plus normalement et que leur rythme était dérégulé. J'avais déjà eu l'occasion de m'en rendre compte, mais sans y prêter une attention spéciale.

Était-ce dû à une radioactivité ambiante devenue plus intense depuis le grand conflit ? Personne ne le savait, et les entretiens que j'avais eus avec Choposky n'avaient jamais roulé sur ce sujet.

Pour le moment, mes seules pensées allaient vers Suzan, Choposky... et Tommy. Les derniers événements qui s'étaient déroulés à la ferme me remontaient sans cesse à la mémoire et je me demandais ce que devenaient mes amis.

Cet après-midi, j'étais en train de continuer à déblayer le fossé lorsque je remarquai à mes côtés un homme, occupé à la même besogne, qui m'observait à la dérobée. Brusquement il s'approcha de moi et me souffla :

— Vous êtes bien John Forbischer, n'est-ce pas ?

Comme je ne répondais pas, il ajouta vivement :

— Ne craignez rien. Cela fait quelques jours que j'essaie de vous approcher. J'ai à vous parler.

— Que voulez-vous de moi ?

— Continuez de travailler, on nous observe.

Il s'affaira un instant sur l'autre versant du fossé, puis revint petit à petit à mes côtés.

— Je m'appelle Dixley. Je suis ingénieur des Mines, et ce que j'ai à vous dire est très important. À la pause du déjeuner, surveillez-moi et,

essayons d'être ensemble.

Je hochai la tête imperceptiblement et je l'entendis gravir le talus derrière moi.

Lorsque le coup de sifflet annonça la suspension des travaux, je cherchai l'homme du regard dans la foule qui se ruait presque vers le terre-plein où déjà l'on commençait à distribuer les rations de midi, et je vis mon bonhomme se faufiler dans ma direction.

J'attrapai au passage la gamelle que me tendait un cuistot de fortune, aussi sale et aussi peu appétissant que l'infâme bouillie qu'il servait sans conviction, et rejoignis Dixley. Il m'entraîna un peu à l'écart et nous nous laissâmes choir à même le sol, la gamelle entre nos jambes écartées.

Dixley essuya négligemment les bords du récipient, goûta un peu de cette nourriture à laquelle je m'étais pourtant habitué, puis je le vis sortir un mouchoir usé de sa poche. Il s'essuya les lèvres et l'écala sur ses cuisses.

Dixley avait conservé certaines de ses habitudes d'autrefois, et il avait accompli ces gestes tout naturellement et sans s'en rendre compte. Ce n'est qu'au bout d'un instant et lorsqu'il se fut assuré que personne ne nous portait une attention particulière, qu'il se décida :

— Avez-vous entendu parler de « Cervicopolis » ?

— Non, je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là. Où est-ce ?

— Dans le Wyoming. Oh, pas très loin d'ici, peut-être cinq cents kilomètres, aux pieds du pic Fremont. Un coin perdu.

— Vraiment, je... Mais de grâce, expliquez-vous.

— Essayez alors de ne pas m'interrompre, cher monsieur, fit Dixley de sa même voix posée, et de bien écouter ce que je vais vous dire. Cervicopolis n'est pas précisément une ville, comme vous pourriez le supposer, mais une sorte de refuge secret. Oui, une installation créée autrefois, au début de la guerre, pour la défense du territoire. Une sorte de place forte, si vous voulez. Par la suite, et à cause des terribles événements qui suivirent, cette installation fut abandonnée, et, disons le mot, oubliée. Fort peu de personnes en connaissaient remplacement. La plupart de ceux qui étaient dans le secret sont morts, sauf quelques-uns... des savants qui avaient collaboré à l'aménagement intérieur de cette place forte destinée aux techniciens qui avaient pour mission de travailler à une arme secrète capable de réduire au silence nos ennemis russo-asiatiques. Cette arme, vous vous en doutez, ne fut jamais réalisée et l'installation fut abandonnée par la suite. Mangez... et cessez de me regarder... n'attirez pas l'attention sur

nous.

Je fis ce qu'il me disait. Pour sa part, il avala une nouvelle bouchée, poussa un petit grognement de dégoût, puis reprit tout bas :

— Je ne sais si vous êtes au courant de tout ce qui se passe actuellement dans le monde, mais il se produit comme une sorte de crainte malade au sujet de tout ce qui touche à la science. Les savants eux-mêmes sont devenus des pestiférés, des êtres maudits, dans cette monstrueuse hérésie engendrée par toutes ces brutes qui, à présent, font la loi partout.

— Je m'en suis rendu compte.

— La masse ne réfléchit pas... du moins elle ne réfléchit plus, et légion sont ceux qui se sont laissés entraîner dans cette voie. D'après eux, les savants sont responsables de tout ce désastre. C'est pour cela que les derniers survivants du Corps Scientifique ont décidé en grand secret de se réfugier dans ce qu'ils ont baptisé Cervicopolis. Je m'y rendais lorsque j'ai été arrêté à Denver, il y a près d'un mois.

Il fit une pause, prit son temps pour avaler la dernière bouchée, jeta un coup d'œil autour de lui et reprit après avoir essuyé de son mieux une tache fraîche sur son pantalon.

Ce geste ridicule en la circonstance me choqua un peu, mais la question était déjà sur mes lèvres :

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ?

— Écoutez, fit-il d'un trait, le temps presse, nous ne disposons que de quelques minutes. On ne sait jamais, vous pouvez avoir un jour une chance de fuir cet enfer. Là-bas on vous accueillera et vous serez en sécurité, ne l'oubliez pas.

Il avança davantage sa tête vers moi et me glissa :

— Si vous avez un jour cette chance, souvenez-vous des indications que je vais vous donner.

Rapidement il me donna toutes les précisions sur remplacement exact de cette fameuse cité secrète dont le nom s'imprima en moi.

Cervicopolis !

## CHAPITRE VI

J'avais fini par me lier d'amitié avec Dixley qui, quoique très faible et peu résistant, n'en continuait pas moins à assurer un travail exténuant.

Par moments, je m'efforçais de l'aider, mais les gardiens ouvraient l'œil et ce n'était pas toujours facile.

Dixley était un homme simple, un idéaliste, qui avait cru fermement, lui aussi, au mouvement de « Conformité ». Il subissait à présent un sort qu'il acceptait avec un fatalisme qui arrivait par moments à me décontenancer.

En ce qui me concerne, je n'avais plus qu'un seul désir, qu'un seul but, qu'une seule pensée : fuir cet endroit. J'étais fermement décidé à tenter ma chance à la première occasion, dussé-je échouer.

Ce n'était en vérité pas très facile, pour ne pas dire que c'était impossible. Et puis, au-delà de ces terres, d'un côté c'était Denver, où je n'avais aucune chance de me cacher, de l'autre côté, c'était le désert.

Et pourtant, au milieu de ce désert, il y avait la ferme, avec Choposky et Suzan.

Suzan ! Quand je pensais à elle, je sentais ma rage devenir plus violente et ma volonté plus farouche. Mais comment faire ?

J'avais remarqué que la liaison entre Denver et notre camp s'effectuait souvent à l'aide d'un petit hélicoptère monoplace qui apportait au quartier général d'Howard toutes sortes d'outils ou de produits pour l'entretien des champs. Dieu sait où ces bandits pouvaient encore se ravitailler, mais il faut croire que l'organisation régionale du nouveau gouverneur leur était profitable, car ils arrivaient petit à petit à consolider leur position.

Les récoltes étaient, paraît-il, vendues à des prix exorbitants aux populations, mais la main-d'œuvre manquait partout. On se battait encore dans les États du Nord, d'après ce que j'entendais murmurer autour de moi, et des bandes entières de « libéraux » sillonnaient le continent, pillant et massacrant au hasard de leur route.

D'autres vivaient à l'écart, de leurs propres moyens, et d'autres enfin... oui, je pensais à ceux qui avaient fui ce monde de cauchemar

et qui s'étaient réfugiés à Cervicopolis.

Cela devenait pour moi comme une obsession.

Et chaque fois que le petit hélicoptère touchait le sol, près des hangars, l'idée de m'élancer, de bondir aux commandes me devenait intolérable.

Mais ç'eût été de la folie. J'aurais été abattu au bout de trois pas.

Un matin, peu avant midi, alors que j'étais en train de labourer un champ de blé, il me sembla percevoir des cris en direction des bâtiments, puis des coups de sifflet, et j'entendis la voix de Dixley derrière moi, étrangement rauque :

— Mon Dieu, est-ce possible... Monsieur Forbischer, regardez... Là, au-dessus de nous...

Je vis à mon tour une sorte de grosse toupie, dans le vide, comme une bulle de savon. Aucun bruit ne nous parvenait, et il était difficile de juger de la distance de cet engin qui, selon Dixley, venait d'apparaître brusquement au-dessus de nous.

— Je me demande ce que...

Mais des mots fusaient de toutes parts, et dans l'agitation qui commençait à grandir, j'entendis :

— Ce sont les Russes...

— Les Russes ? Que nous veulent-ils ?

— C'était à prévoir qu'ils reviendraient.

— C'est impossible, il n'y a plus rien chez eux.

— Qu'on dit ! Du bourrage de crâne, comme toujours...

Un vent de panique soufflait dans l'entourage et je me tournai vers Dixley, toujours aussi calme et qui ne cessait d'observer l'engin immobile au-dessus de nous.

— Votre opinion, monsieur Forbischer ? Sans être affirmatif, cela ressemble un peu aux fameuses soucoupes russes de la fin de la guerre.

— Les Mink 218 ?

— Oui. Pourtant...

— Quoi ?

Il n'eut pas le temps de me répondre, car l'engin, qui ressemblait à une soucoupe allongée, après avoir glissé brusquement vers l'Est, fonça vers le sol à une vitesse vertigineuse, à croire qu'il allait s'écraser sur nous.

Ce fut alors une panique générale et un désordre indescriptible dans le camp.

Instinctivement, Dixley et moi avions plongé au sol d'un même élan, mais la soucoupe se stabilisa au-dessus de nous à faible altitude, et nous pûmes apercevoir les larges hublots qui apparaissaient sur la coque luisante.

L'appareil mesurait bien trois à quatre cents mètres d'envergure, ce qui paraissait confirmer l'hypothèse qu'il s'agissait bien d'un Mink 218, mais je n'essayai pas d'approfondir cette idée, car je réalisai soudainement l'épouvantable désordre qui régnait aux abords du camp.

Howard et ses hommes, aussi terrifiés que les détenus, essayaient de maintenir l'ordre et le calme, mais en vain. La terreur avait gagné tout le monde, cette terreur affreuse que personne ne saurait maîtriser. Il faut avouer que ce genre de sentiment trouvait un terrain facile dans l'esprit humain, si l'on songe à toutes les épreuves par où nous étions passés depuis des années.

J'entendis des coups de sifflets, des ordres lancés un peu partout, mais rien ne put arrêter la débandade générale lorsque la soucoupe se déplaça lentement au-dessus des baraquements.

Dixley et moi nous étions élancés à notre tour, mais en direction de l'hélicojet. C'est là que j'entraînais mon ami. Nul ne s'occupait plus de nous et nous pouvions voir nos compagnons d'infortune foncer hors des limites du camp. Certains fuyaient au hasard, d'autres tentaient une course désespérée vers la rivière. Des coups de feu claquaient un peu partout, mais sans grand résultat.

— Vite, crierai-je à Dixley, profitons de cette occasion. L'hélicojet...

— Deux, c'est impossible.

— On s'arrangera, c'est une chance inespérée. Allons, venez...

— Non, il y a trop de risques, et pour moi ça n'en vaut pas la peine. De toutes façons, je suis condamné. Je n'en ai plus pour longtemps, croyez-moi.

Il se frappa la poitrine de son poing crispé et je compris.

— N'hésitez pas, et surtout souvenez-vous de tout. Adieu, et bonne chance !

Il tourna les talons et se perdit au milieu d'un groupe de détenus qui se ruaient vers les baraquements. Le flot humain l'emporta comme une vague énorme et il disparut à mes yeux.

Comme j'atteignais l'hélicojet, je reconnus Hendrix, affolé, qui

essayait de grimper à bord. Je fus sur lui sans qu'il s'en rendît compte et le rejetai d'une violente poussée. Il tenta de se défendre, mais ne fit qu'amorcer son geste. Mon poing s'écrasa sur sa face bouffie avec un bruit mat et il perdit connaissance.

Le tuyères crachèrent et, dans un bond qui fit craquer mes os contre le siège pressurisé, l'appareil quitta le sol comme une flèche, fonçant dans le ciel bleu.

C'est alors que je me rendis compte que l'énorme soucoupe avait disparu.

\*

Tandis que le petit appareil survolait l'immense désert aride, je vérifiai rapidement les réserves de carburant, et calculai la distance approximative qui me séparait de la ferme. Dieu merci, avec un peu de chance, je devais arriver à destination.

Je réalisai seulement alors la chance extraordinaire dont j'avais bénéficié, bénissant la mystérieuse soucoupe dont je me souciai fort peu, puis je me demandai ce que j'allais trouver à la ferme.

Quelques instants plus tard, j'avais la joie de me poser délicatement près du petit potager et sautai sur le sol au moment où Suzan sortait de la maison.

Elle me regarda pendant quelques secondes, puis ouvrit la bouche et se jeta dans mes bras. Nous nous étreignîmes longuement, et je m'aperçus qu'elle pleurait.

— John... Dieu merci, tu es là.

— Où est Choposky ?

Elle tourna son regard vers la ferme et je l'entraînai avec moi, impatient de connaître tout ce qui avait pu se passer pendant mon absence. Je venais de me rendre compte que Suzan faisait de visibles efforts pour conserver son calme et son assurance et cela m'inquiéta.

Je trouvai Wladimir debout, au milieu de la grande pièce, appuyé sur un bâton qui lui servait de canne. Son visage s'éclaira en me voyant et un pâle sourire erra sur ses lèvres. Il s'en était sorti. Tant mieux. Je ne pus m'empêcher de pousser un long soupir après lui avoir longuement serré la main qu'il me tendit avec émotion.

— Rien de grave, j'espère ?

— Oh, ça va très bien, John. Heureusement que Suzan était là. Tout cela est déjà oublié.

Il y avait quelque chose d'anormal dans ces phrases un peu conventionnelles. Que se passait-il ? Je sentais comme une sorte de



gêne et d'hésitation dans tous les mots qui étaient prononcés.

Même l'expression de leurs regards, à tous les deux, était bizarre.

Y avait-il un fait que l'on n'osait m'avouer ? Je fus un instant comme paralysé et dans l'impossibilité de leur dire tout ce que j'aurais voulu leur déclarer. Et c'est alors que Suzan se décida brusquement, d'une voix qui tremblait un peu :

— John, pendant ton absence, il s'est passé beaucoup de choses. Le courage me manque pour te les apprendre. Et pourtant, il faut que tu...

— Suzan...

— C'est effrayant, John, et tellement impensable...

Je venais de froncer les sourcils, tout d'un coup, en réalisant que Tommy n'était pas auprès d'eux, et je compris que cela pouvait avoir un rapport avec leur frayeur.

— Tommy, n'est-ce pas ? Où est-il ?

Aucune réponse ne me parvint, ni de Suzan, ni de Wladimir. Ils restaient là, tous les deux, comme pétrifiés, incapables du moindre geste, me fixant de leurs yeux épouvantés.

— Enfin, voyons, il faut que je sache...

Wladimir atteignit péniblement la porte qui donnait accès à la cave, l'ouvrit toute grande, me refit face et me lança d'une voix sourde :

— Oui, descends et tu sauras.

Je le rejoignis lentement et il ne broncha pas. Je connus une brève seconde d'affolement et une terrible appréhension me serra le cœur au moment où je posai le pied sur la première marche de l'escalier de bois qui craqua sous mon poids.

Au-dessous de moi, c'était le silence, vide et total, et j'eus comme l'impression de sombrer dans un nouveau cauchemar, que rien cette fois ne pouvait m'éviter. J'essayai pourtant de me dominer et de conserver tout ce qui me restait de calme et de sang-froid, au fur et à mesure que je descendais.

Tout d'abord, je ne remarquai rien d'anormal. Il y avait toujours les mêmes objets, ou presque, entassés le long des murs, mais, ce n'était plus la petite lampe portative qui éclairait le sombre réduit. Il y avait une veilleuse électrique accrochée à l'une des parois humides.

Je pensai sur le moment que Choposky avait peut-être réussi à réparer l'installation aéromotrice installée sur le toit, qui fournissait autrefois l'énergie électrique au laboratoire.

Cette idée m'effleura, mais elle ne me satisfait pas. Loin de là.

Puis soudain mes yeux se fixèrent sur la paroi du fond comme j'atteignais le sol. Une portion du mur venait de s'écarter lentement, découvrant à mes regards l'emplacement d'un autre réduit, brillamment éclairé celui-là, et dont j'avais toujours ignoré l'existence.

Mon cœur se mit à battre à grands coups, ma gorge se serra et je fus sur le point de m'élancer, mais je n'en eus pas le courage. Derrière moi, tout en haut de l'escalier, je devinais toujours la présence de Suzan et de Choposky, muets et résignés.

Et pourtant, eux, *ils savaient* déjà.

Il y eut encore un grincement, le lourd panneau pivota complètement et c'est alors qu'à mon tour je compris.

Le personnage qui se dressait devant moi, au milieu du réduit illuminé, imposant, grave, et fier, semblait attendre que le trouble qui venait de s'emparer de moi soit dissipé pour faire le premier geste.

Il le fit.

Un simple pas dans ma direction, et sa main se tendit vers moi.

— Eh bien, John, est-ce là toute la joie que tu éprouves à me retrouver ?

Ces mots résonnèrent dans ma tête comme des coups de marteau.

Ces mots que venait de prononcer cet homme surgit du néant ! Cet homme que j'avais moi-même condamné à la face du monde ! Cet homme que j'avais essayé d'oublier sans jamais y parvenir ! Cet homme enfin qui avait été mon meilleur ami, et que je retrouvais aussi réel que tout ce qui m'environnait.

Le professeur Harry Stewart !

— Tu n'as rien à craindre, John, je ne suis pas un fantôme, rassure-toi. Je suis bien Harry. Allons, voyons, approche-toi. Oui, bien sûr, je comprends ton étonnement, pour ne pas dire ta stupéfaction. Suzan et Choposky ont éprouvé ces mêmes sentiments, et je ne blâme personne, c'est tout à fait naturel. Et comme tu as également droit à des explications, je m'empresse de te dire qu'il n'y a rien de surnaturel dans cette sorte de... retour à la vie, si je puis m'exprimer ainsi. Je suis certain que tu comprendras facilement les explications que je vais te donner.

## CHAPITRE VII

Il m'observa un instant, eut un petit sourire qui étira davantage sa fine moustache bien taillée et poursuivit :

— Tout d'abord, je dois te dire que tout cela était prévu, et que j'avais depuis longtemps envisagé le cas où je serais dans l'obligation de m'avouer vaincu. Le simulacre d'un suicide qui me permettrait de me soustraire pendant un certain temps à la vengeance de mes ennemis me tenta. Oh, je ne parle pas pour toi, John, car tu as toujours été pour moi un ami sincère, trop sincère peut-être, car sans toi je n'aurais jamais compris certaines choses.

Il hocha lourdement la tête et poursuivit :

— Lorsque nous nous sommes quittés, tu t'en souviens, la situation dans laquelle je me trouvais était critique, très critique, et normalement je n'avais pas le choix, je devais disparaître et m'effacer à jamais de ce monde que j'avais conduit, sans le vouloir, à sa perte. Pourtant, tu le sais, tous mes efforts avaient été orientés vers un but noble et sociologiquement parfait.

— Il l'était au début, Harry.

— J'étais peut-être sur le point de commettre des erreurs par la suite, répliqua-t-il, mais tout le mal vient du point de départ. J'ai voulu précipiter l'ordre naturel des choses et j'ai cru en l'avenir de l'espèce humaine, justement parce que je la voyais sous un angle différent, que je comprenais ou que j'entrevois cette vérité qui nous avait toujours échappé, et que personne ne pouvait encore accepter, parce que nous ne sommes pas prêts. Et tout cela parce que j'ai eu la malheureuse idée d'inventer un stimulant pour suractiver les cellules de mon propre cerveau. Voilà tout le mal !

— Tu n'as rien à regretter, Harry, tu as tout de même rendu des services inestimables à l'humanité.

— Toutes mes erreurs, je ne les ai comprises qu'*après*, et lorsque je me suis précipité vers le désintégrateur, afin de simuler mon suicide, j'étais encore décidé à poursuivre mon œuvre, quelles qu'en puissent être les conséquences. Il m'est difficile de t'expliquer ce qui se passait en moi à ce moment-là, j'en suis moi-même effrayé lorsque j'y songe. Mais à présent, c'est différent, John, tu peux me croire, car *je sais* ce qui se passe dans notre monde et *je connais* la situation qui est

devenue la nôtre.

— Harry, fis-je profitant d'un court moment de silence, lorsque tu as pénétré dans le désintégrateur, nous avons tous constaté ta disparition. Tu as normalement été désintégré, n'est-ce pas ? Par quel miracle...

Harry s'était tourné vers un coin de la petite pièce et me désigna d'un geste un appareil en forme de cuve, au-dessus duquel était fixé un mécanisme complexe ressemblant à une sorte de magnétophone de modèle courant, avec cette différence que les bobines jumelées étaient plus volumineuses.

— La désintégration de mon corps ne s'est pas produite, contrairement à ce que tu viens de dire, d'une manière normale. Pour bien comprendre le procédé que j'ai employé, il convient de partir de son origine. Dans un magnétophone ordinaire, nous savons que la bande magnétique restitue les sons qu'on lui a confiés, lesquels ont été transformés en oscillations électriques. D'autre part, en partant du principe que la télévision elle-même transforme les phénomènes optiques en phénomènes électriques, on arriva plus tard à fixer ces images électroniques sur une simple bande de matière plastique, ce qui permettait de les reproduire à volonté sous leur forme initiale. Donc, si le son et l'image pouvaient s'enregistrer sur une bande magnétique quelconque sous forme de vibrations, il n'y avait rien d'impossible à ce que l'on puisse enfin enregistrer la matière, qui n'est autre que le résultat d'intenses vibrations opérées au sein même de l'atome. Le nombre de particules que renferme le corps humain peut s'exprimer par le chiffre 8 suivi de 28 zéros. Il fallait trouver le moyen de rassembler toutes ces particules sans qu'il y ait de place perdue entre elles. Normalement, c'est une petite sphère d'un diamètre de quelques microns que l'on obtiendrait si l'on arrivait à supprimer les forces d'interaction qui les relient. Ce n'est pas exactement le résultat que j'obtiens avec mon procédé, car lors de l'enregistrement, mon appareil fonctionne sur le principe de la télévision. Chaque partie du corps, chaque molécule, chaque atome, chaque particule, est analysé, décomposé en autant de points et de lignes, formant une sorte de trame, qui doit être récupérée dans sa forme originelle et qui est gravée sur toute la longueur de la bande.

— Tu avais déjà expérimenté ce procédé ?

— Uniquement sur des animaux. Les résultats étaient excellents.

— Comment as-tu fait fonctionner ton enregistreur de matière ?

— Par un simple dispositif placé dans le mécanisme du désintégrateur. L'enregistrement s'est fait automatiquement, ici, dans ce réduit, grâce à une caméra spéciale fixée à la base même du

désintégrateur et reliée à cette cabine. Seulement...

— Harry hésita un instant et tapota distraitement le cadre de son appareil.

— Seulement il y avait une chose que je n'avais pas prévue. C'est que mon désintégrateur, qui me servait à la fois d'émetteur et de récepteur de matière, s'était déjà révélé comme délicat à employer lorsqu'il s'agissait d'un être humain. D'ailleurs, tu en as fait toi-même l'expérience autrefois[2]. L'être humain est la réunion de deux entités, l'une matérielle, l'autre purement spirituelle, et un léger dérèglement dans le mécanisme peut entraîner la séparation des deux, pas totale heureusement, car une partie de l'esprit reste tout de même liée à la matière tant que cette dernière subsiste, et qu'aucune cause n'entraîne la mort telle que nous la concevons. C'est ce qui se produisit également pour moi, à ce moment-là. Mon corps matériel fut enregistré sur cette bobine, mais mon esprit, autrement dit mon entité psychique, continua le cours de son existence.

Harry m'apprit alors qu'il avait pu, dans ce nouvel état, assister à toutes nos conversations ou presque, et qu'il n'ignorait pratiquement rien du sort qui avait, été le nôtre. Aussi effarante que cette révélation pût être, elle ne pouvait être mise en doute, car par la suite Harry nous retraça avec des précisions extraordinaires certains événements auxquels nous avions participé pendant son « absence ». Mais le plus tragique de cette situation était le fait qu'Harry, avant sa désintégration, avait évidemment prévu, grâce à un dispositif automatique, sa propre restitution. Sachant très bien que nul ne connaissait l'existence de son nouveau refuge, il avait décidé de ne revenir à la vie qu'au bout d'un certain temps, espérant ainsi que, pendant son absence, la situation, devenue critique, se serait un peu apaisée, ce qui, selon ses projets, lui aurait permis d'arriver à ses fins en jouant sur l'effet de surprise. Il s'était fixé un délai de sept mois, c'est-à-dire jusqu'aux prochaines élections. À cette époque-là, il ne pouvait évidemment pas se douter de l'effroyable bouleversement qui allait s'abattre sur le monde.

Harry comprit qu'il était perdu s'il n'arrivait pas à se récupérer entièrement. Ce ne serait qu'un corps sans vie, privé de toute essence spirituelle, que restitueraient les têtes magnétiques lors de la « lecture » spontanée qui se produirait. Et il savait que, dès cet instant son « moi » complètement libéré retournerait au néant ou Dieu sait vers quelles mystérieuses et nouvelles destinées.

Il lui fallait à tout prix trouver le moyen d'éviter cela. Hors des contraintes matérielles et des vicissitudes de la vie ordinaire, il put étudier dans ses moindres détails tous les aspects du problème qui le

préoccupait.

Et l'idée lui vint. Idée tout d'abord inconcevable, mais qui devait se révéler possible pour un esprit comme celui d'Harry. C'est alors qu'il prononça le nom de Tommy. Je sentis un courant glacé envahir mes veines lorsqu'il m'avoua :

— Il n'y avait pas d'autre solution pour moi. Dans l'état où je me trouvais, il m'était impossible d'apporter à mes appareils les modifications nécessaires à mon entière récupération. Il me fallait pour cela le concours d'un corps parfaitement conditionné, qui me servirait de support matériel, avec lequel je pourrais poursuivre mes travaux et que j'utiliserais jusqu'au moment de l'expérience. Mais il y avait une énorme difficulté à cela, un peu celle qu'éprouvent certains hypnotiseurs qui ont affaire à des sujets nerveux et réfractaires à toutes relations psychiques. Il me fallait trouver un esprit docile, plus faible que le mien, et surtout très maniable, afin que ma personnalité puisse sans danger dominer la sienne. Le temps passait et je commençais à m'alarmer lorsqu'enfin arriva ici le jeune Tommy.

Harry eut un petit hochement de tête, me regarda à la dérobée, puis ses yeux se perdirent dans le vague, tandis qu'il continuait :

— Je ne savais pas que Tommy était atteint de leucémie. Au début, mon introspection s'effectua sans difficulté, mais par la suite ce fut terrible. Il réagissait à des moments où je m'y attendais le moins. Oh, il ne s'est rendu compte de rien. Je le sentais faiblir de jour en jour, et à plusieurs reprises j'ai même ressenti le mal qui le rongait. C'était effrayant, et pourtant il fallait que je sorte vainqueur de cette lutte. Tout s'est terminé après ton départ, ici-même, dans ce réduit. Pour Tommy, c'était la fin. D'ailleurs, il mourut quelques heures après mon intégration. Je n'ai rien pu faire pour lui. Non, rassure-toi, je ne suis nullement la cause de sa mort.

Il leva la tête, eut un geste de la main et ajouta :

— Il est enterré, tout près de son grand-père.

Un long silence plana sur ces paroles, et j'en profitai pour le mettre rapidement au courant de ce que j'avais appris de la bouche de Dixley, retraçant en quelques phrases l'aventure que je venais de vivre dans les camps de travaux forcés dirigés par Howard.

Harry parut réfléchir intensément, puis il nous entraîna tous au rez-de-chaussée, dans la grande pièce où, dans la vaste cheminée, les dernières brindilles achevaient de se consumer.

\*

Une décision urgente s'imposait. Howard et ses hommes risquaient

de revenir un jour ou l'autre et nous ne possédions aucun moyen de défense. Et puis, il y avait ce mystérieux engin russe, du moins c'est ce que tout le monde pensait. Le pire était à prévoir.

Harry resta quelques instants perdu dans ses pensées, puis décida :

— Nous devons tenter l'impossible pour rallier Cervicopolis.

— Comment y parviendrons-nous ? demanda Suzan.

— De quelle quantité de carburant disposes-tu encore ? me demanda à son tour Choposky.

— Plus une goutte d'essence, mais il reste les réserves du vieux Foster. Sa voiture est bourrée de jerricans qui sont pleins à craquer.

— Mais nous sommes quatre...

Harry s'interposa et réclama le silence.

— Si vous êtes tous d'accord, je crois que nous avons une chance. John, hormis la place du pilote, y a-t-il moyen d'emporter les appareils que tu as vus dans la cave ?

Je ne pus m'empêcher d'esquisser une petite grimace.

— Je ne garantis rien. Il faudrait pouvoir les fixer à l'arrière du siège avec un point d'appui à l'extérieur, juste sur le fuselage. Mais c'est risqué pour l'équilibre de l'engin. Quel poids environ ?

— Quarante kilos.

— On peut le tenter. Mais où veux-tu en venir ?

— À ceci. Puisqu'il ne nous est pas possible d'effectuer plusieurs fois le trajet, pourquoi n'utiliserions-nous pas mon procédé ? Je parle pour Suzan, Choposky et moi. Je vous assure que c'est sans danger, à présent.

Il y eut un long moment de silence, mais nous étions dans l'obligation de faire confiance à Harry. C'était notre seule chance.

— Je crois qu'il n'y a pas un seul instant à perdre, poursuivit Harry. Occupons-nous en premier lieu du plein d'essence, puis je vous donnerai à chacun les indications nécessaires.

Dehors, la nuit tombait rapidement, et il ne fallait pas s'attarder à des discussions stériles.

Personnellement je me sentais épuisé, et quelques heures de repos m'auraient été salutaires, mais chaque minute perdue constituait un danger pour nous tous et je m'empressai à aider Choposky à emplir les réservoirs de l'hélicoptère.

Quand nous revînmes dans la ferme, Harry avait déjà transporté au

rez-de-chaussée les appareils enregistreurs de matière. C'est moi qui allais être chargé de l'exécution des manœuvres, puisque je devais piloter l'engin jusqu'à Cervicopolis.

Pendant une bonne heure, Harry me donna toutes les directives avec le maximum de précisions, m'indiquant les boutons et poussoirs que j'aurais à faire fonctionner, les fréquences à respecter et les intensités magnétiques à surveiller.

Je fus bientôt en mesure de tenter ma première expérience et c'est sur une bouteille d'eau qu'elle fut réalisée.

L'objet disparut à nos yeux, comme volatilisé, en même temps que le long ruban magnétique se dévidait avec une rapidité extraordinaire.

La manœuvre de restitution était plus délicate, mais je m'en sortis très bien, et brusquement la bouteille réapparut devant nous avec son contenu.

C'était proprement ahurissant et nous ne trouvions pas les mots qu'il fallait pour exprimer notre stupéfaction.

Tout était prêt.

*« Professeur Harry Stewart... Nous désirons avoir un entretien avec le professeur Harry Stewart... Nous n'avons aucune mauvaise intention... Nous ne réclamons simplement que la faveur d'un entretien... Nous entendez-vous ? »*

Nous nous étions tous tournés d'un même élan vers la porte entrebâillée. Au-dehors, la nuit était complète et un silence lourd s'était abattu aussitôt après ces paroles.

La voix paraissait provenir d'un haut-parleur ou d'un amplificateur quelconque, mais cette idée ne nous vint que plus tard, car un vent de panique venait soudain de souffler dans la pièce où nous étions réunis.

Que se passait-il ? Qui pouvait bien insister à ce point ? Qui ?

D'un geste sec, Choposky avait abaissé le commutateur, nous plongeant tous dans l'obscurité et nous pûmes ainsi approcher de la petite baie vitrée sans risquer d'être aperçus. C'est alors que nous vîmes, à une centaine de mètres tout au plus, l'énorme masse d'un engin pourvu d'innombrables hublots dont quelques-uns étaient brillamment éclairés. Bientôt des lumières commencèrent à palpiter un peu partout et à briller d'une manière désordonnée.

Je ressentis un long frisson, comme si quelqu'un venait de verser dans mon dos un liquide corrosif. Je venais de reconnaître le mystérieux engin qui était apparu au-dessus du camp, et qui avait facilité ma fuite.



Autour de moi, c'était toujours le même silence, lourd, plein de questions muettes que chacun se posait à soi-même, mais auxquelles on ne pouvait donner aucune réponse acceptable. Mais fallait-il nécessairement trouver des solutions plausibles ?

Un déclin imperceptible, et à nouveau la voix, bourdonnante :

*« C'est au professeur Harry Stewart que nous voulons parler... Cet entretien est nécessaire et il est pour lui sans danger. »*

La voix augmenta de volume pour répéter :

« SANS DANGER, NOUS VOUS LE CERTIFIONS. »

Harry était venu à mes côtés et il me souffla :

— La soucoupe russe, n'est-ce pas ?

— C'est bien celle dont je t'ai parlé, mais j'ignore franchement son origine.

— Je me demande comment ils sont arrivés à me repérer.

Wladimir s'écria :

— Si nous ne prenons pas une décision, nous sommes perdus. Ils ne vont pas se contenter de nous appeler toute la nuit.

Il avait évidemment raison. Il s'agissait vraisemblablement d'un piège qu'on nous tendait et nous devons tenter le tout pour le tout pour échapper à ces mystérieux visiteurs.

Harry venait de tirer brusquement les rideaux, puis il alluma une petite veilleuse portative. Son regard avait été significatif et je me tenais déjà prêt.

Soudain, Suzan se souvint qu'il restait encore un jerrican plein d'essence dans la remise. Nous n'avions vraiment plus à hésiter. Sur un signe d'Harry, Choposky sortit rapidement par la porte de derrière et revint moins d'une minute plus tard avec le jerrican dont le contenu fut vidé sur le sol, projeté sur les murs et les meubles. C'était moi qui étais chargé du reste lorsque tout serait terminé.

Harry tint à être le premier à se prêter à l'expérience et je braquai résolument la caméra électronique dans sa direction. Immédiatement, son corps s'auréola d'une clarté diffuse. C'était l'écran magnétique qui l'isolait de l'espace environnant et qui limitait le champ d'action du capteur, dont les effets ne devaient être concentrés que sur le corps d'Harry. Dieu sait quelle réaction en chaîne ce procédé aurait pu entraîner sans une telle précaution.

La voix bourdonnante résonna de nouveau à nos oreilles, répétant son appel.

J'enclenchai à cet instant l'enregistreur de matière posé sur la table, et, tout comme la bouteille quelques minutes auparavant, Harry se désintégra dans une fraction de seconde. Je notai le point de repère sur le compteur automatique et ce fut ensuite le tour de Chuposky puis enfin de Suzan. Je vis son sourire et je devinai sa muette confiance en moi, au moment où mon doigt appuyait sur le bouton de commande.

Je réalisai alors que, au dehors, la voix s'était tue. Cela ne présageait rien de bon et je souhaitai que rien ne se produisit encore avant quelques minutes... juste quelques minutes... Le temps qu'il me fallait pour en terminer complètement.

Port heureusement, l'hélicoptère était posé derrière la ferme, à l'abri des regards et de toute surveillance.

Je transportai rapidement les appareils, les fixai de mon mieux, glissai la caméra sous le siège et bondis vers la ferme.

J'arrivais à ne plus prêter attention à la voix qui avait repris ses appels sur un autre ton. Non, j'étais tout à ce que j'avais à faire, et je projetai une brindille de bois enflammée sur le parquet.

Instantanément une longue flamme sembla bondir devant moi, gagnant toute la pièce à la même seconde.

À peine étais-je arrivé auprès de l'hélicoptère que l'incendie s'était répandu dans toute la maison. De longues flammes s'élançaient des fenêtres, attaquant le bois sec de la façade.

D'un bond je me ruai à mon poste, donnai les gaz et m'élançai dans le ciel sombre, dans la brume épaisse qui me masquait les étoiles frissonnantes de la voûte céleste.

C'est alors que je me souvins des dernières paroles prononcées par cette voix au timbre métallique :

*« Où est le professeur Stewart ? Pourquoi a-t-il disparu aussi brusquement ? Nous répétons qu'il n'a rien à craindre de nous. »*

C'était après l'enregistrement d'Harry que ces mots avaient été dits.

## CHAPITRE VIII

L'hélicoptère venait de traverser un large cercle autour de la petite plate-forme rocailleuse qui descendait en pente douce sur le versant du Mont Fremont.

J'avais à plusieurs reprises essayé d'entrer en contact radio avec la cité secrète, mais aucune réponse ne m'était parvenue. Pourtant, j'avais soigneusement suivi toutes les indications que m'avait données Dixley, et j'étais certain de n'avoir commis aucune erreur.

L'essence n'allait pas tarder à être complètement épuisée, et il fallait que je pose l'appareil. Déjà les premières lueurs de l'aube empourpraient l'horizon.

Je me sentais à bout de forces et une douleur lancinante me rongait le bas du dos, cependant que je me sentais la tête terriblement lourde.

J'amorçai un deuxième tour, m'orientai avec difficulté puis décidai de me poser. L'hélicoptère, quelques secondes plus tard, prenait contact avec le sol, et je coupai aussitôt les contacts d'un geste las.

Aussitôt je fis un effort, sautai à terre et observai autour de moi le paysage, essayant de me remémorer les paroles de Dixley.

« La plateforme... au-dessus la longue dent de chat, dressée vers le ciel comme un défi aux puissances suprêmes... le petit bouquet d'arbres à droite... »

Tout y était, je ne m'étais pas trompé. Je savais également que je devais attendre, et que ma venue avait été remarquée.

J'éprouvai soudain l'impression de n'être plus seul sur le plateau. Je me retournai et vis quatre hommes armés derrière moi, à croire qu'ils venaient de surgir du sol. Je leur criai aussitôt :

— Je suis John Forbischer... vous avez certainement capté mon message...

L'un des hommes s'avança vers moi, me détailla avec attention, puis me demanda :

— Vous êtes seul ?

Je fus sur le point de tout lui expliquer, puis je me ravisai. J'avais tout mon temps, et ce n'était pas le moment de compliquer les choses.

Je me contentai de répondre :

— Oui.

L'homme qui m'avait adressé la parole me dévisagea une fois encore, hocha la tête et répliqua :

— Je vous reconnais. Le professeur Stanley vous attend. C'est notre président, le chef suprême de Cervicopolis.

Je désignai l'appareil d'un geste, mais il poursuivit :

— Nous nous en occuperons, n'ayez aucune crainte.

— Il y a à bord des appareils très délicats.

— Ne vous inquiétez pas, nous avons l'habitude. Vous retrouverez tout dans le hall d'accès, dès que vous aurez rencontré le professeur Stanley.

Je préfèrai ne pas insister, mais c'est un peu à contrecœur que j'abandonnai l'hélicojet et son précieux chargement, pour suivre les quatre hommes.

Nous nous engageâmes dans une anfractuosité de rochers très étroite, mais qui ne tarda pas à s'élargir pour aboutir dans une voûte éclairée par un projecteur très puissant.

Un large panneau de métal glissa sur un rail et nous prîmes tous place à l'intérieur d'un petit wagonnet qui, sous l'action de pompes hydrauliques, s'enfonça dans les entrailles du sol sans le moindre bruit.

Quelques secondes plus tard, nous débouchions dans une galerie voûtée qui donnait accès à un grand bureau dans lequel se tenaient plusieurs personnages qui se levèrent aussitôt que je fus introduit.

L'homme qui se dressait au milieu de cette assemblée s'inclina légèrement et se présenta. Mais j'avais déjà compris qu'il s'agissait du professeur Stanley. Il était grand, mince, sympathique, un peu gauche dans ses mouvements, mais l'on sentait que c'était un homme qui avait souffert, peut-être au-delà de ses forces, car il portait sur son visage cette marque indélébile que les déceptions de la vie savent graver petit à petit. Il était vêtu sans recherche et ses rares cheveux étaient dispersés en désordre sur un crâne osseux et asymétrique. Il me présenta succinctement ses collaborateurs, mais je ne retins aucun des noms qu'il prononça.

— Vous êtes ici le bienvenu, Monsieur Forbischer. Mais vraiment nous ne pensions pas que vous étiez encore de ce monde. Comment avez-vous eu connaissance de l'existence de cette cité ?

Je ne fis aucune difficulté pour lui parler de mes anciennes

relations avec l'infortuné Dixley. Il ne le connaissait pas, mais peu importait.

Comme il fallait s'y attendre, il s'informa du sort d'Harry Stewart et de Choposky, ainsi que de Suzan. Notre quatuor était mondialement connu et nul n'ignorait le rôle que nous avions joué sur la Terre depuis quelques années.

Et ces hommes l'ignoraient moins que personne.

C'était assez embarrassant à expliquer et j'hésitai un instant avant de répondre :

— Mes compagnons sont sains et saufs. Ils sont avec moi... enfin je veux dire dans l'appareil qui nous a amenés jusqu'ici.

— Mais vous étiez seul.

— Non, c'est une erreur, je vous l'assure.

— Voyons, Monsieur Forbischer...

— Oui, je sais que tout cela est assez incompréhensible, mais il s'agit d'un nouveau procédé inventé par Harry Stewart. Croyez-moi, je n'ai nullement l'intention de vous abuser ou de vous faire perdre votre temps.

Il y eut quelques murmures autour de moi, quelques réticences, mais je parvins à me montrer tellement convaincant que, sur un ordre de Stanley, les appareils furent apportés sur le champ au milieu de la pièce.

Quelques instants plus tard, le professeur Stanley lui-même se laissait choir d'un bloc sur son siège, les yeux exorbités.

Suzan, Harry et Choposky venaient d'être restitués corps et âmes à l'ahurissement de tous.

\*

Ce n'est que lorsque Harry eut donné aux savants les explications qui s'imposaient au sujet de cette miraculeuse réapparition que le professeur Stanley redevint plus calme et put enfin donner libre cours à l'enthousiasme le plus sincère.

De leur côté, Suzan et Choposky se montrèrent émerveillés de l'expérience dont il venaient d'être les sujets, car en somme le temps n'avait nullement compté pour eux pendant ces dernières heures, et je commençais à réaliser les extraordinaires conséquences que pouvait avoir une telle invention.

N'importe qui pouvait franchir, à l'aide de ce procédé, des laps de temps plus ou moins longs. Des mois, des années, des siècles même

pouvaient s'écouler et ne rien changer à la personnalité du « voyageur temporel ». Et je me demandai un instant si Harry avait entrevu la portée de son invention.

Ce fut d'ailleurs Stanley qui s'en informa le premier.

Mais Harry secoua négativement la tête :

— Non, je vous avoue que je n'ai pas encore réfléchi aux applications que l'on peut tirer de cette invention. Tout cela a été tellement précipité. Et puis...

Il hésita avant de reprendre :

— Et puis, je ne suis plus disposé à révolutionner ou même à modifier le cours des événements normaux. Quand je songe à tout ce bouleversement à l'origine duquel je me trouve, cela me fait peur, très peur...

— Oui, je vous comprends, professeur Stewart, et à votre place j'éprouverais certainement les mêmes regrets. Pourtant, nul n'a le droit de vous reprocher quoi que ce soit. Seul l'esprit humain est à blâmer dans cette histoire. Le progrès ne sanctifie pas les hommes, loin de là. Seule l'évolution spirituelle normale peut conduire l'humanité à cette perfection que vous espériez pouvoir lui donner. Mais je reconnais la grandeur de votre tâche. Vos doctrines, vos lois, vos idées, enfin votre programme social, tout cela est valable et parfaitement réalisable, à condition que l'on n'ait pas affaire à une humanité tarée et astreinte aux continuelles tentations d'une existence matérielle quelquefois difficile. Et cela, vous, ne le réaliserez jamais... sur Terre.

Ces derniers mots avaient été ajoutés sur un ton différent, et les deux derniers surtout avaient été prononcés d'un façon qui nous surprit un peu.

Stanley enchaîna aussitôt :

— Ailleurs... pourquoi pas ?

— Ailleurs ? Que voulez-vous dire ? demandai-je.

Stanley ne répondit pas à ma question et se contenta d'appuyer sur un petit bouton noir encastré dans son bureau. Quelques secondes plus tard, deux hommes en blouse de travail se présentèrent, et nous fûmes priés de suivre le professeur Stanley et les nouveaux arrivants qui nous conduisirent jusqu'à une sorte de cage d'ascenseur.

Une cabine se présenta, dans laquelle nous prîmes place, et nous débouchâmes bientôt dans un vaste hall où s'affairaient une multitude de personnes.

Au milieu de cette foule, la masse gigantesque d'une fusée spatiale trônait, étincelante, finement carénée, son ogive pointée vers un dôme creusé dans la roche, et dont l'existence devait être soigneusement camouflée de l'extérieur.

À la suite de Stanley, nous empruntâmes un escalator qui nous amena sur une plateforme d'où nous pûmes contempler à loisir l'incessant remue-ménage qui se manifestait autour de la fusée dont nous pouvions évaluer les importantes proportions.

Parmi les techniciens qui s'affairaient, il y avait des hommes et des femmes qui paraissaient obéir à des règles strictes et nous ne pûmes nous empêcher de remarquer le contraste qui existait entre l'organisation de cette cité secrète et le monde extérieur, livré à lui-même et à son triste sort.

Stanley nous désigna l'engin et se tourna vers nous :

— Nous sommes en train d'achever les derniers préparatifs de notre départ. Dans quelques jours, nous serons prêts.

— Vous avez donc l'intention de quitter la Terre ?

Stanley tourna son regard vers la gigantesque fusée et répondit :

— Tel était notre but, lorsque nous sommes venus dans cette ancienne place-forte désaffectée. Quel espoir nous reste-t-il dans ce monde désaxé ? Nous sommes pourchassés, traqués et de notre côté nous ne pouvons plus accepter cette réclusion. Nous voulons survivre et oublier un monde qui est en train de se détruire, et pour lequel notre science est devenue impuissante et inutile.

— Puis-je savoir, demanda Chuposky, où vous comptez vous rendre ?

— Sur Vénus.

Cette déclaration nous étonna et nous échangeâmes un coup d'œil sans trouver la moindre parole. Mes amis semblaient avoir une certaine difficulté à assimiler ces paroles, et je fus le premier à me reprendre pour demander :

— Avez-vous seulement pensé à tous les risques d'une pareille entreprise ? Vénus est un monde vierge, dont nous ne connaissons pas grand-chose, bien que nous ayons réussi, autrefois, à y envoyer une mission.

— Nous avons réfléchi à tout, coupa Stanley. Grâce aux machines, aux appareils, au matériel important que nous avons trouvés ici, nous sommes arrivés à construire cet engin capable d'emporter dans ses flancs les quelque six cents rescapés qui vivent et travaillent ici. Nous emmènerons sur Vénus tout ce qui pourra aider notre petite colonie à

bâtir son empire futur. Le temps fera le reste et nous avons déjà étudié le problème.

Il se tourna à nouveau vers nous, nous observa longuement, puis ajouta :

— Il va sans dire que vous aurez votre place à bord de l'astronef, si toutefois vous êtes décidés à tenter votre chance avec nous.

Cela avait été dit franchement sans aucune arrière-pensée. Stanley attendit notre réponse avec une impatience assez compréhensible, et c'est Harry qui, après nous avoir consultés du regard, se chargea de répondre :

— Nous sommes très touchés de votre proposition, professeur Stanley. Mes compagnons et moi-même sommes de tout cœur avec vous.



## CHAPITRE IX

Comme l'avait si bien dit le professeur Stanley, tout avait été prévu pour l'organisation de la petite colonie.

Celle-ci se composerait d'environ cinq cents personnes des deux sexes, triées sur le volet, et appartenant aux différentes nations de la Terre.

Tous ces gens étaient, soit des techniciens compétents, soit des savants ou des ingénieurs spécialisés dans l'astronautique et dont l'esprit s'était toujours refusé à accepter les menées terroristes qui n'avaient cessé d'ensanglanter la planète depuis le Grand Bouleversement. Ils étaient tous restés sincères, dans leurs idées et dans leurs opinions, d'autant plus que la plupart demeuraient encore imprégnés du mouvement de « Conformité » répandu par Harry. Eux aussi, à présent, avaient leur idéal, et cette même confiance les animait tous.

Certes, l'entreprise n'était pas sans danger. Comme nous le savions tous, Vénus n'avait été qu'imparfaitement explorée, autrefois. On ne connaissait que très peu de choses sur cette planète, mais un fait était certain. Il y avait une atmosphère respirable, de l'eau en abondance et une végétation luxuriante. Quelques races animales y avaient été décelées et, d'après Stanley, les Terriens pouvaient trouver sur ce monde toutes les conditions nécessaires à leur existence.

On ne manquerait ni d'outils ni de matériel, et les plans des installations prévues par le Comité Supérieur nous furent présentés par Stanley lui-même. Tout un choix de livres, d'ouvrages et de revues, techniques, éducateurs, et même distrayants, avait déjà été empilé dans les réserves de l'astronef afin de maintenir la culture des générations futures. D'importantes réserves de médicaments de toutes sortes avaient été également prévues et l'on ne nous cacha pas les difficultés qu'avaient eues à surmonter les dirigeants de Cervicopolis pour se les procurer dans les circonstances actuelles.

Harry ne dissimula pas son enthousiasme devant ce gigantesque projet, ni surtout la confiance qu'il éprouvait en sa réussite totale.

Un monde jeune, nouveau, allait naître bientôt des ruines de celui que nous occupions encore et les conversations qui s'échangèrent par la suite au sein même du Comité Supérieur modifièrent sensiblement les projets sociaux de la future colonie.

C'est le professeur Stanley qui brusqua les choses en s'adressant directement à Harry :

— Votre venue parmi nous a bouleversé un peu notre programme, et, après délibération de notre Comité Supérieur, je suis chargé de vous demander, ainsi qu'à vos compagnons, votre collaboration étroite au projet que nous appellerons désormais « Opération Survie ».

— Nous sommes très honorés de la confiance que vous nous témoignez, répondit Harry.

— Voyez-vous, professeur Stewart, notre Comité est persuadé que si votre programme de « Conformité » a échoué auprès de la civilisation terrienne, il pourrait avoir des chances de réussir dans ce monde nouveau que nous allons bâtir. Nous ne voulons pas sombrer dans les mêmes erreurs, engendrer des générations qui, plus tard, se trouveront en butte aux difficultés que nous avons connues. Vous seul pouvez nous aider à cela.

Harry avait froncé les sourcils et, après avoir fait quelques pas dans le vaste bureau, il revint lentement vers le groupe de savants composant le Comité Supérieur, hésita encore un instant puis se décida :

— Je ne sais si j'ai vraiment le droit de tenter une nouvelle expérience. Que ce soit sur Terre ou sur Vénus, l'homme restera le même. Il y a une question d'hérédité dans la race... Hérédité ou atavisme, peu importe, mais...

— Je sais, je sais, coupa Stanley, nous y avons songé. Mais il y aurait peut-être un moyen de réussir, non pas sur la génération actuelle, car celle-ci restera toujours attachée aux anciens principes, mais je veux parler des générations futures, et en particulier de la prochaine, celle qui verra le jour sur Vénus et qui sera le point de départ de la nouvelle race vénusienne. C'est celle-là que nous ne devons pas rater, sinon tous nos efforts resteraient vains à jamais.

Harry revint prendre sa place dans son fauteuil, entre Chopsy et moi, secoua la tête et rétorqua :

— Nous allons au-devant d'énormes difficultés, et la réussite d'un tel projet reste malgré tout bien incertaine. Pour ma part, c'est un programme très sévère que nous aurions à instituer d'ores et déjà. Tout d'abord, les enfants qui naîtront sur Vénus ne devront en aucun cas être laissés à leurs parents. Ces derniers, vous venez de le dire, conservent encore dans leur esprit les traces des anciens principes. Cette promiscuité ne pourrait s'avérer que désastreuse pour l'éducation que nous sommes en mesure de leur donner. Ils devront être confiés à une organisation spéciale qui se chargera, elle, de la

formation de leurs jeunes esprits. Jamais, au cours de leur existence, ces enfants ne devront avoir la moindre relation avec leurs parents. Ils devront être tenus à l'écart de ces derniers et mener une vie à part, bien à part. Ce n'est que lorsque le dernier de notre groupe aura disparu que la nouvelle société pourra enfin s'épanouir et profiter de l'éducation que nous lui aurons donnée.

« Nous devons veiller à ce qu'ils ne connaissent jamais ni les lois, ni les coutumes, ni les principes de notre sociologie. Nous devons faire un choix parmi les livres qui seront mis entre leurs mains, et jamais la moindre allusion ne devra être faite aux moyens que nous avons employés sur Terre pendant vingt siècles pour bâtir la misérable civilisation qui fut la nôtre. Ils ne devront jamais savoir.

Harry se leva et vint s'appuyer sur le bureau derrière lequel Stanley se tenait, immobile, suspendu à ses lèvres.

— Sur Vénus, il ne devra jamais y avoir de frontières. Les futures générations ne doivent pas être divisées. La race doit être unique, unifiée, et ne former qu'un seul bloc. L'exploitation des régions qui resteront à conquérir sur la nature implacable ne devra jamais être le privilège de quelques-uns aux dépens des autres.

Une voix s'éleva dans la salle :

— N'oubliez pas, professeur Stewart, que les cinq cents personnes qui doivent être exilées sur Vénus n'appartiennent pas toutes à la race blanche. Nous comptons quelques noirs, et même des jaunes.

— Je m'en suis rendu compte, répliqua Harry. Mais quelle est celle qui domine ?

— La race blanche, bien entendu...

— Donc, c'est elle que nous devons protéger et désigner pour transmettre le flambeau de notre nouvelle race. Ne croyez surtout pas que j'en fasse une question de racisme, car, dans l'état actuel des conceptions humaines, il est prouvé que la couleur de la peau joue un grand rôle dans la sociologie des peuples. Chaque race se croit supérieure, et déteste celle qui n'est pas bâtie à son image, ou à sa couleur. Je ne veux pas généraliser, car moi le premier je ne suis pas loin de partager cette idée. Pourtant je ne me suis jamais permis de faire la moindre différence entre un noir et un blanc, mais vous savez tous que la majorité reste et restera toujours réfractaire à une égalité raciale. Cela, nous ne saurions le permettre pour l'avenir que nous sommes en train de bâtir. Au début, c'est une chose que nous ne pourrions évidemment pas éviter, mais les enfants noirs et jaunes seront soumis à la même éducation que les enfants blancs. Nous devons veiller par la suite à ce que les races jaune et noire ne se

perpétuent pas par des unions consanguines. Notre devoir sera de favoriser au maximum les mariages entre personnes de races différentes, de façon que, au bout de quelques générations, le mélange des races aboutisse à une espèce unique. La race blanche étant en majorité, c'est elle qui triomphera à la longue, mais cela doit demeurer le dernier de nos soucis. Ce que nous devons éviter, je le répète, c'est de maintenir un problème racial que nous ne pourrons jamais abolir tant qu'il existera des couleurs de peau différentes, ainsi qu'une politique de frontières et de propriété individuelle qui est à la base des guerres et des conflits mondiaux. Notre programme est justement basé sur des principes qui excluent tout commerce et toute fraude illicite sur la répartition des produits qui seront fabriqués par les manufactures gouvernementales. L'homme de demain, que nous sommes en train d'ébaucher, ne devra pas être un esclave et trembler pour sa sécurité et celle des siens. Il travaillera selon une réglementation que nous étudierons, jouira de tout le confort qu'il sera en droit de posséder, mais il ne devra jamais connaître le rôle que nous aurons joué dans cette délicate entreprise. L'éducation sera obligatoirement sévère. Voici, messieurs, les grandes lignes de ce projet que vous semblez vouloir adopter. À vous de décider s'il vous paraît réalisable ou non.

Harry, après ce long exposé, se tut et attendit. Dans les divers groupes eurent lieu de longues discussions. Les membres du Comité échangeaient leurs impressions, allant de l'un à l'autre. Au bout d'une longue demi-heure, Stanley prit la parole et s'adressa à Harry :

— Professeur Stewart, mes collègues et moi approuvons entièrement vos principes, mais aucun de nous n'est immortel, et les futurs Comités Supérieurs qui auront la lourde charge de perpétuer notre œuvre risquent un jour de tomber dans des erreurs regrettables. Il sera trop tard, le jour où le mal trouvera un terrain favorable pour se développer à nouveau.

Nous comprîmes où voulait en venir le professeur Stanley, et Harry trouva l'allusion normale. En effet, l'expérience qu'Harry avait tentée sur lui-même avec succès pouvait fort bien être effectuée sur la personne des membres composant le Comité Supérieur. Il suffirait d'une dizaine d'individus à qui l'on inoculerait le stimulant intellectuel, pour obtenir des êtres dont l'intelligence subitement développée en ferait une sûre garantie pour diriger les nouvelles sociétés. Car c'est d'eux que dépendrait l'évolution graduelle des générations futures.

Il était à prévoir que nombreux seraient les problèmes à résoudre sur un monde que nul ne connaissait encore. Le cerveau humain doté d'une mémoire absolue, travaillant au maximum de ses possibilités, et

capable d'une concentration totale, pouvait largement concurrencer n'importe quel cerveau électronique. D'ailleurs, Harry l'avait prouvé mainte et mainte fois.

C'est alors que l'idée me vint, brusquement. Stanley avait raison. Nous n'étions pas immortels, et si les comités qui se succédaient, au cours des générations, arrivaient, malgré leur perfection intellectuelle, à sombrer dans les erreurs ou les fautes que nous connaissions, tous nos efforts seraient voués à un échec complet.

— Pourquoi ne désignerions-nous pas un Comité de Contrôle dont les membres auraient pour rôle de veiller, dans les générations futures, à ce que notre programme soit respecté scrupuleusement. Je pense que l'enregistreur de matière découvert par mon ami Harry Stewart pourrait s'avérer très utile dans ce cas. Selon ses affirmations, les enregistrements peuvent se conserver presque indéfiniment, à condition de prendre les précautions qui s'imposent.

Une long silence accueillit mes paroles, et Harry réagit le premier :

— Je crois qu'il s'agit là d'une idée vraiment... surprenante, et ma foi très acceptable. Pour ma part, je reconnais que l'expérience me tente, et que, de ce fait, nous pouvons très bien jouer un rôle, non pas de pionniers, mais un rôle majeur à l'échelle du temps.

— Comment concevez-vous notre tâche, dans ce cas ? demanda Stanley, visiblement intéressé.

— C'est bien simple. Supposons que nous soyons dix personnes pour former ce Comité de Contrôle, et que nous décidions de passer chacun, l'un après l'autre, dix années de notre existence pour surveiller la bonne marche de l'expérience que nous tentons. Au bout de cent ans, nous n'aurons chacun de nous vécu réellement que les dix années dont je vous parle, les quatre-vingt-dix autres ne comptant pas, puisque nous aurons été pendant ce temps-là enregistrés sur les bandes magnétiques. Nous pouvons donc nous réunir à nouveau une centaine d'années plus tard et nous rendre compte des résultats obtenus. D'ici cinq générations, Vénus sera déjà une nation importante. Certains d'entre nous peuvent encore vivre de nombreuses et longues années et l'expérience pourrait, pour ceux-là, se prolonger pendant quelques siècles.

L'exposé d'Harry surprit tout le monde, mais bientôt on réalisa les perspectives, ainsi offertes, et il fut accueilli avec enthousiasme à l'unanimité.

Stanley, après avoir réfléchi, déclara qu'il y aurait intérêt à doubler les effectifs de contrôle, de façon qu'il y ait, à chaque décade, deux membres en services. Ceci, dans le cas où un accident surviendrait à

l'un d'eux.

L'utilisation des enregistreurs de matière ne serait confiée qu'aux membres du Comité de Contrôle, et ces précautions s'avéraient utiles dans le cas où certains Comités Supérieurs futurs ne respecteraient pas les principes fondamentaux du mouvement de « Conformité ».

Le projet fut accepté pleinement et il ne se trouva personne pour émettre la moindre objection.

La séance fut suspendue aussitôt après et il fut évidemment décidé que toutes ces dispositions ne pourraient être prises que lorsque toutes les chances de succès auraient été acquises. Vénus restait encore à conquérir et Dieu sait si la tentative restait difficile et même problématique.

\*

Pendant les quinze jours qui suivirent, les préparatifs furent activés, et on donna les affectations des membres de la future colonie.

Les livres et les manuels emportés furent une fois de plus triés, sélectionnés. Certains, qu'Harry avait jugé dangereux, furent détruits, de même que certains enregistrements radiophoniques trop licencieux qui risquaient de fausser l'esprit.

Rien ne devait être laissé au hasard. La moindre erreur, là moindre faille pouvait entraîner des conséquences désastreuses pour la suite. C'est ainsi qu'Harry, après avoir compulsé les états de service de tous les exilés, se permit de faire certaines réserves sur une vingtaine d'entre eux, dont le comportement vis à vis de leurs compagnons l'inquiétait un peu.

Ces gens-là devaient être surveillés attentivement et affectés à des occupation strictement contrôlées qui ne leur permettraient d'avoir que de rares relations avec les autres membres de l'expédition.

C'était une distance de plus de quatre-vingt millions de kilomètres que la fusée aurait à parcourir dans l'espace pour atteindre Vénus. En effet, cette planète, à cette époque de l'année, ne se trouvait malheureusement pas en conjonction avec la Terre.

D'après les calculs, le voyage durerait environ quatre mois. La majeure partie des réserves alimentaires du bord serait constituée par le liquide nutritif inventé par Harry. Cette sorte d'aliment complet pouvait être absorbé sans aucune trace de déchets et un litre de cette mixture pouvait largement suffire à un organisme humain pendant une semaine.

Une dernière fois, les délicats appareils propulseurs de la fusée furent vérifiés, ainsi que les installations intérieures : conditionnement

d'air, ventilation, circuits électriques, pompes thermostatiques, régulateurs et compensateurs de gravité et tous les autres de moindre importance mais d'une nécessité impérieuse.

Le départ était prévu pour le lendemain matin à six heures. Les places avaient été distribuées à bord, sous la direction du professeur Graham qui allait assurer le commandement de la fusée en tant que chef-pilote.

Le matériel inutile fut abandonné dans Cervicopolis où régnait à présent le désordre le plus complet, car la cité secrète se trouvait condamnée du fait de notre départ. Dès l'instant où la fusée foncerait dans le vide, Cervicopolis se désintégrerait selon un système d'horlogerie qui allait actionner les charges explosives disposées aux quatre coins et au centre du refuge.

L'heure approchait, et nous nous apprêtions, avec les membres du Comité Directeur, à évacuer les lieux lorsque soudain un voyant lumineux se mit à clignoter sur le bureau de Stanley.

Stanley enclencha aussitôt l'interphone, établissant ainsi la communication avec le poste d'observation situé en surface.

Une voix résonna, empreinte d'émotion :

— Allô, professeur Stanley ? Au moment d'évacuer la cabine du poste 4, nous constatons qu'un appareil inconnu survole l'emplacement de Cervicopolis.

Les sourcils froncés, Stanley demanda :

— Quelle sorte d'appareil ?

— Trois à quatre cents mètres d'envergure. Cela ressemble aux anciennes soucoupes de transport russes du début de la guerre.

— Plafond ?

— Deux mille mètres environ.

— Branchez les radarscopes et passez la communication dans mon bureau. Terminé.

Nous nous étions tous regardés, inquiets et angoissés. Harry surtout était devenu très pâle. Il ne faisait aucun doute que l'engin qui nous survolait n'était autre que celui que j'avais déjà aperçu au-dessus du camp de travail et qui s'était posé non loin de la ferme juste avant notre départ.

L'hypothèse d'une nouvelle coïncidence n'était plus à envisager, et cette fois nous étions certains que l'engin nous avait repérés.

Fébrilement Stanley manipula les mécanismes du relais radarscopique installé dans la pièce, régla l'intensité des capteurs

synchronisés et, brusquement l'image de l'engin apparut à nos regards, tel que nous le connaissions déjà.

— C'est bien le même, dis-je.

— Que nous veulent ces gens... et qui sont-ils ? murmura Stanley.

— Comment le saurions-nous ? répliqua Chuposky. Mais c'est principalement au professeur Stewart qu'ils paraissent en vouloir.

— On dirait, en effet, un Mink 218, fit pensivement Stanley, quoiqu'il soit très difficile de l'affirmer. Mais dans ce cas, pourquoi les Russes s'intéresseraient-ils à ce point au professeur Stewart ? Et comment arrivent-ils à le repérer aussi facilement, même à l'intérieur de ce refuge ? C'est inconcevable.

— Je pense que nous aurions intérêt à brusquer les choses, coupa Harry. Il reste encore deux heures avant le départ, et...

Déjà Stanley avait coupé l'émission et donnait les ordres en conséquence. L'instant était grave et nul ne pouvait prévoir les intentions des mystérieux occupants du Mink 218. À tout prix il fallait éviter un combat que Cervicopolis n'était plus en mesure de soutenir.

Personnellement, j'étais persuadé que telles n'étaient pas les intentions de nos mystérieux visiteurs, car l'occasion de nous attaquer leur avait déjà été offerte, et cette fois encore ils en avaient la possibilité.

Rien ne se produisit.

Ils se contentèrent de nous envoyer un nouvel appel, dans lequel ils manifestaient toujours leur désir d'entrer en relation avec Harry. C'était la même voix, métallique et bourdonnante, répétant inlassablement les mêmes phrases.

Les ultimes directives furent communiquées par Stanley, puis ce fut le commandant Graham qui donna ses ordres, à son tour. Nous avions pénétré dans l'immense engin, occupant chacun la place qui nous était assignée. Nous nous étendîmes sur les épaisses couchettes pressurisées, après avoir revêtu l'équipement spatial, et c'est à cet instant que je vis se tendre vers moi le visage de Suzan. Elle tenta de me sourire, sa main essaya d'atteindre la mienne, mais elle n'y parvint pas.

Une brusque secousse nous fit perdre pendant quelques secondes toute notion des choses, et j'eus l'impression que mon corps tout entier allait s'écraser contre le plancher de la cabine. Je dus faire un terrible effort pour arriver à tourner la tête en direction des hublots périphériques, juste à l'instant où une gerbe de feu et de flammes fusait, comme une langue gigantesque sortant de l'enfer.



Le dernier bastion de la civilisation terrienne venait de disparaître à son tour, à la surface d'un monde livré à la folie des hommes, d'un monde qui avait été pourtant le nôtre, et que nous venions de renier sans même l'ombre d'un regret.

Suzan m'avoua plus tard qu'elle avait vu briller des larmes dans mes yeux. Elle aussi avait pleuré à cet instant.

C'est peut-être possible.

## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

Nous avons atteint Vénus.

Notre voyage se déroula pratiquement sans histoire, grâce à la vigilance du commandant Graham qui avait tenu à baptiser notre fusée *l'Espérance*.

La discipline régna à bord pendant ces quatre longs mois et c'est avec un moral intact que nous prîmes contact avec le sol de cette planète pratiquement inconnue.

Chacun connaissait le rôle qui allait être le sien dès l'instant où le, sas serait ouvert. Harry et Stanley avaient, à plusieurs reprises, donné de longues conférences à bord, ne cachant pas les énormes difficultés que nous aurions tous à surmonter pour jeter les bases de notre nouvelle société.

Ce n'est qu'au prix de lourds sacrifices que nous pouvions espérer triompher, et ces sacrifices, nous devions tous les consentir, hommes et femmes, à l'extrême limite de nos possibilités.

D'ailleurs, comme *l'Espérance* entrait dans la zone d'attraction vénusienne. Graham s'apprêta à exécuter les manœuvres de la mise en orbite. Harry prit alors la parole, depuis le poste de pilotage, et sa voix résonna dans tous les interphones du bord :

— C'est Harry Stewart qui vous parle. Dans quelques heures, nous toucherons le sol vénusien. Que chacun se tienne prêt à exécuter les consignes données pour l'accostage. Auparavant, je tiens une fois encore à vous renouveler ce que nous attendons de vous. Dans cette entreprise, rien n'a été laissé au hasard, et si le monde que nous allons aborder est un monde encore vierge, sauvage, primitif, comme notre planète la Terre l'était il y a quelques centaines de siècles, n'oubliez jamais que vous possédez la plus louable et la plus grande des richesses, l'intelligence. D'autre part, nous disposons d'appareils, d'instruments, de livres, enfin de tout ce qui a appartenu à la civilisation qui a été la nôtre. Vous êtes armés pour lutter contre la nature hostile comme jamais aucune race ne l'a été lorsqu'elle s'est

vue désignée pour conquérir sa propre planète. Mais je dois vous mettre en garde. La moindre dissension entre vous, le moindre conflit, peut avoir de très graves conséquences au sein de notre petite communauté. Notre force et notre espoir résident dans une union complète et solide. Sans cela, c'est le retour à la barbarie qui nous guette et votre devoir est d'épargner à vos enfants qui naîtront un jour un sort qu'ils ne méritent pas et qui n'a aucune raison d'être le leur. Je sais que tout cela ne sera pas facile, mais le Comité Supérieur et moi-même vous faisons entièrement confiance et nous nous emploierons toujours à poursuivre le programme que nous avons adopté à l'unanimité, non seulement pour notre génération, mais surtout pour celles qui nous succéderont. Terminé.

La prise de contact avec le sol s'effectua normalement, dans une région assez tempérée, si l'on en jugeait par les relevés atmosphériques effectués qui donnaient par endroits des températures allant jusqu'à quatre-vingts et même cent degrés, surtout vers l'équateur de la partie continuellement éclairée par le soleil. Vénus en effet présente toujours le même côté de son globe aux radiations solaires, tout en effectuant une rotation sensiblement égale à son temps de révolution.

Nous avions décidé de nous poser dans une région située presque en bordure de l'éternelle démarcation entre l'hémisphère obscur et l'hémisphère éclairé, de façon à bénéficier, non seulement d'une température plus clémente, mais encore d'une luminosité plus supportable pour nos yeux de Terriens.

Nous avions survolé d'immenses étendues d'eau, et la configuration de quelques continents nous était apparue, dans une débauche de couleurs vives qui nous avaient tout d'abord surpris, dès que nous avions eu franchi l'épaisse couche nuageuse qui, en certaines contrées, était extrêmement dense.

Nous fûmes, Harry, Suzan, Wladimir et moi, parmi les premiers à poser le pied sur le sol ocré et friable de la vaste clairière au milieu de laquelle venait de s'immobiliser *l'Espérance*.

Nous ressentîmes évidemment une impression de légèreté par rapport à notre poids normal, mais elle ne fut pas désagréable et pour ma part, je m'y adaptai rapidement au bout de quelques heures. Les vérifications faites par l'équipe de service donnèrent pour Vénus un volume égal aux neuf-dixièmes de celui de la Terre et une masse de 0,820, celle de la Terre étant représentée par 1 [3]. Tout paraissait concorder avec les anciennes estimations que nous connaissions déjà.

L'intense évaporation qui s'effectuait continuellement sur toute la face éclairée tamisait fort heureusement les rayons d'un soleil brûlant,

dont le disque énorme se distinguait assez, nettement, au-dessus de l'horizon. L'air était doux à respirer, comme chargé de parfums légers assez enivrants, mais l'humidité était très forte et presque insupportable par moments. Je me dis pourtant que tout cela n'était qu'une première impression.

L'habitude viendrait, comme toujours, et bientôt nous n'y ferions plus attention. La végétation était luxuriante et des plantes énormes, inconnues, se dressaient, de-ci, de-là, avec des tiges lisses et arrondies, très minces et d'une flexibilité presque anormale. Certaines s'ouvraient à un mètre du sol dans une gerbe de feuilles très larges, presque transparentes, d'un vert éclatant et qui contrastaient étrangement avec les fruits ou les fleurs dont les coloris pastels ou vifs s'entremêlaient dans une débauche de teintes presque irréelles. Plus loin, c'était la forêt, dans un demi-jour de pourpre ardente, diaprée de lumière solaire et formant comme une tache éblouissante dans ce décor surnaturel.

Plus loin encore, vers l'Ouest, d'autres forêts se dessinaient, perdues dans l'ombre violette qui s'épaississait en direction de l'hémisphère obscur, tandis que vers le Nord des vallonnements hérissé de crêtes acérées découpaient un ciel orangé et boursouflé de nuages du même ton.

Vers l'Est, la région montagneuse était plus dégagée, toujours surmontée de ces masses rougeâtres ressemblant à des nuages, mais elles paraissaient plus arides, plus découpées. Là encore les coloris étaient plus vifs, plus dissonants. Telle une chaîne de bijoux, la montagne étalait à nos yeux du pourpre, du rose pâle, du bleu saphir, du jaune éclatant, presque sans limite, et les sommets les plus élevés s'encapuchonnaient d'une teinte blanche.

Partout, autour de nous, c'était le silence, complet, total, aussi lourd que le poids de cette responsabilité que nous portions tous, en nous-mêmes.

Rien ne bougeait.

Pas le moindre souffle d'air...

Soudain la voix résonna, comme un gong puissant et assourdissant, nous tirant tous de notre rêverie.

J'eus de nouveau conscience de la réalité, comme si mon cœur venait de se remettre à battre brusquement dans ma poitrine.

— Allons, messieurs, ce monde est à vous à présent. Et que Dieu nous le conserve si nous savons en être dignes.

Les derniers mots tremblèrent un peu dans la gorge du professeur

Les semaines, puis les mois s'étaient écoulés.

Petit à petit, les exilés que nous étions s'étaient organisés.

Au début, *l'Espérance* avait servi de refuge et d'abri, puis on avait commencé à construire des cabanes et des baraquements selon les plans prévus.

Suzan, Choposky et moi, nous nous étions vu assigner la tâche de relever tous les plans des appareils entreposés dans *l'Espérance*, téléradars, vidéophones, gravitomètres, radarscopes et autres, ainsi que les schémas détaillés de tous les organes composant la machinerie et la centrale nucléaire.

Tous ces appareils étaient périssables et pouvaient se détériorer. Pendant plusieurs générations, il serait impossible de confectionner et d'usiner ces objets, car il faudrait de la matière première et des machines.

L'homme ne devait pas tâtonner, lorsque le moment serait venu, et tous les relevés furent entreposés dans des archives sous forme de microfilms.

L'alimentation posait également de nombreux problèmes. Il avait fallu analyser l'eau, étudier les fruits et les plantes nombreuses qui poussaient à foison dans les environs immédiats, reconnaître celles qui étaient comestibles et celles qui ne l'étaient pas, apprendre à les utiliser d'une façon convenable et même à les cultiver.

L'espoir régnait dans tous les cœurs et la petite ruche humaine s'installait peu à peu dans cette contrée qui était devenue son seul univers.

Une dizaine d'enfants avaient déjà vu le jour pendant les dernières semaines, mais le Comité Supérieur décida de laisser ces enfants aux soins de leurs mères pendant les dix-huit premiers mois, car nous n'avions pas encore eu le temps d'étudier la question alimentaire en ce qui concernait les nouveau-nés. Ils bénéficieraient donc de l'alimentation maternelle jusqu'à ce qu'ils soient dirigés vers le Centre Éducatif que l'on était en train de construire un peu à l'écart de la colonie.

Il fallut également penser à se vêtir et les premiers métiers rudimentaires firent leur apparition, aussitôt que nous eûmes la joie de trouver un petit animal dont la toison laineuse rappelait un peu celle de nos moutons.

Pour l'instant, seul le sucre manquait et les chimistes purent nous en procurer un peu grâce à quelques fruits, mais c'était nettement insuffisant.

Le sel également n'était pas très facile à obtenir dans cette région un peu éloignée de la mer. Une équipe réussit toutefois à se fixer sur le littoral avec pour mission de tracer l'emplacement des futurs marais-salants.

La pêche s'organisa automatiquement sur les rivages et des espèces curieuses de la faune aquatique furent ramenées à la surface, venant petit à petit améliorer l'ordinaire de notre groupe qui, il faut le souligner, ne se plaignait jamais et semblait accepter son sort avec la plus entière confiance.

Pendant ce temps, le Comité Supérieur continuait à étudier le programme des générations futures, ne laissant rien au hasard.

Stanley et Harry s'étaient déjà occupés du recrutement de ceux qui allaient composer le nouveau Comité Supérieur et qui auraient la lourde tâche de poursuivre l'œuvre entreprise par le Comité actuel. Ce dernier allait être incessamment soumis au traitement du stimulant intellectuel inventé par Harry et constituer le Comité de Contrôle dont le principe avait été adopté avant notre départ de la Terre.

Harry profita d'un instant où nous étions seuls pour m'entraîner dans le local qu'il occupait toujours à bord de *l'Espérance* et qui était devenu son cabinet de travail.

— John, me dit-il, j'ai hésité jusqu'à ce jour à te poser une question, mais aujourd'hui, j'ai besoin de savoir. Est-ce que tu acceptes de tenter l'expérience que nous projetons ? J'ai une dose de stimulant à ta disposition.

Ce fut net et catégorique, car j'avais prévu cette proposition depuis longtemps.

— Non, Harry.

— Mais enfin...

— Non. Tu sais très bien que je ne suis pas d'accord avec vos principes.

— Que leur reproches-tu ?

— Je crois te l'avoir déjà dit, autrefois. Je ne suis pas d'accord, parce que je juge l'espèce humaine sur un plan purement objectif. Je ne suis pas un idéaliste et je me refuse encore à croire au succès de votre tentative. Je reste sincère envers moi-même et mes opinions, et pour rien au monde je ne voudrais endosser une responsabilité quelconque, quoi qu'il puisse arriver plus tard. Harry secoua la tête et

demanda :

— Et Suzan ?

— Elle partage mon point de vue. De toute façon, je ne pense pas...

— Oui, je sais, trancha Harry. Mais les sentiments n'ont rien à voir dans cette entreprise.

— Pour toi peut-être, mais pour moi c'est différent. Je n'abandonnerai pas Suzan.

— Tu l'aimes donc à ce point ?

— Encore une chose que tu n'as jamais comprise ni acceptée, n'est-ce pas ?

— C'est possible. Mais ne revenons pas sur le passé, veux-tu ? Que comptes-tu faire alors ?

— Vous aider au maximum de mes possibilités et, de mes moyens, tant que je vivrai. En as-tu parlé à Choposky ?

— Il a accepté.

— Alors tout est parfait. Mon seul regret sera de continuer une existence sans vous, et sans toi surtout, Harry, car il est évident que nous ne nous reverrons jamais.

Harry me jeta, un regard à la dérobée, se leva de son siège et m'accompagna jusqu'au sas.

— Je vous regretterai aussi, Suzan et 'toi, et vous me manquerez beaucoup, tu le sais. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement cette fois, c'est, vous deux qui êtes dans l'erreur. Nous avons toutes les chances de réussir à présent.

Je serrai la main qu'il me tendait et m'éloignai sans lui répondre.

\*

Tout était prêt pour l'expérience projetée et au bout de quelques semaines, Stanley et ses collaborateurs purent apprécier les effets du stimulant intellectuel qui commençait à agir sur leurs fonctions cérébrales. Il en était de même pour le nouveau Comité Supérieur, trié sur le volet, et nul ne cacha à Harry son enthousiasme devant les résultats obtenus.

Des progrès considérables allaient pouvoir être réalisés et l'allégresse fut à son comble lorsque la nouvelle se répandit au sein de la petite société.

Personne n'ignorait à présent le but de l'expérience qu'allait entreprendre le Comité de Contrôle au cours des générations futures.

Le tirage au sort plaça Harry et Chuposky à la huitième décade, la première ayant échoué aux professeurs Stanley et Graham, qui seraient ainsi chargés de l'enregistrement des autres membres du Comité, dont le retour à la vie s'opérerait par fractions correspondantes aux décades qui leur étaient assignées.

La veille de l'exécution du projet, Harry vint me trouver alors que j'étais, en compagnie de Suzan, en train de classer une pile de dossiers dans une des dépendances de la bibliothèque gouvernementale.

Il ne s'embarrassa pas de principes et alla droit au but, comme toujours.

Mais c'est à moi qu'il s'adressa plus particulièrement :

— John, j'ai réfléchi et je viens de prendre une décision. Libre à toi et à Suzan de croire à notre projet, c'est sans importance. Toutefois, je ne vois pas l'utilité pour vous deux de continuer à mener une vie monotone et sans intérêt, d'autant plus que le Comité actuel est suffisamment capable, avec l'aide de Stanley et de Graham, de veiller à l'exécution de notre programme. Nous avons tous rendez-vous dans un siècle ; puis-je compter sur votre présence ?

Je ne pus m'empêcher de sourire :

— Tu es vraiment l'être le plus obstiné que je connaisse.

— J'attends ta réponse, John, et, bien entendu, celle de Suzan.

Il plissa les yeux et tendit son index dans ma direction.

— Comment pourrais-je vous prouver votre erreur si vous n'êtes plus à mes côtés le jour où notre but sera atteint ? Alors ?

— Eh bien, c'est d'accord, nous sommes à votre entière disposition, monsieur le professeur Stewart.



## CHAPITRE II

Le Temps. Cette quatrième dimension sur laquelle la physique moderne et la philosophie ont beaucoup travaillé.

Le Temps... avec son éternel sablier, utilisé déjà à l'aube de l'histoire.

Le Temps... « le Temps qui n'est pas un objet comme une règle que l'on peut emporter avec soi », selon les paroles d'Einstein.

Le Temps... qui depuis son commencement jusqu'à la fin de l'éternité s'étend au-devant de nous.

Le Temps... dont les secondes et les siècles se confondent dans l'infini des choses de ce monde... si bien que je dus faire un effort pour accepter l'effrayante vérité.

Un simple déclic ! Un battement de cœur et un mouvement respiratoire stoppé pendant la durée d'un siècle. Cent ans ! Mais un battement qui succédait à un autre battement, un mouvement qui s'enchaînait presque automatiquement à un autre mouvement... au point que je n'arrivai pas, tout d'abord, à accepter cette notion du Temps qui m'échappait.

Et pourtant, Suzan et moi devions nous rendre à l'évidence. Un siècle s'était écoulé autour de nous pendant notre absence, pendant toutes ces années où nous étions restés, gravés sur les bandes magnétiques.

Nous venions d'être rendus à la vie, non pas dans la petite pièce simple dont nous nous rappelions encore les moindres détails, mais dans une sorte de bureau bien agencé, et décoré avec goût, quoique le mobilier fût encore des plus simples et des plus modestes.

Il y avait de nombreuses personnes réunies pour la circonstance et nous reconnûmes tous les membres du Comité de Contrôle... Seulement, eh bien oui, seulement leurs visages et leur allure n'étaient plus les mêmes... Ils...

C'est alors que mon regard accrocha le visage d'Harry.

Il était là, devant moi, immobile et souriant, plein de confiance, mais...

Harry avait vieilli lui aussi et cela me choqua. Évidemment, les dix années qu'ils avaient tous sacrifiées, au cours de ce siècle, les avaient

marqués plus ou moins. Mais, en toute sincérité, je dois avouer qu'Harry, malgré ses quarante-quatre ans, était loin de paraître son âge. Quelques petites rides s'étiraient au coin de ses yeux, ses tempes avaient légèrement blanchi, et un petit bourrelet naissait à la base de son menton volontaire, mais l'ensemble restait le même.

Pour Stanley, c'était différent, ses soixante-cinq ans ne trompaient personne, et il avait perdu beaucoup de son allure et de sa sveltesse d'autrefois.

Et puis, il y avait Choposky... ce brave Wladimir, toujours aussi rondet et aussi nerveux. Ses tempes s'étaient un peu dégarnies et des sillons profonds plissaient ses bonnes joues luisantes. Nous avions pourtant le même âge au moment du « départ ».

J'éprouvai subitement une sorte de gêne devant tous ces êtres qui nous contemplaient sans rancœur ni sans le moindre reproche. Des mains se tendirent vers nous et nous les serrâmes avec effusion. Malgré tout, Suzan et moi avions économisé notre jeunesse en économisant dix années de notre existence, et cela me fit mal.

Nous fûmes présentés ensuite aux membres du Comité Supérieur actuel, et Harry m'apprit qu'il y avait eu, dans le Comité de Contrôle, trois décès pendant la deuxième, la cinquième et la neuvième décades.

À ce que je crus comprendre, tout avait bien marché pendant ce premier siècle. Je ne tardai d'ailleurs pas à me rendre compte par moi-même du changement qui s'était opéré dans la misérable petite cité que nous avions laissée.

Aujourd'hui, toute la clairière était occupée par des bâtiments aux formes agréables, bien ordonnés et parfaitement alignés. Il y avait des rues se coupant à angle droit, et nous pouvions même apercevoir de la terrasse une grande place en face de nous, où s'élevait un monument représentant la silhouette de notre fusée.

### *L'Espérance.*

— C'est demain que nous célébrons le centenaire, dit Harry pensivement.

Et les deux mains appuyées sur le balcon de pierre, il regarda autour de lui, embrassant la cité de son regard énergique où malgré tout on pouvait lire un sentiment de fierté. C'était *sa* ville, *sa* société, *son* peuple et *son* œuvre.

Lorsque nous nous retrouvâmes, quelques heures plus tard, dans la vaste salle de réunions du rez-de-chaussée, nous décelâmes en lui cette fougue et cette confiance qui ne l'avaient jamais quitté.

Il prit la parole dans un silence total.

— Messieurs, dit-il, je suis très heureux et très fier d'être à nouveau auprès de vous. Trois d'entre nous manquent malheureusement à ce rendez-vous, mais je rends hommage au courage et à la vaillance dont ils ont fait preuve à nos côtés dans l'œuvre sacrée qui est et restera la nôtre, tant que nous vivrons. Nous avons laissé une société pratiquement sans ressources, et si je m'en réfère aux statistiques qui me sont fournies, je puis constater que nos efforts n'ont pas été vains. La nouvelle race atteint déjà le chiffre de vingt-cinq mille âmes. Des progrès immenses et des perfectionnements dans tous les domaines sont flagrants. Les premières usines ont apparu pendant la première décade. Usines gouvernementales où l'on fabrique toutes sortes d'objets, soit en porcelaine, soit en métal. On arrive à extraire le minerai et à le traiter. Les moyens sont encore rudimentaires, car nous manquons de machines-outils ou même d'outillage compliqué, mais toute la population jouit d'un confort assez appréciable selon les besoins de l'époque. Une première centrale électrique est prévue pour l'an prochain, et ce domaine doit nous ouvrir des horizons très vastes, vous le savez. Les gens peuvent s'habiller, manger à leur faim, et mener une existence décente. Nous ne possédons pas encore de moyens de transport perfectionnés et bien entendu aucune recherche n'a pu encore être faite pour la connaissance des autres régions ou contrées de ce monde. Nous devons attendre pour cela d'avoir la possibilité de fabriquer des appareils qui pourront nous transporter rapidement dans ces régions lointaines. Cela est encore du domaine du futur, et un projet a d'ailleurs été soumis par le Comité Supérieur actuel pour de petits avions fonctionnant à l'énergie électrique. Nous ne pouvons éviter l'utilisation d'un carburant aussi classique que le pétrole, du moins dans le siècle à venir, et des sondages sont actuellement pratiqués aux abords de Primapolis. Voilà, mes chers amis, un bref aperçu de la situation actuelle en ce qui concerne le côté matériel. Je laisse le soin au professeur Stanley de vous parler du côté sociologique et moral de la nouvelle communauté vénusienne.

Stanley se leva, promena un long regard sur l'assemblée et nous apprîmes de sa bouche que les résultats obtenus jusqu'à présent sur la nature humaine étaient plus que satisfaisants. Aujourd'hui, les enfants étaient élevés par leurs parents et les centres éducatifs d'origine avaient été remplacés par des centres de formation intellectuelle et d'orientation professionnelle normaux. En effet, il ne subsistait plus un seul des exilés terriens et l'on n'avait plus à craindre une contamination quelconque pour les nouvelles générations, dont les parents eux-mêmes ignoraient le rôle qu'avaient eu à jouer leurs pères. Certes, ils n'ignoraient pas leur ascendance terrienne, mais on leur avait appris qu'une catastrophe effroyable ayant ravagé leur planète

d'origine, quelques survivants avaient eu la chance d'en réchapper et d'aborder Vénus. Le secret avait été maintenu et nul ne devait jamais savoir.

— L'homme d'aujourd'hui, poursuit Stanley, ne cherche pas à dominer ou à écraser les autres.

On ne lui a jamais appris à devenir supérieur à quiconque. Il s'intéresse au travail qui est le sien, à sa famille, à lui-même. L'argent n'existe pas, et il ne s'en préoccupe même pas, puisqu'il ne l'a jamais connu. Sa confiance reste absolue et totale dans le Comité Supérieur, qui règle toutes les difficultés de la vie, et résout pratiquement tous les problèmes urgents. L'homme d'aujourd'hui vit en confiance et n'éprouve aucune crainte quant à sa sécurité et à celle des siens.

\*

Je devais avoir une conversation un peu plus tard avec Harry et Choposky, et je m'empressai de leur poser les questions que je n'avais encore pu approfondir.

— Vous ne fabriquez donc aucun objet de luxe, ou aucun objet de valeur ?

— Absolument pas.

— Pourtant, vous ne pouvez pas abolir la coquetterie féminine, ni l'orgueil. Tout cela fait partie de l'esprit humain.

— Ce n'est que la tentation qui fait naître l'orgueil ; ici, rien ne tente personne. Un objet n'a que la valeur qu'on lui donne, et plus il est rare plus il a de prix. Ici, il n'existe aucun objet rare.

— Il y a tout de même des individus, rétorqua Suzan, qui possèdent des talents artistiques plus développés que d'autres ? Certains doivent aimer la peinture, la sculpture, la musique, et dans leur intimité, nul ne peut les empêcher de produire ce qu'ils ressentent ? Que font-ils de leurs œuvres ?

— Celles qui sont produites légalement, c'est-à-dire pendant les périodes consacrées au travail quotidien, deviennent propriété commune. Les autres, propriété individuelle évidemment, mais tout négoce est impossible. Seul le troc est autorisé. Chacun donne à l'autre un objet en compensation d'un autre objet, s'ils jugent de part et d'autre que la valeur de la chose reçue vaut celle de la chose donnée, et personne n'est lésé.

— C'est une forme du commerce.

— Non, pas exactement. Le troc, tel que nous le concevons ici, est une sorte d'échange qui reste malgré tout limité à ceux qui possèdent

le sens artistique. On peut troquer une peinture contre une sculpture, mais il ne viendrait à personne l'idée d'échanger un objet courant contre un autre objet courant, puisque tout le monde possède ces mêmes objets.

Harry eut un petit sourire et me lança :

— Alors, es-tu convaincu à présent ? Je sais qu'il est difficile de reconnaître parfois ses erreurs, mais tu dois admettre que ton point de vue était faux.

Suzan me devança et répondit du tac au tac :

— Notre point de vue (et elle appuya intentionnellement sur le mot « notre ») est encore discutable, Harry, et il le sera jusqu'à ce que se produise la faille.

— Il n'y a aucune faille à notre programme pour l'instant, tout est parfait, normal et bien étudié, riposta Wladimir d'un air convaincu.

— Jusqu'au jour où quelqu'un aura dans sa tête des idées qui bouleverseront votre société. Tu négliges l'atavisme, Harry.

Je lui posai la main sur l'épaule et enchaînai :

— Le jour où un homme se rendra compte qu'il peut dominer son voisin parce qu'il en possède le moyen, ce jour-là votre monde s'écroulera comme le nôtre. Dans un siècle, deux, dix peut-être, je n'en sais rien, mais tôt ou tard cette idée viendra à quelqu'un. Quoi de plus simple que de confectionner une roue, une fourchette, une brouette. Ces objets nous paraissent tellement familiers et ordinaires que nous oublions trop souvent qu'il a fallu des millénaires à l'humanité pour avoir l'idée de les créer. Et un beau jour quelqu'un y a pensé, bêtement, et cela a été suffisant pour bouleverser la civilisation.

— C'est insensé, s'écria Harry, ce que tu dis n'a aucun sens.

— Pour l'instant peut-être, mais n'oublie pas qu'au cours des siècles prochains, l'effectif de la nouvelle race triplera, quintuplera, décuplera. Plus la société s'accroîtra, plus grand deviendra le danger. C'est une loi de probabilité.

— Oui, les singes qui tapent sur une machine à écrire et qui arrivent infailliblement à composer un poème de Shakespeare, je connais l'histoire. Mais n'oublie pas que nous sommes là pour y veiller.

— Les Comités Supérieurs se succéderont toujours dans cette hiérarchie, mais qu'arrivera-t-il du Comité de Contrôle lorsque vous aurez tous disparu ? Trois déjà manquent à l'appel. Et toi le premier, Harry, tu n'es pas éternel.

Harry médita mes paroles un moment et j'eus la sensation que je l'avais touché à un point particulièrement sensible. Puis il répondit nerveusement :

— Bien sûr, je ne suis pas éternel, mais j'ai encore du temps devant moi et je...

Il se calma, hocha la tête et reprit :

— Le professeur Wendel et moi-même avons étudié cette question, pendant les dix années que nous avons passées ensemble. Certes, nous n'avons pas la prétention d'arriver à créer des Mathusalem, mais il est prouvé que l'homme peut très bien avoir une vie égale à sept fois son âge adulte, ce qui équivaldrait à environ cent quarante ou cent cinquante ans. Les résultats des travaux que nous avons entrepris nous laissent espérer une vie moyenne de deux cents à deux cent cinquante ans. Prodigeux, n'est-ce pas ? Le principe réside dans une synthèse de diverses hormones dont l'une d'elles a été découverte chez un insecte dont l'espèce est très courante sur Vénus. D'ailleurs, sur Terre, des recherches dans ce sens avaient déjà, été pratiquées sur les vers à soie cécropia. Ces hormones entretiennent et développent la vitalité et la virilité. D'autre part, nous avons également mis au point un régénérateur cellulaire qui agit non seulement sur les glandes adrénales, mais également sur tous les tissus qu'il débarrasse de tous les déchets constamment accumulés, et ayant un pouvoir bactéricide très puissant.

Je ne cachai pas mon étonnement ni surtout ma stupéfaction.

— Vous avez donc l'intention de vivre deux cent cinquante ans ?

— De notre vie normale. Ce qui revient à dire que nous pouvons assumer nos fonctions pendant près de vingt-cinq siècles. Bien sûr, tout cela aura une fin, je le sais, mais nous avons essayé de reculer le plus possible le terme de notre mission.

Je compris nettement qu'Harry s'était laissé prendre à son jeu et qu'à présent son seul tourment était de savoir qu'un jour il devrait tomber sous les lois inéluctables de la vie et abandonner ce monde et cette société pour laquelle il s'était tant sacrifié.

Il avait réussi à retarder un peu l'échéance fatale, mais je savais que les paroles que j'avais prononcées avaient apporté un doute dans son esprit et que le problème se posait maintenant à lui d'une façon plus aiguë.

La conversation aurait pu se poursuivre encore, sur ce thème assez épineux et riche en controverses sans l'arrivée d'un représentant du service d'ordre qui nous informa que le professeur Stanley nous priaient de le rejoindre de toute urgence.

Nous retrouvâmes quelques instants plus tard le professeur dans son cabinet de travail, entouré de ses proches collaborateurs de Cervicopolis.

Il s'assura qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait entendre ses paroles dans les pièces et salles attenantes et tendit vers nous un visage profondément troublé. La même expression se lisait d'ailleurs sur tous les visages qui nous entouraient.

— Enfin, que se passe-t-il ? demanda Harry.

— Une chose inouïe, inconcevable, déroutante, et pourtant véridique. Les abords de Primapolis viennent d'être survolés par ce même appareil mystérieux qui nous fut révélé sur Terre, il y a cent ans, le matin de notre départ de Cervicopolis. Nous nous étions précipités d'un même élan.

— Le Mink 218 ? C'est impossible !

— Nous sommes huit à l'avoir aperçu, il y a quelques instants, alors que nous revenions d'une tournée d'inspection au-delà des forêts.

Un lourd silence s'abattit dans la pièce, et c'est Stanley qui le rompit de sa petite voix poussiéreuse :

— Déjà ce matin, quelques-uns d'entre nous avaient remarqué l'appareil, émergeant et disparaissant des nuages, mais nous n'avions apporté aucun crédit à leurs dires. Pourtant ce que nos yeux viennent de voir suffit pour effacer nos doutes. C'était bien le même appareil. Il a contourné lentement le massif montagneux, puis a foncé dans le ciel pour disparaître au bout de quelques secondes.

— D'autres personnes que vous l'ont-ils aperçu ? demandai-je.

— Il n'y aurait rien d'impossible, mais aucune information ne nous est parvenue à ce sujet. Je serais heureux de connaître votre opinion, professeur Stewart.

Harry poussa un long soupir, passa une main moite dans son cou et répondit dans un souffle :

— Je ne sais plus, tout cela est tellement anormal. Cent ans après... et le même appareil...

— Les Mink 218 n'étaient pas équipés et conçus pour les voyages dans l'espace, intervint Choposky. Ce n'étaient que des soucoupes de transport de troupes et de matériel.

— Il faut donc exclure l'origine russe et par conséquent terrestre de cet astronef, répliqua Stanley.

— Alors d'où provient cet engin ? Et quel but poursuit-il en nous persécutant de la sorte ? rugit Harry presque hors de lui.

— Je crois que vous avez tort de dramatiser les choses, fis-je à mon tour, car si ces énigmatiques visiteurs étaient animés de mauvaises intentions à notre égard, ne croyez-vous pas qu'ils l'auraient prouvé depuis longtemps ? Or, ils se contentent d'apparaître et de disparaître à leur fantaisie.

— Pour quelle raison cherchent-ils à entrer en contact avec moi ? demanda Harry.

— Ont-ils manifesté cette fois ce désir ? s'enquit Suzan.

— Non, avoua Stanley, non, absolument pas. Et quand bien même l'auraient-ils fait, nous ne possédons encore aucun appareil de radio.

Je hochai la tête et lâchai d'un trait :

— Dans ce cas, soyez certains qu'ils n'ont rien demandé, car ces gens-là *savent* que nous n'avons pas de poste de radio.



## CHAPITRE III

Les quelques jours qui suivirent s'écoulèrent normalement. Le mystérieux appareil demeura invisible, ce qui ramena un peu de confiance dans l'esprit d'Harry et des savants. Pourtant, malgré tout, la crainte subsistait un peu et cela se sentait à certaines réflexions.

Il fallait pourtant poursuivre l'œuvre entreprise et les membres du Comité de Contrôle décidèrent d'effectuer un nouveau tirage au sort pour l'affectation des décades qui allaient suivre dans le siècle à venir.

Harry et le professeur Wendel apprirent bientôt qu'ils devraient assurer le contrôle de la sixième décade et Stanley et Graham, chargés de la première, allaient devoir s'occuper de l'enregistrement des autres membres de la mission.

J'avais comme une vague idée que tout ne se passerait pas aussi normalement et aussi simplement cette fois que pendant notre première absence. D'ailleurs, il faut croire que mon sentiment était partagé par tous nos collègues, car l'inquiétude était manifeste chez tous les collaborateurs d'Harry et de Stanley.

Aussi de nouvelles dispositions furent-elles prises avant l'enregistrement et il fut décidé que, dans le cas où l'engin inconnu et mystérieux se manifesterait, les équipes en service nous rematérialiseraient aussitôt, afin que nous puissions à l'unanimité prendre les décisions qui s'imposeraient alors.

Un simple déclic... et un autre déclic...

Puis une salle immense, bourrée d'appareils, et de cartes murales fluorescentes. Un groupe de personnages vêtus avec plus de recherche et nous accueillant avec empressement et chaleur.

Et puis toujours les autres. Ces mêmes visages, typiquement terriens, avec un Harry Stewart, un, Stanley, un Graham et un Wendel, et un Choposky émergeant du lot, prenant contact avec le Comité Supérieur en grande pompe. Telles furent mes premières impressions après ma restitution à la vie normale. Non, rien ne s'était produit pendant le cours de ce nouveau siècle, et notre rematérialisation venait de s'accomplir au jour et à la date prévus par l'Assemblée, Générale.

Le siècle II de l'Ère nouvelle venait de commencer.

Suzan et moi comprîmes aussitôt que les travaux d'Harry et de Wendel sur la régénérescence des cellules vivantes avaient porté leurs fruits, à en juger par l'aspect physique de chacun.

Nul ne paraissait avoir vieilli pendant les dix années supplémentaires sacrifiées à l'expérience entreprise.

Harry surtout était resté le même que celui que nous avions laissé cent ans auparavant, malgré ses cinquante-quatre ans.

Le moral était bon et la confiance toujours aussi complète devant l'immense programme social et technique qui s'était réalisé petit à petit.

Primapolis était devenu une cité très vaste, avec ses buildings imposants et massifs, ses larges avenues sillonnées de véhicules de toutes sortes, ses jardins admirablement tracés entre les blocs réservés à l'habitation. L'animation y était intense et toute une foule bigarrée encombrait les rues et les avenues, se pliant aux consignes en vigueur dans une discipline quelque peu automatique.

L'énergie électrique régnait en maîtresse. Dans le lointain, hors de la ville, se dessinaient les contours d'une gigantesque usine hérissée de hautes cheminées crachant une épaisse fumée. L'industrialisation de Vénus avait commencé depuis une quarantaine d'années. Déjà toutes sortes de synthèses avaient été réalisées dans le domaine de l'industrie et les premiers étages de la science atomique avaient été dépassés.

Vénus, avec ses trois cent cinquante mille âmes, devenait une nation forte, puissante, au seuil d'une Ère nouvelle, l'ère atomique.

Je ne pouvais en croire mes yeux, et toutes les révélations qui me furent faites me surprirent considérablement, au point que j'en vins à regretter mes erreurs de jugement.

Après tout, c'était Harry qui avait raison, et je n'étais qu'un pauvre imbécile, buté et entêté, trop imprégné des anciens principes et tributaire d'une philosophie ésotérique que personne ne pouvait plus prendre au sérieux.

J'étais un homme dépassé, un survivant de l'ancien monde, une sorte de vieux fossile égaré dans une surprise-partie, un objet insignifiant que l'on conserve par respect des traditions, une pièce de musée étiquetée et soigneusement classée, un phénomène de foire qui, exposé au coin des rues, fait : la joie des enfants... une sorte de...

Oh, bien sûr, j'exagère et je m'emporte, car dans le fond je souffrais de mes erreurs et le rôle que je jouais dans cette histoire me répugnait.

Et je devinais la joie d'Harry, cette joie sadique et malsaine dont il

faisait preuve à chaque instant, dans ses moindres paroles et ses moindres gestes. Il savourait sa victoire, non seulement sur moi, mais également sur lui-même.

Suzan et moi étions devenus *son* jouet, *sa* chose, et dans le gouffre des siècles qui allaient encore s'écouler, sa puissance ne manquerait pas de s'affirmer et nous devrions encore subir toutes ses vexations.

Non... je...

Et pourtant je n'ai jamais souhaité l'échec de cette tentative. Seulement je restais fidèle à mes opinions sur la nature humaine. Je n'avais pas confiance en toute cette mascarade. Tout cela, était trop beau, trop parfait, trop bien réalisé, et Harry surtout étalait une confiance trop aveugle dans la réalisation de ses projets.

Le mythe d'Antée en quelque sorte.

Mais je redoutais le pire. Le grain de sable de Cromwell ou le talon d'Achille, le souffle qui fait s'abattre le fragile château de cartes... le petit rien qui, un jour, bouleverse le monde au moment où on s'y attend le moins... LA FAILLE...

Nous nous étions rendus ce jour-là à Aquapolis, une nouvelle cité bâtie sur les rives de l'océan de la Liberté, à quelque cent cinquante kilomètres de la capitale.

Aquapolis était un centre industriel très important où l'on exploitait toutes les ressources de la mer. On y pratiquait la pêche, la synthèse des matières premières, l'extraction de divers produits en saturation qui donnaient un excellent engrais pour les cultures.

Une grande effervescence y régnait presque continuellement, dans cette perpétuelle luminosité et cette chaleur lourde auxquelles les Vénusiens semblaient s'être accoutumés depuis longtemps.

L'élégante petite voiture à turbine qui nous avait amenés reprit le chemin de Primapolis, quelques heures plus tard.

Harry, Choposky, le professeur Stanley et Suzan se trouvaient à mes côtés et nous foncions sur la longue route droite tracée dans la luxuriante végétation multicolore.

Les conversations allaient bon train sur le chemin du retour lorsque, soudain, nous vîmes apparaître devant nous un groupe de personnes qui agitaient les bras dans notre direction.

Harry s'empressa de freiner et la voiture s'arrêta devant les cinq Vénusiens qui faisaient partie d'une colonie agricole des environs. Ils semblaient visiblement en proie à une vive agitation et un homme s'approcha de nous.

Il lorgna sur la plaque jaune fixée sur l'aile avant droite du véhicule et où était gravé en lettres noires « Commission de Contrôle permanente », poussa un soupir de soulagement qu'il ne pensa pas à dissimuler et s'écria :

Dieu, soit loué ! Vous êtes certainement le professeur Stewart...

— Oui.

Il tendit son bras vers le Sud, en direction d'un épais bouquet d'arbustes bleu-saphir dont les longues tiges feuillues s'entrecroisaient dans un réseau arachnéen assez curieux, et qui bouchait presque tout l'horizon.

— Cela vient de se produire il y a à peine cinq minutes. Nous nous dirigeons vers la cabine rurale qui se trouve au croisement pour alerter le Comité Supérieur. Heureusement vous êtes arrivés à point.

— Cessez de parler par énigme et expliquez-vous.

Comme l'homme allait répondre, le vibreur magnétique du poste onduionique du bord retentit brusquement et Harry, d'un geste nerveux, mit le contact et régla les fréquences. La communication émanait du Palais Gouvernemental, et la voix de Graham résonna, bourdonnant dans les haut-parleurs jumelés.

— Allô, voiture 112 du Comité de Contrôle... Voiture 112...

— Harry Stewart à l'écoute.

— Allô, Stewart, ralliez d'urgence Primapolis. Nous venons de repérer un appareil de provenance inconnue, placé en orbite autour de Vénus. Ce sont les services météorologiques qui viennent de nous alerter. Toute la ville est en émoi. Il faut absolument que vous reveniez sans perdre une seconde... Je...

— ...inutile de vous affoler, Graham, essaya de couper Harry, mais la voix enchaîna :

— Voyons, Stewart, vous savez très bien...

— Gardez l'écoute, je vous rappelle dans un instant.

— Mais...

Sèchement, Harry avait coupé les contacts et je devinai ses craintes intimes devant l'inquiétude qui semblait grandir parmi les Vénusiens qui, tassés près de la voiture, avaient évidemment tout entendu de cette conversation.

Mais nous avions déjà deviné ce qu'ils voulaient nous apprendre.

La longue fusée était dressée dans l'herbe épaisse, au milieu d'une clairière, toute luisante, massive et finement carénée. Un bel engin dont la structure rappelait vaguement celle de *L'Espérance*.

Le sas était ouvert et quelque chose bougea au moment où nous émergions du petit bois bleu saphir. Derrière nous, les Vénusiens se tenaient à l'écart, craintifs et hésitants.

Harry se tourna vers Suzan et lui lança :

— Informez Graham de la situation, donnez-lui notre position, et demandez-lui d'envoyer immédiatement trois voitures avec l'équipement complet.

Il pria ensuite les Vénusiens de se retirer et nous entraîna, Stanley, Choposky et moi, un peu à l'écart, afin d'échanger nos impressions. Cet appareil ne présentait aucune ressemblance avec le Mink 218 que nous connaissions déjà, ou du moins avec cette soucoupe dont la dernière apparition remontait au début du siècle dernier. Cette fois, c'était différent et une sourde appréhension nous étreignit à cette constatation. D'où provenait cet appareil et quelles étaient les intentions de ces êtres qui nous épiaient sans doute derrière les hublots de verre épais ?

Il fallait tout de même prendre une décision, et comme Suzan nous rejoignait, nous distinguâmes trois silhouettes parfaitement humaines qui surgissaient hors du sas et avançaient dans notre direction, l'arme à la main.

Ils s'arrêtèrent à une cinquantaine de mètres et se concertèrent un instant, tout en continuant à nous tenir en respect avec leurs armes.

Ils étaient vêtus de combinaisons collantes aux multiples poches, et étaient chaussés de lourdes bottes assorties à leurs gants.

Puis l'un d'eux rengaina son arme dans l'étui qui pendait à sa ceinture, agita les bras et fit quelques pas, lentement, comme pour nous mettre en confiance.

— Amis... nous sommes des amis.

La voix nous était parvenue avec une curieuse netteté.

*L'homme s'était exprimé en anglais.*

Personne n'eut le courage de lui répondre et ce n'est que plus tard que je réalisai le ridicule de cette scène, pourtant surprenante, alors que l'homme continuait à répéter les mêmes mots sans conviction, qu'il essayait de ponctuer par des gestes rassurants.

Comme un missionnaire au milieu d'une tribu de cannibales !

— Amis... amis... nous sommes des amis...

Résolument je m'avançai et m'adressai à l'arrivant :

— N'ayez aucune crainte et cessez de gigoter de la sorte. Nous avons compris.

Cette fois, ce fut à son tour et à celui de ses compagnons d'éprouver les mêmes surprises et les mêmes inquiétudes.

Ils nous rejoignirent et c'est Harry qui entama la conversation :

— Vous êtes des Terriens, n'est-ce pas ?

— Eh bien, ça alors, murmura un des trois hommes, si je m'attendais... De quelle équipe faites-vous partie ? Quand êtes-vous arrivés sur Vénus ?

Les questions fusèrent brusquement de toutes parts, mais Harry, d'un geste, imposa le silence.

— Ce serait un peu long à vous expliquer, dit-il, du moins pour le moment, mais vous êtes les bienvenus.

— Merci... mais cette cité que nous avons enregistrée sur nos radarscopes ?

— Nous allons vous y conduire.

— Vous comprenez notre hésitation, sans doute... Nous comptons trouver un monde vierge, inhabité... enfin, c'est du moins c'est ce qu'on nous a dit, avant le départ. Et puis brusquement nous nous sommes rendus compte que... Quelle est cette ville et quel est ce peuple ?

De la route nous parvinrent des ronronnements de moteurs, puis des ordres brefs et des bruits de pas derrière les arbustes.

Alors Harry eut un petit sourire, observa les trois hommes, et répondit, avec un geste d'invitation qu'il sut mettre en valeur :

— Si vous voulez bien nous suivre ?

L'homme à qui il s'était adressé tourna la tête vers l'appareil :

— Nous avons deux camarades qui sont restés à bord. Ce sont, les consignes...

— Rassurez-vous, on s'occupera d'eux. Les Vénusiens ont un sens de l'hospitalité assez développé.

## CHAPITRE IV

L'arrivée de la fusée terrienne avait, comme on s'en doute, produit une grosse impression sur la population vénusienne et déjà la nouvelle s'était répandue dans la vaste cité ainsi que dans toute la contrée.

Nous nous attendions à toutes les questions qui n'allaient pas manquer de nous être posées, et en particulier par le nouveau Comité Directeur, qui, comme ses prédécesseurs, avait été tenu dans l'ignorance complète du véritable sort de leurs ancêtres de la Terre.

Et voilà qu'à présent, nous avons hâte de connaître les véritables intentions de ces gens-là, et d'apprendre comment notre humanité, pratiquement vouée à sa perte, avait pu réussir à vaincre tous les obstacles que le Grand Bouleversement avait dressés, et que nous connaissions mieux que quiconque.

Il y eut une réception assez mouvementée dans la grande salle du Palais Gouvernemental, en présence des membres du Comité Supérieur et des personnalités de Primapolis qui firent ainsi la connaissance des trois Terriens, c'est-à-dire du commandant et chef-pilote Murray, du radio-météorologue Godard et du mécanicien Goodman.

Harry et Stanley eurent beaucoup de peine à écourter l'entretien et ce n'est qu'après bien des efforts qu'ils réussirent à entraîner les nouveaux venus dans la salle réservée aux réunions privées du Comité de Contrôle.

La situation devenait délicate et je devinai que de graves résolutions allaient être prises sans aucun doute, car Harry surtout ne paraissait pas décidé à accepter une étroite relation entre ces gens venus de la Terre et cette race qui était devenue sa seule raison de vivre.

C'est très brièvement qu'il expliqua aux Terriens l'histoire de la civilisation vénuso-terrienne, évitant les détails, n'exposant que les grandes lignes, pour ne parler enfin que des résultats obtenus. Il était évident qu'une telle conversation était nécessaire, surtout si nous voulions connaître à notre tour le but de cette surprenante visite.

Comme il fallait s'y attendre, les paroles d'Harry produisirent sur les Terriens un gros effet, et ils eurent beaucoup de mal pour essayer de comprendre cette sociologie un peu particulière qui était devenue

la nôtre, car chez eux les choses étaient bien différentes.

La Terre d'aujourd'hui était à nouveau divisée en de nombreux pays, ou états, plus ou moins indépendants. Une demi-douzaine d'autres guerres avaient eu lieu depuis le Grand Bouleversement, modifiant sans cesse la carte géographique de la planète, et les générations qui s'étaient succédé avaient survécu tant bien que mal. Ce n'était que dans les dernières années que les anciens décrets, interdisant toutes recherches scientifiques sur les voyages dans l'espace, avaient été abrogées, par la majeure partie des gouvernements.

Murray et ses hommes travaillaient pour une firme aéronautique privée qui avait décidé de tenter l'aventure pour son propre compte. D'autres, paraît-il, avaient envoyé des astronefs sur la Lune et sur Mars...

— Certaines régions de la Terre sont devenues stériles, d'autres restent interdites à la population à cause d'une radioactivité presque permanente, et cela nous prive d'un tas de ressources qu'il nous est impossible de nous procurer par ailleurs. Des races animales et de nombreuses espèces végétales ont disparu depuis le Bouleversement, certains minerais sont devenus délicats à extraire, surtout dans les régions interdites. C'est pour cela que nous avons fondé de grands espoirs dans l'exploration des planètes voisines.

Murray haussa les épaules et, avec un petit rire qu'il essaya de rendre naturel, ajouta :

— Bien entendu, si, comme vous le dites, l'argent n'existe pas sur Vénus, il devient dans ce cas très difficile d'entamer des pourparlers commerciaux avec votre planète, à moins que...

— Nous nous suffisons largement, commandant, coupa Stanley.

— Je veux bien l'admettre, mais vous n'exploitez pas toutes les régions de ce globe, il y a encore des terres vierges dont vous ne profitez pas. Pourquoi n'étudierions-nous pas cette question au mieux des intérêts de chacun ?

— N'insistez pas, commandant, enchaîna Harry.

Murray lit une grimace, étendit ses longues jambes devant lui, se colla confortablement dans son siège et fixa d'un regard indifférent le bout de ses bottes.

— Avouez que c'est un peu dur à admettre, tout cela... car en somme personne ici n'a de l'ambition.

Quel but ont donc tous ces gens qui travaillent pour le compte de la Société ? Leur vie est réglée comme du papier à musique, rien de



plus. Ils naissent, travaillent, vivent sur le même modèle et ils meurent sans avoir connu la moindre satisfaction.

— De quelle satisfaction voulez-vous parler ?

— De celle que vous donne la conscience d'être un être humain et non un robot. La vie n'a sa raison d'être que si elle est une succession de joies et de peines, dans une lutte continuelle.

Il leva son regard, le promena un moment sur ses compagnons, et ajouta :

— Tenez, pourquoi croyez-vous que nous sommes ici ? Nous sommes en train de gagner notre affranchissement, et si nous réussissons dans notre mission, nous aurons, nous aussi, un jour nos *tarkims*.

— Vos « tarkims » ?

— C'est un mot d'argot qui signifie esclaves.

— Des esclaves ?

— Eh bien oui, des esclaves. Des esclaves qui travailleront pour nous, tout comme nous travaillons pour les autres actuellement. C'est ainsi que ça se passe sur Terre. Cela a toujours existé depuis l'antiquité, vous le savez très bien. Il n'y a que vers, la fin du dix-neuvième siècle et pendant une bonne partie du vingtième que ces traditions ont été abolies. Ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux en instituant les libertés sociales de la classe ouvrière.

Pour ma part, je ne me plains pas de mon sort. J'ai été acheté un très bon prix. La cote était au maximum.

Il avait dit ces paroles avec une pointe de fierté et il enchaîna presque aussitôt dans le silence général :

— Il y a des esclaves qui arrivent à devenir des maîtres riches et puissants. Personne ne les blâme, mais pour cela il faut être malin et gonflé. Il y a du gâteau pour tout le monde, à condition que l'on s'en donne la peine.

Il se leva, avança son visage vers Harry qui n'avait pas bronché et, haussant une nouvelle fois les épaules, il décida :

— Je crois qu'il est temps que nous regagnions notre appareil, puisque vous refusez d'étudier notre offre.

Harry se leva à son tour, imité par tout le Comité de Contrôle, et répondit sur un ton sec qui n'admettait aucune réplique :

— Loin de moi l'idée de m'opposer à votre départ. C'est une chose dont nous reparlerons plus tard. Pour l'instant, je suis dans l'obligation de vous garder sur Vénus. D'ailleurs, toutes les dispositions sont prises

dans ce sens.

\*

Effectivement, toutes les dispositions étaient prises.

Les deux Terriens qui étaient restés dans la nef ne tardèrent pas à rejoindre leurs camarades au Palais Gouvernemental, où ils furent conduits dans une des dépendances qu'ils devraient occuper jusqu'à nouvel ordre.

Le Comité de Contrôle s'opposait fermement à ce que les Terriens puissent avoir le moindre contact avec les Vénusiens et leur présence fut jugée comme présentant un danger pour l'esprit de la population.

Lorsque j'eus l'occasion de revoir Harry, le lendemain, je ne manquai pas de m'informer des intentions qu'il nourrissait en face de ce problème.

— Les laisser repartir serait signer notre condamnation, et nous ne sommes pas préparés à une lutte, même si elle est nécessaire. D'ailleurs, je me refuse à entraîner ce peuple dans un conflit de ce genre. Ces gens-là seront isolés dans les environs de la cité, dans une habitation que l'on est en train d'aménager pour eux. Ils y resteront jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen d'empêcher que d'autres arrivent jusqu'ici.

— Les Terriens sont des êtres têtus, dit Suzan. Ils reviendront, c'est fatal. Comment comptez-vous vous y prendre alors ?

— Le projet est à l'étude. Tout le Comité de Contrôle y travaille d'arrache-pied. Le moyen consiste à entourer Vénus d'un champ électromagnétique à haute fréquence, dont les effets répulsifs seront continuellement entretenus par un système de télécommande placé au sol, excitant la résonance de toutes les particules projetées autour de la planète qui, automatiquement, émettront une sorte de réflexion sphérique autour d'elle en fonction du champ gravitatif.

Il essaya de sourire pour conclure :

— C'est une chose qui était irréalisable jusqu'à présent, mais nous l'avions prévue. Nous pensons être prêts d'ici un mois.

J'étais certain qu'il ne bluffait pas et qu'une fois encore il réaliserait ses projets. Chez lui, rien n'était entrepris à la légère, et tout était mûrement étudié et réfléchi, comme toujours.

L'aménagement lui-même de la petite résidence affectée aux Terriens avait été réalisé avec un maximum de précautions pour qu'aucune tentative d'évasion ne connaisse la moindre chance de succès. Le bâtiment réservé à l'habitation avait été érigé au milieu

d'un parc délimité par une clôture électrifiée.

Harry et le Comité de Contrôle avaient tenu à ce que les Terriens ne manquent de rien pendant la durée de leur séjour sur Vénus, et ils pouvaient jouir d'un semblant de liberté dans le vaste parc faisant partie du domaine. J'eus d'ailleurs l'occasion de leur rendre visite plusieurs fois avec la voiture de ravitaillement qui leur apportait tout ce dont ils avaient besoin. Harry m'avait personnellement chargé de veiller à ce qu'aucun contact prolongé ne soit établi entre les Terriens et l'officier du Groupe de Sécurité désigné pour la circonstance, un nommé Clarke.

Murray et ses compagnons paraissaient accepter avec un certain fatalisme cette claustration que nous leur imposions, car ils étaient persuadés que bientôt d'autres astronefs viendraient de la Terre et mettraient fin à ce qu'ils appelaient « notre civilisation ridicule ».

— Croyez-moi, m'avait affirmé Murray, ça ne saurait tarder.

J'évitai bien entendu de le mettre au courant des travaux entrepris par le Comité de Contrôle, qui semblaient se poursuivre avec succès selon les instructions d'Harry. Je m'employais à satisfaire les moindres désirs des prisonniers, si bien qu'un jour ils me demandèrent d'être conduits jusqu'à leur fusée pour y prendre des objets que nous n'étions évidemment pas en mesure de leur fournir.

Ils désiraient de l'alcool, des cigarettes, des livres, des revues, des bandes sonores et des films cinématographiques dont leur réserve était abondamment pourvue. Ces choses faisaient partie de leurs habitudes et constituaient leur raison de vivre.

J'en parlai à Harry et ce dernier ne fit aucune difficulté pour accéder à leur désir, à la condition toutefois que seul Murray serait autorisé à se rendre à l'astronef en compagnie de l'officier du Groupe de Sécurité et de moi-même :

L'opération s'effectua le lendemain à midi. Nous avons pris une voiture spacieuse, et Murray, aidé de Clarke, transporta tous les objets désirés sous ma surveillance.

À ce moment, je reçus un appel d'Harry par radio. J'abandonnai un moment ma surveillance pour écouter ce que m'apprenait Harry. Les premiers essais du mur électronique allaient être effectués dans quelques heures et on me priait de rejoindre au plus tôt le Palais Gouvernemental.

Je revins vers la fusée pour faire activer le déménagement en cours lorsque, intrigué, je me collai contre la paroi de l'astronef, prêtant l'oreille à la conversation échangée dans le sas entre Murray et Clarke.

— Allons, finissons-en, disait Murray à Clarke, c'est oui ou c'est non. J'ai eu assez de mal pour vous glisser ce papier dans la poche hier matin.

— C'est impossible, je me puis accepter une chose pareille.

— Pourtant, ce matin, vous m'aviez laissé comprendre que vous étiez d'accord. Et vos camarades ?

— Ils refusent tous et je...

— Bande d'idiots ! Vous ne comprendrez donc jamais rien ? Puisque je vous dis que ce sont des diamants ! Il y en a tout un filon dans le parc, près de la rivière. Sur la Terre, cela vaut des fortunes, de quoi se payer tout ce qu'on veut. L'homme qui en possède devient une sorte de Dieu, un maître, un homme qui domine et écrase les autres, un homme puissant que tout le monde craint et respecte. Est-ce que vous comprenez ? Rien de plus simple que ma proposition. Vous nous remettez la clef du contacteur, nous franchissons la palissade et nous récupérons l'astronef. Dès notre arrivée sur Terre, nous nous occupons de tout et lorsque nous reviendrons, plus nombreux cette fois, vous devenez notre concessionnaire. Clarke, je vous ai jugé dès notre première rencontre, vous avez de l'étoffe et vous êtes taillé pour devenir un homme supérieur à tous ces idiots qui ne comprennent rien à la vie.

Il y eut un silence, et Clarke reprit, haletant :

— Pour moi, je serais d'accord, car j'ai compris votre raisonnement, mais ce sont mes camarades qui hésitent, et sans eux...

— Bon, ça va. Arrangez-vous pour être seul, demain ou après-demain, nous en reparlerons. Cet abruti risque de revenir d'un instant à l'autre.

L'abruti émergea dans le sas à cet instant et les deux hommes virevoltèrent dans ma direction. L'inquiétude se lisait sur leur visage.

— Murray, rejoignez immédiatement la voiture. La comédie a assez duré. Quant à vous, Clarke, le Comité de Contrôle jugera votre conduite. Allons, en route.

Avant que j'aie pu prévoir son geste, Murray venait de m'envoyer son poing dans la figure et je chancelai, sérieusement ébranlé. Projeté hors du sas, je tombai sur la terre molle et je vis Murray, armé d'une clef anglaise, qui essayait de se jeter sur moi.

Clarke intervint heureusement et tenta d'arrêter le geste de l'homme. Celui-ci, visiblement fou de rage, le frappa violemment et le projeta de toutes ses forces contre la paroi d'acier. J'entendis un craquement sinistre et le pauvre Clarke s'écroula, le crâne en sang.

Cette courte scène m'avait suffi pour reprendre mes esprits, et je me ruai dans les jambes du colosse qui, perdant l'équilibre, s'affala dans la poussière, tandis que je lui envoyais à la pointe du menton un coup terrible qui l'ébranla sérieusement.

Je le forçai à se relever, alors qu'il avait peine à reprendre ses sens et le poussai contre la paroi de l'astronef.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous venez de faire ? fis-je dans un souffle.

— Je n'avais pas l'intention de le tuer, murmura le colosse, je vous assure. Mais il avait sur lui la clef du contacteur.

\*

Le rapport que je fis un peu plus tard au Comité de Contrôle jeta la consternation dans l'assemblée et Stanley lui-même ne cacha pas son inquiétude sur les suites graves que pouvait comporter cet événement.

D'une part, le geste de Murray devait être jugé dans les plus brefs délais, et la sentence rendue à huis-clos, l'affaire ne pouvant être portée à la connaissance générale sans que nous eussions à fournir des explications, certes naturelles, mais combien compromettantes pour le maintien de l'équilibre moral de la société.

D'autre part, il y avait ceux à qui Clarke avait fait allusion, et qui, malgré leur refus devant les propositions qu'on leur avait faites, n'en étaient pas moins au courant du marché imaginé par Murray.

Cette fois, Harry se montra moins arrogant à mon égard. Je dois préciser que son arrogance n'avait jamais froissé notre amitié, mais il existait entre nous une certaine divergence d'opinions, et il n'avait jamais accepté mon manque de confiance dans l'expérience tentée.

Une faille venait de se creuser dans l'Édifice...

Cette faille qui tôt ou tard devait se produire...

Malheureusement, la mort de Clarke nous ôtait tout espoir de trouver ceux qui, consciemment ou non, pouvaient être les artisans d'une catastrophe que nous commencions à redouter.

— Nous n'avons qu'une seule chance, intervint Suzan, une chance très mince, mais elle réside en Murray. Peut-être Clarke lui a-t-il fait des confidences. Si nous savons nous y prendre, Murray parlera, et, dans ce cas, cela peut nous mettre sur la piste.

Il n'y avait rien d'impossible, en effet, à cela, et Harry eut tôt fait de prendre ses décisions.

Avec Stanley, Graham, et Choposky, je pris place en compagnie de Suzan dans la voiture qui fonça quelques instants plus tard vers la

résidence des Terriens.

L'orage qui avait éclaté avec sa brutalité habituelle, quelques heures plus tôt, avait transformé en un véritable bournier les abords immédiats de la vaste cité, et nous nous apprêtions à franchir le pont suspendu qui franchissait la large rivière limoneuse qui se vautrait paresseusement entre les rives bordées d'épaisses végétations lorsque les freins grincèrent brusquement.

La voiture stoppa, tandis qu'Harry, tendant le bras, s'écriait :

— Regardez !

Émergeant des nuages bas et compacts qui masquaient l'horizon, une masse noire et luisante semblait flotter, indécise.

Nous venions tous de reconnaître la silhouette caractéristique de l'engin mystérieux et inconnu qui depuis plus de deux cents ans, paraissait goûter un plaisir inexplicable à se manifester dans les occasions les plus critiques.

— Il plafonne exactement au-dessus de la région où nous avons édifié la résidence des Terriens, constata Harry, très calme.

— C'est à n'y rien comprendre, souffla Choposky. Mais enfin, où veulent-ils en venir ?

— Il est possible que ce soit le même appareil qui continue à se manifester au bout de deux siècles, dis-je. Et pourtant...

Rageusement, Harry allait appuyer sur le démarreur lorsque l'engin disparut subitement à nos regards, se fondant dans la masse nuageuse.

Nous fonçâmes sans plus tarder sur la route mouillée, et c'est dans un silence général que nous franchîmes la vaste région des végétaux géants qui nous séparaient de la clairière où s'élevait l'habitation affectée à nos visiteurs.

Nous pénétrâmes tous dans l'enclos, nous dirigeant vers la bâtisse, lorsque nous nous arrêtrâmes subitement, saisis d'effroi. Devant nous, dans l'herbe mouillée, gisaient cinq corps recroquevillés, dans des poses que la mort avait rendues ridicules.

Nous avions peine à reconnaître ces corps à demi carbonisés, tellement ils étaient mutilés. Pourtant, nous ne pouvions avoir aucun doute, c'était bien Murray et ses compagnons que nous avions devant nous.

Autour de chaque corps, une large surface de terrain semblait également avoir été soumise à l'intense radiation calorique qui avait anéanti ces hommes. Une odeur de chair brûlée et d'ozone flottait

encore dans la clairière, que le vent n'avait pas tout à fait dissipée.

Au-dessus de notre tête, les cimes de quelques arbres aux petites feuilles fourchues semblaient avoir subi le même sort, et des branches noircies et fumantes s'étaient abattues de-ci, de-là, crépitant encore et mêlant l'âcre odeur de leur résine bouillonnante à celle qui montait du sol.

Graham fit des gestes et nous appela auprès de lui pour nous désigner une dizaine de trous assez profonds dans la terre molle. On eût dit les traces de quelque support rigide et épais.

— Cela ressemble aux béquilles télescopiques d'un astronef, fit Harry.

Il n'osa pas aller au fond de sa pensée, mais nous avions tous eu le même sentiment.

Le Mink 218, ou du moins...

Le large cercle formé par les traces encore fraîches était convaincant. Mais il y avait d'autres empreintes dans la terre mouillée, plus loin, celles de grosses chaussures ou de bottes à crampons, très larges et bien marquées, indiquant que l'être qui les avait laissées était d'un poids important.

Stanley nous rejoignit et nous tendit une sorte de petite boule de métal qu'il avait ramassée dans l'herbe.

Harry s'en empara, la soupesa et l'examina attentivement.

— Nous ferons analyser cela aux laboratoires, dit-il pensivement.

Et il enfouit l'objet dans sa poche.

## CHAPITRE V

Quelques semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles les travaux entrepris pour la réalisation du mur électronique autour de Vénus furent enfin reconnus satisfaisants, après de nombreuses expériences effectuées en divers points de la région.

La confiance sembla renaître au sein du Comité de Contrôle et les derniers événements avaient cessé de nous inquiéter.

Au cours d'une cérémonie officielle, Harry déclencha personnellement l'émission de la ceinture ionisée qui désormais mettrait la race vénusienne à l'abri de toute incursion, terrienne ou autre. Car, à présent, nous étions convaincus que la mystérieuse soucoupe n'était pas d'origine terrestre.

En effet, l'objet découvert par Stanley était fait d'un métal inconnu sur Terre, dont les propriétés étaient plutôt inattendues, en égard à sa masse et à son poids.

Mais la question fut provisoirement écartée, car elle se trouvait à peu près insoluble.

Nous étions prêts, une fois encore, à franchir un nouveau siècle, dans une troisième tentative qui s'avérait encore prometteuse, grâce au génie indiscutable de tous ceux qui composaient cet extraordinaire Comité de Contrôle.

Lorsque je demandai à Harry s'il avait toujours l'intention de rechercher les personnes qui avaient été en contact avec le malheureux Clarke, il me répondit que cela n'était plus utile. Que pouvait-on craindre à présent que tout danger se trouvait écarté ?

L'astronef terrien avait été détruit, le filon de diamants que l'on avait repéré dans l'enclos avait été à son tour anéanti par des procédés expéditifs, et des consignes et décrets nouveaux avaient été établis par le nouveau Comité Supérieur en vue de maintenir les principes en vigueur.

Toutes les précautions étaient prises, et Harry me les précisa avec une pointe de fierté. Il m'apprit également que le siècle futur apporterait un grand bouleversement dans les méthodes médicales jusque-là employées.

En effet, celles que l'on était en train de mettre, au point faisaient



fi des dogmes classiques enseignés dans les Facultés.

— La science médicale, poursuit Harry, est édifiée sur un sol mouvant, et la thérapeutique généralement adoptée ne repose sur aucun caractère scientifique. Il n'y a d'ailleurs qu'à consulter plusieurs médecins lorsqu'on est atteint d'une quelconque maladie chronique pour se rendre compte qu'aucun ne vous donnera le même diagnostic. Suivant sa conception de la maladie, le médecin traitant ordonnera sa thérapeutique personnelle. Or, nos travaux orientent notre médecine vers une sorte de médecine corpusculaire qui utilise les principes de la variation du rayonnement de la matière, grâce à la chaleur, à la lumière et à l'électricité. L'Iono-Diffuseur que nous sommes en train de mettre au point transmet à l'organisme toutes les substances qui lui manquent, et dont l'absence serait capable d'entraîner des troubles graves. Par exemple, le fer pour le système musculaire, la bile ou les blessures, l'étain pour régénérer les capsules surrénales, et régulariser la circulation artérielle, l'argent qui a une influence marquante sur les articulations et la digestion, l'or pour le cœur, le cuivre pour les muqueuses gastro-intestinales, le plomb qui assouplit les fibres musculaires, régénère les dents, les os et la peau. Et bien d'autres métaux encore ont une action directe sur tous nos organes. Grâce également à un système de phagocytose artificielle, un autre de nos appareils émet des ondes colorées qui détruisent rapidement et sûrement toutes les bactéries dangereuses. Sur Vénus, nous n'avons pas à craindre, comme sur Terre autrefois, les réactions d'une médecine conformiste, et d'un conservatisme économique. Nous ne voulons pas faire de la médecine une source de profits plus ou moins légal, au préjudice des malades.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, c'était une nouvelle étape, et combien importante celle-là, dans le progrès social, qui allait être tentée cette fois, en dehors évidemment de toutes les questions techniques prévues au programme du siècle à venir.

Le moment de nous séparer arriva et nous fûmes conduits dans le laboratoire réservé à l'enregistrement de nos corps. Là, nous apprîmes que le tirage au sort avait désigné Harry et Chuposky pour la huitième décennie.

Les bandes magnétiques se dévidèrent sous nos yeux, au fur et à mesure que les membres du Comité de Contrôle disparaissaient à nos regards. La manœuvre était cette fois dirigée par Graham et Stanley.

Puis ce fut à notre tour, à Suzan et à moi.

Toujours ce déclin, cette lueur fugace et cette sensation de flottement hors des contingences normales du Temps et de l'Espace.

Le vide... le néant...

Et enfin la lumière du jour, cette éternelle et même lumière qui baigne les êtres et les choses avec la même intensité.

Mais aussi un visage... inconnu, et qui se tend vers nous, inquiet et craintif...

La pièce est étroite, simple, faiblement éclairée... et l'homme qui nous observe, les doigts encore posés sur les boutons du clavier de plastique, nous considère longuement.

Nous sommes seuls.

Suzan, moi, et *lui*.

\*

Je m'avançai vers l'homme qui n'avait toujours pas bronché :

— Qui êtes-vous ? Où sont nos compagnons ?

L'homme parut hésiter, puis se décida d'une petite voix atone :

— Monsieur Forbischer, j'ai de graves révélations à vous faire.

— Que se passe-t-il ? En quelle année sommes-nous ?

— En l'an 216 de l'Ère Nouvelle.

— Il n'y a donc que...

— Seize années et trois mois exactement, selon le calendrier terrien toujours en vigueur, que vous êtes absent, enchaîna mon interlocuteur. Je m'appelle Bascombes et suis membre du Conseil Supérieur actuel.

— Ce sont les professeurs Wendel et Dunam qui contrôlent cette décade, coupa Suzan. Où sont-ils ?

— Ils sont morts..., et vous êtes pratiquement les seuls survivants.

Ces paroles nous firent l'effet d'un coup de massue, et c'est en m'efforçant de rester calme que je parvins à demander :

— Est-il arrivé un accident ?

— Essayez de m'écouter sans m'interrompre. J'étais l'assistant du professeur Stanley pendant la première décade de ce siècle, et c'est vers le milieu de cette période que les choses ont commencé à se gâter. Vous vous souvenez de Clarke, cet officier du groupe de sécurité, chargé de veiller sur les Terriens qui avaient abordé notre planète, et dont le sort nous est toujours resté mystérieux. Mais peu importe. Ces Terriens avaient découvert un filon de diamants. Nul ne connaissait encore à cette époque-là le rôle que pouvaient jouer dans une société ces belles pierres aux étranges reflets que nous considérions simplement comme un caprice amusant et agréable de la

Nature. Les Terriens avouèrent à Clarke les conséquences et les avantages que l'on pouvait tirer, non pas du troc tel que nous le pratiquions, mais du négoce d'une telle richesse naturelle. Clarke en parla à des amis influents qui, pendant longtemps, se refusèrent à admettre cette possibilité, d'autant plus, que, désormais, la création du mur électronique autour de Vénus paraissait interdire à jamais toutes relations avec les mondes lointains. Mais ces gens-là, dont l'un faisait partie du Conseil Supérieur, étudièrent cette, idée et décidèrent, en grand secret, de trouver un moyen de pratiquer un passage dans la ceinture électronique. Une sorte de porte sur l'infini qu'ils pourraient à leur gré ouvrir ou fermer, selon les plans qu'ils mûrissaient. Ce fut une nouvelle lutte entre l'arme et la cuirasse. Ils trouvèrent, mais n'osèrent pas se lancer dans l'aventure sans être certains du succès. Cela se passait vers la fin de la première décade et le professeur Stanley, qui avait eu vent de ce complot, essaya avec Graham de rappeler à la vie tous les membres du Comité de Contrôle, mais ils se heurtèrent à un refus catégorique de la part de la majorité du Conseil Supérieur. Comme la dixième année s'achevait, ils durent à leur tour s'effacer de la vie normale pour faire place à ceux qui avaient été désignés pour leur succéder, c'est-à-dire Wendel et Dunam, car nul n'osait encore anéantir complètement le rôle du Comité de Contrôle, tant que le projet n'avait pas porté ses fruits. Stanley l'avait compris pendant les derniers jours, et, comme il avait en moi une confiance absolue, il m'apprit que ses intentions étaient de soustraire dans la cabine réservée aux enregistrement les bandes jumelées du professeur Stewart et de Wladimir Choposky. Il vouait une admiration profonde à ces deux hommes, surtout à Stewart qu'il jugeait capable de rétablir la situation si cela devenait un jour nécessaire. Il le fit, c'est certain, mais les événements se précipitèrent et je n'eus jamais l'occasion d'approcher Stanley.

— Vous affirmez que ces bandes jumelées ne sont plus dans la réserve ?

Bascombes hocha la tête d'un geste significatif.

— Et les autres, que sont-elles devenues ?

— Toutes détruites, sous les yeux de Wendel et de Dunam, avant leur exécution.

Je mis un moment à réaliser l'effroyable vérité et fermai les yeux un moment. J'avais l'impression que tout dansait dans ma tête. Puis je compris l'atroce réalité et regardai Suzan qui venait de se laisser tomber sur un siège, complètement anéantie.

— Comment se fait-il que vous soyez arrivé à nous récupérer ? demanda-t-elle soudain.

Bascombes eut un petit haussement d'épaules et répondit :

— Je vous ai dit que je faisais partie du Conseil Supérieur actuel. Comme je suis resté sincère à mes idées, j'ai dû jouer mon rôle jusqu'au bout, avec l'espoir d'arriver un jour à empêcher mes collègues de poursuivre leur œuvre néfaste et criminelle. Wendel et Dunam avaient assisté aux premières relations commerciales entre la Terre et Vénus. De temps en temps, une fusée terrienne franchissait le mur électronique grâce à la trouée qui était pratiquée par un régulateur placé au sol. Des traités commerciaux furent signés par ceux qui avaient le monopole de ces transactions. La partie était gagnée, et, dans une allégresse générale, les Nouveaux Maîtres, comme on les appelle, décidèrent de marquer pour la postérité l'inauguration de leur programme. C'est ainsi qu'ils détruisirent avec une paire de ciseaux d'or incrustés de diamants les longues bandes lovées autour des bobines, et les morceaux furent jetés pêle-mêle dans un coffre de diamant qui trône au milieu du grand hall de réception du Palais Gouvernemental, avec cette inscription laconique : *Les seules âmes que ni Dieu ni diable ne se disputeront jamais*. Seules vos bandes jumelées ne furent pas détruites parmi celles qui furent retirées de la cabine.

— Pour quelle raison ?

— Vous êtes les seuls à n'avoir jamais fait partie du Comité de Contrôle. Vos fonctions cérébrales n'ont jamais été suractivées, et vous ne présentez aucun danger pour ceux qui détiennent les rênes du pouvoir.

— Qu'espéraient-ils faire de nous ?

— Vous rappeler à la vie de temps en temps et offrir aux générations futures l'image de leurs véritables ancêtres de la Terre. Une sorte de curiosité légendaire qu'ils espéraient prolonger le plus longtemps possible.

Cette phrase me fit l'effet d'une gifle magistrale et je sentis la colère et l'humiliation s'emparer de moi.

Des phénomènes de foire, voilà ce que nous avons toujours été, Suzan et moi... Des êtres que personne n'avait jamais pris au sérieux et qui allaient devenir un objet de curiosité pour les siècles à venir.

Et pourtant, tout cela, nous l'avions prévu. Pas exactement, bien sûr, mais cette faille devait fatalement se produire, cette infime craquelure qui devait faire basculer toute cette monolithique et puissante organisation.

— C'est aujourd'hui que nous commençons nos grimaces ? demandai-je à Bascombes sans aménité.

Il eut un petit sourire et rétorqua :

— S'il en était ainsi, vous ne seriez pas dans cette pièce. Cela fait des mois que j'attends l'occasion de vous récupérer avec cet appareil que j'ai pu amener ici. On n'entre pas facilement dans la cabine des enregistrements. Rassurez-vous, j'ai pris mes précautions. Vous seuls pouvez m'aider à retrouver les bandes où sont enregistrés Stewart et Choposky.

Les intentions du professeur Bascombes étaient louables et sincères, et nous ne pûmes qu'admirer son courage et le sacrifice qu'il faisait de sa vie, car les risques qu'il encourait étaient graves, surtout dans la situation présente.

Mais comment pouvions-nous l'aider dans cette entreprise, puisque nous étions complètement étrangers à tous ces événements, et que d'autre part Bascombes lui-même ne possédait même pas le moindre indice pouvant lui permettre d'aiguiller les recherches.

Il fut déçu lorsque nous lui avouâmes qu'avant notre enregistrement, rien n'avait été prévu, à notre connaissance pour déposer dans un endroit secret les bandes précieuses dans l'éventualité d'un événement grave et susceptible de porter atteinte à notre Expérience.

Seul Stanley avait eu cette idée, mais...

Suzan s'était soudain redressée, comme mue par un ressort, le visage brusquement illuminé par une heureuse inspiration.

— Il n'y a que Stanley qui puisse nous aider, dit-elle. Je vous en prie, cessez de me regarder ainsi, je ne suis pas folle. La bande où est enregistré Stanley n'a pas été détruite entièrement, seulement tranchée par endroits, n'est-ce pas, professeur ? Alors je vous pose la question. Est-il possible de raccorder tous les tronçons de cette bande au point de la ramener à sa longueur initiale ?

— C'est-à-dire que... vraiment je ne m'attendais pas à une telle question, bredouilla Bascombes en réfléchissant intensément.

— L'idée est peut-être géniale, lançai-je à Suzan sans enthousiasme, mais il s'agit d'un être humain, tu parais l'oublier. On raccorde une bande sonore, mais je doute que l'on puisse pratiquer la même opération quand il s'agit de l'enregistrement d'un être humain. À moins que...

— Ce fut Bascombes qui enchaîna :

— À moins que nous arrivions à rajuster, fibre par fibre, ligne par ligne, point par point, tous les éléments de la trame. Ce n'est pas impossible. Et si nous y parvenons, nous sommes certains de récupérer

le professeur Stanley.

Il arpena nerveusement la petite pièce, puis nous refit face, les yeux étincelants :

— Nous avons peut-être une chance sur dix de réussir, mais nous devons la tenter. Je dois tout de même faire des réserves quant au sort du professeur Stanley, même en cas de réussite. Jamais nous n'arriverons à raccorder toutes les fibres nerveuses, tous les vaisseaux, tous les tissus de son corps dans leur combinaison cellulaire exacte. Mais il peut survivre quelques heures, et c'est largement suffisant pour obtenir de sa part les indications qui nous feront retrouver vos compagnons. Est-ce que nous sommes d'accord ?

Je fis oui de la tête et Suzan demanda :

— Comment comptez-vous vous y prendre pour récupérer la bande complète de Stanley ?

— Je vais y réfléchir. Quoi qu'il en soit, vous resterez ici, je m'occuperai de vos besoins immédiats. Vous êtes dans la cave de ma petite maison, vous n'avez rien à craindre.

Il fouilla dans sa poche, en retira quelques pièces et quelques billets froissés, et nous lança avant de disparaître :

— Je vais d'abord vous *acheter* de quoi manger. Vous devez avoir faim.

Il avait dit *acheter*. Un mot que nous n'avions pas entendu depuis longtemps. Un mot qui avait été banni de la langue depuis deux siècles. Un mot qui retrouvait toute son implacable signification dans la Société actuelle...

\*

Au cours des fréquentes visites qu'il nous rendit, Bascombes nous annonça un jour qu'il était parvenu à se procurer la petite clef du coffre où étaient déposées les bandes enregistrées et il devait guetter le moment favorable pour mettre son projet à exécution.

D'ici quelques heures, il y aurait au Palais une importante conférence qui allait grouper tous les membres du gouvernement. C'était l'instant qu'avait choisi Bascombes, après s'être arrangé pour ne pas assister à la réunion.

Tout semblait se dérouler parfaitement pour l'instant, et c'était avec une impatience fébrile que nous attendions son retour.

Les heures passèrent, lentes et monotones, et la nervosité commençait à s'emparer de nous lorsque nous entendîmes du bruit dans le couloir. C'étaient des pas qui nous paraissaient familiers.

Effectivement, la porte s'ouvrit, livrant passage à Bascombes.

— J'ai réussi, lança-t-il en exhibant devant nos yeux un petit paquet soigneusement enveloppé qu'il retira de l'intérieur de sa vareuse. Cela n'a pas été aussi simple que je le pensais, mais qu'importe, tout y est.

Bascombes avait évidemment dû emporter tous les morceaux de bandes trouvés dans le coffre, car il était impossible de différencier ceux qui appartenaient à Stanley de ceux qui recélaient les autres.

C'était donc un travail très minutieux qui allait être entrepris immédiatement, et Bascombes commença par éparpiller sur une table tous les éléments du vaste puzzle humain.

Je regardai Suzan à la dérobée et sus qu'elle pensait comme moi. Nous avions le cœur serré en pensant à tous nos camarades dont les horribles mutilations ne se traduisaient que par des fragments de matière plastique jetés au hasard sur cette table.

Pendant notre silence qu'il respecta, Bascombes avait manipulé les boutons de commande d'un visionneur de contrôle adapté à l'enregistreur-émetteur, fabriqué sur le modèle que nous connaissions depuis longtemps.

Il glissa, les uns après les autres, les fragments épars dans le visionneur et, sur l'écran apparurent des jambes, des bras, des têtes, des troncs, dans une sarabande macabre et quelque peu hallucinante. Mais le moment était mal choisi pour nous laisser entraîner dans une sentimentalité excessive et ce n'est que lorsque nous reconnûmes le visage de Stanley, figé dans l'expression qu'il avait manifestée au moment de son enregistrement, que la délicate opération commença.

C'est l'habillement de Stanley qui devait nous permettre de reconstituer entièrement son corps. Mais là encore, nous devions nous heurter à de nombreuses difficultés, du fait que plusieurs membres du Comité de Contrôle portaient un accoutrement à peu près identique.

Patiemment, il nous fallut étudier, analyser chaque tronçon, que nous classâmes soigneusement à part, et nous arrivâmes enfin à reconstituer le personnage.

Pour plus de précautions, et afin de ne rien négliger, nous entreprîmes la reconstitution des éléments de chaque individu, afin de vérifier l'exactitude de l'opération.

Mais tout paraissait être normal et nous étions persuadés que nous n'avions pas commis la plus petite erreur.

C'est à partir de ce moment que l'entreprise „allait devenir plus délicate. Le tronc fut ajusté à la partie contenant la tête et le cou avec

une portion d'épaule. Le sondeur organique électronique fut enclenché, et avec un maximum de précision dans le réglage d'une aiguille qui tremblotait le long d'un cadran gradué, les deux premiers éléments furent rajustés, par un système de collage magnétique.

Vinrent ensuite les autres parties du corps qui, minutieusement, furent à nouveau contrôlées, raccordées fibre par fibre, ligne par ligne, point par point.

Lorsque je regardai machinalement ma montre, je m'aperçus que plusieurs heures s'étaient écoulées, sans que nous en eussions eu le sentiment.

Notre esprit était entièrement accaparé par cette tâche extraordinaire.

Bientôt Bascombes se tourna vers nous et essuya d'un geste machinal les petites gouttes de transpiration qui perlaient à ses tempes dégarnies.

— Hé bien, souffla-t-il, je crois que c'est terminé. Rude travail, n'est-ce pas ?

Il tint à visionner et à contrôler une fois de plus l'ensemble des raccords et les résultats donnés par les sondeurs nous parurent satisfaisants.

Stanley était prêt à être récupéré dans la vie normale.

Il y eut tout de même une certaine hésitation chez chacun de nous, car nul ne pouvait prévoir ce qui allait se passer dès l'instant où le pouce de Bascombes enfoncerait le bouton rouge du récupérateur.

— Tenez-vous prêts, nous lança-t-il en dirigeant le faisceau lumineux vers le centre de la pièce Surveillez-le et aidez-le dès que tout sera terminé.

Le dé clic retentit sèchement et un éclat lumineux fusa, auréolant l'espace d'un éclair une vague silhouette qui brusquement prit de la consistance au moment où Bascombes stoppait l'émission.

Nous n'eûmes que le temps de nous précipiter.

Stanley, les yeux hagards, venait de tituber, et je l'aidai, avec Suzan, à atteindre le divan que Bascombes avait prévu à son intention.

Il se tordit dans une affreuse convulsion, puis des mots sortirent de sa gorge contractée.

— Oh... j'ai mal... j'ai mal... que se passe-t-il ?

Déjà Bascombes avait relevé sa manche et plongeait dans une veine l'aiguille d'une seringue.



Quelques instants plus tard, sous l'effet du puissant anesthésique, Stanley se calma et tourna vers nous un regard inquiet, chargé d'émotion.

C'est Bascombes, qui sans perdre de temps, entreprit d'apporter au professeur Stanley toutes les explications que celui-ci était en droit d'attendre. Il comprit ce que nous espérions de lui, et ne s'inquiéta aucunement de son propre sort. L'hémorragie interne qui le terrassait ne le préoccupait même pas.

Ses dernières paroles furent :

— Je suis fier de vous. Vous avez entrepris et réussi une expérience que je n'aurais jamais eu le courage ou l'idée de tenter moi-même. Étudiez-la avec... Stewart... pour l'avenir... Cela peut, ouvrir de nouvelles portes... à la médecine...

Il mourut après un dernier sursaut, emportant avec lui cette confiance exemplaire qu'il n'avait jamais cessé de témoigner depuis le début. La voix de Bascombes nous ramena à la réalité :

— Allons ! Il ne nous reste plus qu'à récupérer les enregistrements de Stewart et de Choposky.

## CHAPITRE VI

Tandis que Suzan rangeait en silence les fragments soigneusement classés, appartenant aux autres membres du Comité de Contrôle, je vis Harry s'emparer de la bande où j'avais moi-même enregistré le corps sans vie de Stanley.

Il eut un soupir et resta un long moment perdu dans ses pensées, tandis que Choposky paraissait anéanti.

Puis Harry se tourna vers Bascombes en hochant lourdement la tête :

— Merci de votre aide, professeur, dit-il, et merci également de la franchise avec laquelle vous venez de nous exposer les faits que, sans votre intervention, nous n'aurions jamais connus.

Il me fixa d'un regard où se lisait un désespoir immense et me jeta :

— La faille, n'est-ce pas ? Oui, John, tu avais raison, et Suzan aussi. Et à présent il est trop tard. Le mal est fait.

Il se laissa choir sur un siège, s'empara d'un briquet qui traînait sur la table, fit jaillir l'étincelle et enflamma la bande de Stanley.

Elle se consuma rapidement et des cendres incandescentes s'éparpillèrent au sol.

— Dieu ait son âme, murmura-t-il comme en lui-même.

Bascombes s'était avancé.

— Professeur Stewart, il existe sur Vénus un groupe de partisans restés sincères à nos idées. Ils sont alertés et prêts à lutter, s'il le faut, à vos côtés.

Non, cela ne servirait à rien. Mon rôle est terminé.

Un vibreur se fit entendre. Il s'agissait d'une communication provenant de l'extérieur. Bascombes sortit de la pièce et revint précipitamment quelques secondes plus tard.

— Vite, s'écria-t-il, il faut fuir cette maison, s'il en est temps encore. On vient de découvrir la disparition des enregistrements et des camarades m'informent que de graves soupçons pèsent sur moi, à cause de mes fréquentes absences au Palais. La Police Gouvernementale risque d'arriver d'un moment à l'autre.

Nous nous regardâmes, en proie à une soudaine inquiétude. Mais la décision fut rapidement prise, et nous fîmes une nouvelle fois confiance au professeur Bascombes.

Nous lui emboîtâmes de pas après avoir pris avec nous les enregistrements que Suzan avait délicatement empaquetés.

Nous débouchâmes rapidement dans une courre où stationnait une grosse voiture dans laquelle nous nous engouffrâmes. Bascombes mit aussitôt le moteur en marche et le véhicule bondit en direction du fleuve, essayant de gagner les faubourgs de la ville.

Au moment où nous longions le fleuve, les sirènes se mirent brutalement à hurler, dans un vacarme assourdissant.

Devant nous, des gens fuyaient en désordre, d'autres se groupaient au milieu des rues, essayant de comprendre, ne sachant ce qu'ils devaient faire.

Finalement nous dûmes stopper, coincés au sein d'un embouteillage, cependant qu'autour de nous s'élevait une clameur immense.

Nous étions sur une place très vaste, celle où autrefois s'élevait le monument représentant *L'Espérance*.

Aujourd'hui, il y avait un bloc massif, inesthétique et mal ouvragé, supportant une grosse pierre étincelante et qui fascinait les regards. Une pierre flamboyante dont les étranges reflets multicolores embrasaient les constructions qui l'entouraient, projetant autour d'elle une débauche de couleurs changeantes et frissonnantes, comme le symbole d'une lueur insolente qui vous frappait au visage.

Le Diamant... L'emblème de Vénus... L'orgueil et la puissance de ce monde encore hésitant. Tout cela, je ne le vis et ne le compris que dans l'espace d'un éclair, alors que le cri de la foule s'amplifiait à nos oreilles.

Nous ne comprenions pas.

À perte de vue, les gens se massaient, se bousculant dans un désordre indescriptible. Les rangs s'épaississaient et la fièvre montait.

C'est alors qu'à notre tour nous comprîmes ce qui se passait, non pas devant ni autour de nous, mais *au-dessus de nous*.

À travers le brouillard fauve du ciel, en direction de l'Ouest, où brillait un soleil rouge comme un bouclier dans une forge, une masse luisante grossissait à vue d'œil.

Elle perdit de la hauteur, frôla au passage les grands arbres qui, près du fleuve épanoui, dressaient leur éventail poudreux, bouchant

presque tout l'horizon qui se fondait avec le ciel dans une zone de brume rousse.

La rumeur s'amplifia, profonde et puissante comme celle d'une mer déchaînée par la tempête, au moment où l'immense engin se stabilisait au-dessus de nos têtes.

Nous ne connûmes que plus tard la cause des premiers affolements. Une invisible ceinture magnétique encerclait Primapolis, y retenant la population prisonnière. L'alerte avait été donnée par le Palais Gouvernemental et, pour la première fois peut-être, l'apparition de la monstrueuse soucoupe ne nous effraya pas.

Nous descendîmes de voiture et observâmes à notre tour l'étrange spectacle qui se déroulait sur nos têtes.

L'engin descendit encore lentement, effleurant presque le bloc de diamant, comme s'il essayait de superposer sa puissance à la sienne, dans un défi plein d'une grandiose majesté.

Puis une voix bourdonnante tomba du haut des airs amplifiée par un système de résonance, et se répercuta aux quatre coins de la cité terrifiée :

*« Peuple de Vénus, nous ne vous voulons aucun mal. Nous savons que vous ne possédez pas d'armes efficaces pour nous combattre, et de notre côté nous n'userons pas de celles que nous possédons. Il ne nous suffirait que d'un geste pour anéantir votre cité, mais telle n'est pas notre intention. Nous désirons simplement entrer en contact avec le professeur Stewart et ses compagnons. Nous savons qu'ils se trouvent parmi vous. »*

Il y eut une Sourde rumeur dans la foule quand la voix se tut. De toutes part nous entendions fuser des questions, et l'inquiétude, était générale.

*« Professeur Stewart, reprit la voix, c'est à vous personnellement que je m'adresse, et je sais que vous m'entendez. Nous avons une très grave et très importante révélation à vous faire, et je vous adjure de répondre à mon appel. Dans quelques instants, l'appareil d'où je vous parle va se poser sur la place centrale de Primapolis. Nous vous attendrons. »*

La foule s'écarta en désordre, reculant vers les bâtisses, dégageant la vaste promenade où bientôt la soucoupe se posa, massive, sans le moindre heurt.

Un panneau coulissa sans bruit et une ouverture béante apparut à quelques mètres à peine du sol.

Harry avait posé sa main sur mon bras, nerveusement.

Nous n'avions pas bronché. À présent nous étions seuls, sur la place, et je sentais tout le poids de ces milliers de regards qui se

posaient sur nous, dans un silence total.

— Allons, murmura Harry, il est temps, que nous sachions à notre tour.

Et il fit lui-même le premier pas en direction de la soucoupe.

Un échelon de fer coulisssa devant le sas et la haute silhouette d'un personnage bizarrement accoutré s'avança. Puis l'homme, un géant, descendit lentement, tandis que deux autres, armés de longs fusils à canons jumelés, l'encadraient.

Les armes furent pointées vers la foule et mes yeux accrochèrent les petites boules brillantes qui pendaient à la ceinture des gardes.

Pourquoi avaient-ils tué Murray et ses compagnons ?

\*

L'homme qui nous attendait était coiffé d'un casque très allongé, découpant par une échancrure la conque de l'oreille et se rabattant vers la nuque en un énorme bourrelet. Un liséré mauve en garnissait le bord.

Pour vêtement supérieur, il portait une épaisse tunique aux reflets métalliques, pourvue d'une multitude de poches à soufflets. Les jambes étaient gainées dans un tissu plus souple qui disparaissait à l'intérieur de grosses bottes montantes et sans couleur.

L'homme était imberbe, avec une large figure aux traits purs, qu'aucune émotion humaine ne semblait pouvoir troubler. Son immobilité et son impassibilité nous inspiraient une sorte de respectueuse épouvante, à croire que cet homme était toujours resté étranger aux sentiments ordinaires, et que seule une existence dont l'esprit nous échappait avait pu figer cette physionomie d'une sérénité granitique.

Il attendit patiemment que nous fussions arrivés à sa hauteur, puis ses yeux frangés de longs cils noirs se posèrent sur Harry.

— Professeur Stewart, soyez le bienvenu, ainsi que vos amis. Cela fait bien longtemps que nous espérons cette rencontre. Aujourd'hui elle était plus que jamais nécessaire.

À cet instant, comme je regardais machinalement la soucoupe, je vis du sommet de l'engin s'élever un petit appareil fusiforme qui, après s'être balancé au-dessus de la place, disparut derrière les hautes bâtisses qui la bordaient.

Je me sentis mal à l'aise et me rendis compte que l'homme avait enregistré mon inquiétude, car il me lança de sa même voix bourdonnante :

— Une simple formalité à accomplir. Les explications nécessaires vous seront données...

Il s'écarta légèrement, et, joignant le geste à la parole, enchaîna :

— ... à bord. Je vous en prie.

Nous pénétrâmes à sa suite à l'intérieur de la soucoupe par un sas très large et fûmes conduits, par un long couloir circulaire recouvert d'un tapis mousse isolant et moelleux, dans une cabine bizarrement décorée et pourvue de sièges articulés très confortables.

Alors que nous prenions place, nous eûmes l'impression que l'engin avait quitté le sol et flottait dans l'air. Le géant nous rassura rapidement :

— Inutile d'effrayer davantage cette population idiote et ridicule, fit-il d'un trait. Mon nom, messieurs, est intraduisible dans votre langue, mais comme je dois me présenter, je vous dirai que je suis le commandant suprême de cet appareil. Nous sommes originaires d'une planète située dans la Constellation de la Lyre. Vous en indiquer l'endroit ne servirait à rien et ne ferait qu'allonger inutilement mon exposé. Sachez tout d'abord que notre rôle, si curieux soit-il, s'apparente au vôtre, professeur Stewart, mais en ce qui vous concerne personnellement, nous reviendrons plus tard. Donc notre planète, située dans un univers fort ancien, est devenu le berceau d'une civilisation supra-évoluée qui, depuis des millénaires, n'a cessé de s'étendre. Lorsque nos découvertes nous ont permis de construire des nefs assez puissantes pour franchir des distances équivalant à des millions d'années-lumière, nous avons décidé d'aider les races naissantes et hésitant encore à trouver la voie de la Vérité et de la parfaite Harmonie. Nos efforts et notre patience ont été presque à chaque fois récompensés, et nous avons assisté à de véritables révolutions spirituelles chez ces races, créées par les caprices de la Nature. Nous avons précipité ces évolutions, accélérant les progrès, donnant à chacun l'espoir et la sécurité, nous avons constitué de véritables empires célestes bâtis sur les mêmes lois, et les mêmes principes, apportant à tous le fruit de notre connaissance et surtout de notre longue expérience, démontrant les erreurs et les faiblesses, condamnant ce qu'il fallait éviter, éclairant de notre lumière toutes les civilisations obscures et tâtonnantes. C'est ainsi que nous abordâmes votre Galaxie il y a plus de 500 000 ans, et que nous décidâmes de nous intéresser aux civilisations qui peuplaient votre système solaire et qui occupaient les deux planètes que vous appelez Mars et la Terre.

« Mars, déjà évolué, avait établi des rapports avec la Terre, et cette ancienne civilisation terrienne confinée sur des continents dont la plupart ont aujourd'hui disparu à la suite de cataclysmes divers,

possédait un instinct barbare et cruel. Une guerre effroyable éclata entre ces deux mondes et les Martiens d'alors trouvèrent leur salut dans l'utilisation d'une super-bombe réalisée grâce à un minerai typiquement martien.

Le commandant de la soucoupe marqua un temps d'arrêt, puis enchaîna sur un autre ton :

— Vous connaissez d'ailleurs les propriétés de cet uranate qui porte le nom de kazanium, je crois. Ses réactions en chaîne transforment l'oxygène de l'air en ozone. Malgré les précautions prises, les Martiens ne réussirent jamais à rétablir la situation normale sur leur planète, et comme la menace terrienne pesait toujours sur eux, ils décidèrent de l'abandonner. Ils se joignirent à nous dès l'instant où nous intervînmes et comprirent qu'un nouvel avenir leur était offert au sein de notre vaste Empire Céleste. Cette race a fusionné avec la nôtre, comme tant d'autres, et je ne vous cache pas que je suis moi-même un lointain descendant de cette humanité martienne si éprouvée.

« Nous n'eûmes pas le temps de nous préoccuper du sort de la race terrienne, car un bouleversement géologique se produisit à cette époque, exterminant radicalement cette misérable humanité. Des millénaires s'écoulèrent jusqu'au jour où l'homme actuel refit son apparition, issue d'un croisement de quelques races survivantes et dégénérées. Mais le cas de la race terrienne nous préoccupait au plus haut point, car il représentait pour nous un cas presque exceptionnel et pratiquement *hors nature*. Nous décidâmes de tenter une expérience sur une grande échelle, une sorte de test dans le Temps, en influençant cette humanité par des doctrines et des principes valables, selon nos méthodes habituelles.

Il hésita un bref instant, comme s'il craignait de nous choquer par ses révélations étranges, puis se décida brusquement :

— Nous possédons le moyen d'influencer le psychisme humain à distance, à condition bien entendu de trouver un sujet répondant à toutes les conditions voulues. Votre race tâtonna paresseusement pendant longtemps, jusqu'au jour où apparurent les premiers génies. Sans soupçonner notre intervention, ces esprits-là virent mûrir en eux des idées capables de diriger la race vers la Perfection. Ils tracèrent la voie de l'humanité, aussi bien dans le progrès technique que dans l'évolution spirituelle, ils connurent le sacrifice, l'humiliation et la haine des hommes. Leurs idées ou leurs découvertes furent transgressées, mal employées, utilisées souvent à des fins lamentables, au point que nous commençâmes à nous rendre compte que l'homme de la Terre était une créature faussée, ratée, incapable de bon sens et

de raison. Nous tentâmes de lui donner une dernière chance.

Les yeux du commandant se fixèrent alors intensément sur Harry, qui avait légèrement pâli :

— Oui, professeur Stewart, vous avez été *cette dernière chance*.



## CHAPITRE VII

Harry venait de se lever, ému et angoissé, et c'est tout juste s'il eut la force de prononcer :

— La réalisation de mon programme de « Conformité » ?

— En effet. Mais pour cela vous deviez trouver le moyen d'entrevoir cette Vérité. Votre cerveau de Terrien en était incapable et il n'y avait qu'une solution. Vous aider à découvrir votre stimulant intellectuel, une de nos anciennes découvertes, qui permet au cerveau de réunir toutes ses capacités et ses facultés créatrices et imaginatives que seule une lente évolution est capable de lui donner. Vous connaissez la suite mieux que moi.

Harry s'était laissé choir à nouveau sur son siège, le regard perdu dans le vague :

— Oui, un échec complet.

— Nous avons essayé d'entrer en contact avec vous lorsque nous avons constaté cet échec. Mais nous n'avions pas prévu que vous inventeriez le moyen de vous enregistrer sur bande magnétique.

Nous ne l'avons compris que plus tard. Au début, cela nous a dérouterés. Votre psychisme n'était plus reliés à nos sondeurs et nous vous avons cru mort, jusqu'au jour où les appareils de contrôle ont à nouveau réagi. Nous avons survolé toute la contrée où vous vous cachiez avec l'espoir de vous retrouver, car nous ignorions les suites qui allaient découler de tous ces événements. Dès que nous avons appris votre départ de la Terre avec les savants de Cervicopolis pour Vénus, nous avons fondé à notre tour de grands espoirs dans les nouvelles sociétés vénusiennes. Nous avons décidé alors de nous y intéresser et de les surveiller. Malheureusement, l'arrivée de cet astronef terrien bouleversa tous vos plans et nous comprîmes le danger. Nous exterminâmes cette bande de dégénérés, comme vous le savez, mais le mal était déjà répandu.

Le commandant croisa devant lui ses larges mains, promena un long regard sur nous tous et reprit :

— À présent, l'expérience est terminée, pour tout le monde.

— Que voulez-vous dire ?

— Que devant l'échec enregistré, nous avons dû exécuter les ordres

reçus de nos supérieurs. Depuis près de vingt-quatre heures, la race terrienne n'existe plus.

Nous nous étions dressés d'un même élan, hésitant à comprendre et à accepter cette effarante révélation.

— Ce n'est pas possible, bredouilla Chopsy en se signant.

Le commandant se leva à son tour, nous dominant de sa haute taille.

— Ne blâmez pas notre geste, même s'il vous paraît exagéré. La race terrienne était un fléau, une race dangereuse prête à tout pour satisfaire ses bas instincts et que rien désormais ne pouvait plus amender. Ce bastion de la barbarie était sur le point de conquérir d'autres mondes et d'autres systèmes pour y répandre leurs idées néfastes.

Il existe dans le système de Proxima des mondes que nous essayons d'éduquer en leur donnant toutes les chances de succès. Une expédition terrienne était sur le point d'entreprendre ce voyage. Dans quelques décades d'ici, il eût été trop tard. Le mal a empiré depuis votre départ, et la Terre n'abritait plus qu'une lèpre redoutable et malheureusement contagieuse.

Une sonnerie aigrette retentit. Le commandant brancha une sorte d'interphone et une voix débita quelques mots que nous ne comprîmes évidemment pas. Puis le géant se leva et sa haute silhouette se profila devant le large hublot qui occupait la portion de l'épaisse cloison qui nous faisait face.

Nous aperçûmes à notre tour le petit appareil fusiforme qui revenait, exécutant les délicates manœuvres de l'accostage.

Le commandant nous refit face en pivotant brusquement sur ses talons.

— Vous venez d'assister à l'arrivée des dirigeants et des hauts fonctionnaires vénusiens, nous indiqua-t-il. Les responsables du désordre vont être jugés séance tentante, selon la gravité de leurs crimes. Nos méthodes scientifiques sont infaillibles et nos jugements sans appel.

— Allez-vous également condamner toute cette société pour l'erreur qui a été commise ? demanda Suzan.

— Non, on peut espérer encore en son avenir. Elle aura sa chance comme les autres, et comme les autres aussi elle devra gagner son bonheur futur. J'espère que notre intervention aura empêché cette nouvelle race vénusienne de se corrompre complètement. D'ailleurs nous y veillerons.

Il brancha d'un geste sec l'interphone, débita quelques phrases et aussitôt l'engin fonça en direction de Primapolis.

Quelques instants plus tard, nous nous posions à nouveau sur la grande place principale devant une foule muette et haletante.

La scène qui se déroula devant nos yeux, alors que le lourd battant du sas venait de se rabattre, devait rester pour toujours gravée dans l'esprit de ceux qui y assistèrent.

Les membres du Conseil Supérieur et du Gouvernement reconnus coupables de crimes commis furent conduits au centre de la place, au pied même du bloc de diamant symbolique et furent exterminés sur-le-champ par les armes thermiques, sur un simple geste du commandant resté à nos côtés.

Puis les haut-parleurs invisibles entrèrent en action et révélèrent à la population ce qu'elle ignorait encore, et ce qu'elle avait le devoir de transmettre aux générations futures. La clameur s'éleva, immense et spontanée, comme le cri d'une délivrance. La masse se rua, gesticulante, ivre de liberté et de confiance, jusqu'à la base de l'appareil et des chants s'élevèrent autour de nous.

Les plus hardis et les plus exaltés se hissèrent jusqu'au sommet du monolithe qui émergeait de la foule comme une dent cruelle et menaçante. Un large cercle se forma et l'on vit s'abattre le bloc de diamant avec un bruit de cloche brisée, dont les échos se répercutèrent dans toute la cité comme un glas. Le glas de l'erreur humaine que le vent et les cris de la foule absorbèrent bientôt.

Nous nous rendîmes jusqu'au Palais, acclamés par cette foule surexcitée et vibrante, où nous rejoignîmes les membres du nouveau Conseil Supérieur, prêts à lutter pour l'avenir que nous avions bâti.

Au cours d'une cérémonie solennelle, Harry exprima le vœu que tous les enregistrements de tous ses anciens camarades du Comité de Contrôle soient un jour reconstitués, tout comme nous l'avions fait pour Stanley, afin que leur âme puisse être libérée selon les lois de la Nature.

Puis la voix du commandant résonna à nos oreilles, s'adressant à Harry :

— Professeur Stewart, votre rôle ici est terminé. Je pense qu'il serait préférable pour vous de collaborer à nos côtés dans la tâche que nous nous sommes assignée.

Un peu surpris par ces propos, Harry fronça les sourcils :

— Trop de choses me rattachent à ce monde et...

— Vous semblez ignorer les liens qui nous unissent, coupa le

géant. Non, professeur, vous n'êtes plus un homme de ce monde, votre esprit est égal au nôtre, et continuer votre œuvre au sein de cette société ne serait peut-être pas la meilleure des solutions. Elle doit apprendre à se suffire elle-même et gagner sa place dans notre vaste Empire. Pour l'instant, elle n'est pas encore prête.

Il arqua les sourcils et avant de prendre congé, ajouta :

— Bien sûr, nul ne peut vous obliger à nous suivre. Nous quitterons Vénus dans exactement deux de vos heures. Adieu, messieurs, et... mille regrets, professeur Stewart.

Il tourna les talons et rejoignit ses hommes à l'entrée du Palais.

Harry n'avait pas bronché. Il liquida rapidement les dernières questions mises à l'ordre du jour par l'Assemblée et nous rejoignit sur la terrasse. Son regard se posa sur Choposky, sur moi, et enfin sur Suzan.

Je connus une seconde d'appréhension, car j'avais redouté cet instant. Je connaissais assez bien Harry pour savoir ce qui se passait en lui et ce qu'il ressentait profondément, et je savais aussi qu'il n'aurait fallu qu'un geste de Suzan pour qu'il renonce à la décision qu'il venait de prendre. Il eut un pâle sourire, hésita encore, puis redevint l'homme qu'il avait toujours été, énergique et résolu même devant les situations les plus critiques et les plus délicates.

Les mots étaient inutiles, nous le savions. Il s'éloigna à grands pas, franchit le grand escalier de marbre et se perdit dans la foule. Quelques minutes plus tard, l'immense engin extragalactique s'élevait au-dessus de la ville, sous les acclamations d'une foule en délire que rien ne pouvait plus contenir, et disparaissait bientôt dans les hautes couches sans se soucier des effets de notre mur électronique.

C'était la fin d'un long passé, et le commencement d'un futur encore incertain.

Oui, les mots étaient inutiles et le regard de Suzan me suffit. Je l'étreignis dans mes bras et cela me fit du bien. Mais trop de pensées se bousculaient encore dans ma tête. Il y avait l'image de la Terre, ravagée et meurtrie... nouvelle Sodome... nouvelle Gomorrhe...

Et puis l'image d'Harry...

Après tout, c'était mon ami.

**FIN**

---

[1] Voir « *Terre degré 0* ». même collection.

[2] Voir « *Terre degré 0* ». Même auteur, même collection.

[3] Dans sa première seconde de chute, un corps parcourt sur Terre 4 m. 90 et sur Vénus 4 m. 21.